MONSIEUR

BONASSIN

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PAR [illegible]

[illegible]

[illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]

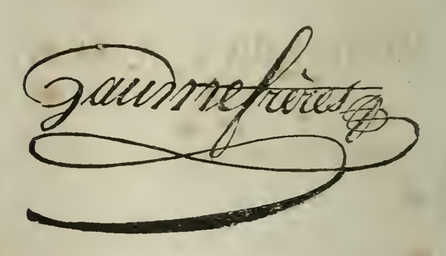
[illegible]

MONSIEUR BONASSIN

OU

LES ESPÉRANCES TROMPÉES.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
Rue de la Harpe, n. 90.

MONSIEUR BONASSIN,

OU

LES ESPÉRANCES TROMPÉES.

DÉDIÉ

A MESSIEURS LES GARDES NATIONAUX DE TOUTE LA FRANCE,

PAR UN CHASSEUR

DE LA GARDE NATIONALE DE PARIS.

> Que faire, quand on n'a plus rien à faire?

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DU POT-DE-FER, N° 5.

1832

A MESSIEURS

LES GARDES NATIONAUX

DE TOUTE LA FRANCE.

Mes chers camarades !

Que faire, quand on n'a plus rien à faire ? C'est une question que je me suis souvent adressée depuis près de deux ans, et que j'ai été fort long-temps sans pouvoir résoudre d'une manière satisfaisante. Il est vrai qu'elle était toute neuve pour moi ; comme beaucoup sans doute d'entre

vous, je soupirais plus autrefois après le repos qu'après le travail : celui-ci venait toujours assez vite ; et, quoiqu'il fût toujours accompagné d'un bénéfice honnête, la fatigue tue cependant à la longue, et ce n'était jamais sans un plaisir bien vif que je voyais arriver ce bienheureux jour du dimanche, où il m'était permis de ne pas gagner d'argent et d'en dépenser un peu. Les temps sont bien changés ! Les dimanches n'ont plus d'attraits pour moi, depuis qu'en voulant les détruire on en a, tout au contraire, établi trois cent soixante-cinq par an. La belle satisfaction, vraiment, de se reposer quand on est las de ne rien faire ! Le grand cœur qu'on peut avoir à s'amuser quand on ne gagne rien, et que chaque jour

on voit diminuer sa fortune! Si vous pensez comme moi sur ce sujet, vous ne serez pas étonnés que l'ennui m'ait souvent atteint pendant cette longue suite de dimanches sans fin, et que je me sois souvent demandé : *que faire, quand on n'a plus rien à faire?* Assis auprès de ma caisse vide, ou me promenant en long et en large dans mes magasins déserts, c'était là ma continuelle pensée; j'eusse donné tout au monde pour avoir un petit bout de lettre à faire, un petit ballot à expédier, ou, encore mieux, un petit billet à encaisser. Mais ces jours de fête étaient passés, et lorsque quelque être humain venait me tirer de mes tristes rêveries, je ne voyais le plus souvent que la figure sinistre d'un huissier qui, me présentant un

billet protesté, me disait laconiquement : *payez-vous?*

Désespéré d'une aussi ruineuse oisiveté, en vain je voulais me consoler en pensant à tout ce que nous a valu d'heureux notre glorieuse révolution; en vain je lisais, relisais et apprenais même par cœur les pompeux discours de nos plus fameux orateurs : on ne vit pas de mots ni de promesses; et, toujours forcé de prendre, sans avoir jamais rien à remettre, l'inquiétude me faisait maigrir à vue d'œil, je dépérissais de jour en jour, lorsque enfin, pour m'étourdir sur une position que je ne pouvais changer, et pour faire, au moins, diversion à mes chagrins, par un travail qui eût pour moi l'attrait de la nouveauté, le ciel m'inspira une pensée

salutaire qui changea tout-à-coup ma solitude en un Parnasse délicieux : « Puisque je ne fais plus d'affaires, me suis-je dit, faisons un livre; quand il ne servirait qu'à me désennuyer, ce serait déjà un grand mérite, et s'il peut en désennuyer quelques autres dans la même position que moi, c'en sera un plus grand encore. »

Cette première résolution une fois arrêtée, j'ai dû m'occuper de suite du choix du sujet; mais dans quel embarras alors ne me suis-je pas trouvé ? Entourés, comme nous le sommes, de tant d'exemples d'héroïque dévouement, de touchant désintéressement, de rare générosité et de vertus, toutes aux plus sublimes, devais-je, dans des chants inspirés

par la reconnaissance et l'admiration, en transmettre la mémoire à la postérité? ou, plus audacieux encore, fallait-il célébrer cette ère de gloire et de bonheur que préparent *à nos arrière-neveux* les lumineuses conceptions et les savantes théories de nos grands hommes du jour? Je vous l'avouerai, mes chers camarades, une entreprise aussi grande et aussi hardie effrayait ma muse novice encore; car, il faut bien vous le dire, puisque vous ne vous en apercevrez peut-être que trop en me lisant, je ne suis pas un savant; ma mesure est, à peu de chose près, la même que celle de MM. A., B., C., qui font si souvent, à une tribune que je n'ai pas besoin de nommer, et que vous êtes assez fins pour deviner, des dis-

cours d'une si admirable naïveté. J'ai donc été obligé de chercher un sujet plus en harmonie avec mes faibles moyens; et comme j'hésitais entre tous ceux qui s'offraient à ma pensée, un ami me raconta l'histoire d'un certain M. Bonassin, qui me parut si plaisante, et tout à la fois si pleine de vérités utiles, que je résolus aussitôt d'en faire le sujet de l'ouvrage que je méditais. Les discours de ce brave homme, ses actions, ses mésaventures, ses discussions avec différentes personnes de diverses opinions, et, plus que tout cela, l'analogie de ses malheurs avec les miens et avec ceux dont tant d'autres parmi nous ont également à gémir, m'ont inspiré un tel intérêt, qu'il m'a été impossible de ne pas espérer qu'ils produiraient

sur vous le même effet. Si l'événement prouve que je ne me suis pas trompé, je m'en applaudirai comme du surcroît le plus flatteur au plaisir que j'ai déjà éprouvé en rédigeant cette histoire. Si malheureusement le contraire arrive, alors, mes chers camarades, ne voyez dans ma démarche que mon désir de vous être agréable, et pardonnez à ma présomption en faveur de mon intention.

MONSIEUR
BONASSIN,

OU

LES ESPÉRANCES TROMPÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Le canon avait cessé de gronder dans les rues de Paris ; la victoire sur les troupes royales était complète, et, plein d'espérance dans l'heureux avenir qu'on lui promettait, le peuple de cette immense capitale exprimait par de bruyantes acclamations la joie qu'il ressentait d'un triomphe qu'il regardait comme le présage assuré de son plus grand bonheur.

Cette joie cependant n'était pas générale; un grand nombre de familles pleurait quelques-uns de leurs membres morts

en combattant pendant l'une des trois sanglantes journées qui avaient précédé; des pères, des mères, des épouses, des sœurs redemandaient en vain au ciel un fils, un époux, un frère; et tandis que les rues retentissaient des chants enivrans de la victoire, l'intérieur des maisons offrait dans beaucoup d'endroits de lugubres scènes de deuil et de désolation. Puisse le temps avoir depuis calmé les regrets de ces infortunés parens! Puissent les bienfaits de cette révolution leur faire au moins trouver dans la prospérité publique, acquise au prix d'un sang qui leur était si cher, un adoucissement aux trop justes peines d'une aussi douloureuse séparation!

Au nombre des tristes familles qui remplissaient alors l'air de leurs gémissemens, était celle de M. Bonassin, riche marchand épicier, rue Saint-Honoré. On était alors au vendredi soir, et depuis la veille au matin il avait disparu. Sa femme et sa fille en avaient en vain demandé des nouvelles à tous leurs voisins; en vain

des parens et des amis officieux avaient couru tout le quartier, s'étaient informés de lui partout, et avaient même poussé le zèle jusqu'à le rechercher parmi les morts : nulle trace de M. Bonassin, nul indice de son sort; personne ne l'avait vu, personne ne pouvait donner le moindre renseignement sur son compte; et, au moment où commence cette histoire, sa famille désolée, rassemblée dans l'arrière-boutique de son magasin, regardait sa mort comme à peu près certaine, et s'occupait à consoler sa veuve et sa fille, que cet événement cruel et inattendu avait jetées dans une douleur difficile à décrire.

Un neveu de madame Bonassin conservait seul encore quelque espoir au milieu du désespoir général.—Nous savons tous, disait-il, que mon oncle était un homme extrêmement pacifique, qui n'aimait nullement le bruit ni les querelles; je ne puis adopter l'idée qu'il aura voulu cette fois aller faire le coup de feu avec les Suisses. Sans doute il lui est arrivé quelque accident; je ne vois pas que nous

puissions nous le dissimuler; mais lequel? Je ne saurais le dire, et cette incertitude même me porte à espérer que nous pourrons encore le revoir. Dans des jours aussi extraordinaires, il faut bien s'attendre à des événemens extraordinaires; et peut-être, après tout, n'est-ce que bien peu de chose qui le retient aussi long-temps loin de nous; je me fie en sa prudence, et j'ai un secret pressentiment que ma confiance ne sera pas trompée.

Les uns parurent adopter, les autres rejeter les espérances que voulait faire naître ce discours. — C'est justement à cause de sa prudence, disaient ces derniers, que nous devons être plus inquiets; un homme comme M. Bonassin ne reste pas absent de chez lui dans des momens comme ceux-ci, sans une impossibilité totale d'y rentrer; et quelle peut-être cette impossibilité? c'est ce qui nous fait trembler. — Un homme comme M. Bonassin, reprenaient les premiers, ne se jette pas imprudemment dans le danger,

et c'est peut-être par trop de prudence qu'il n'a pas encore osé rentrer.

— C'est justement cela, continua le neveu, qui adopta avec empressement cette pensée, si bien d'accord avec celle qu'il avait exprimée d'abord; mon oncle sera sorti ne connaissant pas toute l'étendue du danger, et quand il aura pu s'en convaincre, il se sera caché dans quelque coin, où il reste plus long-temps qu'un autre parce qu'il est plus prudent qu'un autre.

Cette opinion pouvait être vraie; mais pourquoi M. Bonassin était-il sorti?—Où était-il allé?—Pourquoi ne faisait-il pas au moins donner de ses nouvelles? — Qui pouvait répondre qu'une balle ne l'avait pas atteint en route? Toutes ces réflexions, et mille autres qui se succédaient rapidement, ne confirmaient que trop ses amis et ses parens dans les inquiétudes que leur causait son sort. Elles devinrent même bientôt si vives chez madame Bonassin qu'on vit ses joues se décolorer, tous ses membres s'agiter d'un

tremblement convulsif, et qu'elle eut une violente attaque de nerfs qui força tous les assistans à oublier un moment le mari pour reporter tous leurs soins sur la femme.

Ils furent promptement couronnés d'un plein succès, et madame Bonassin, déjà revenue à elle, pouvait entendre les éloges que l'on donnait à son excellent cœur, lorsque enfin entra dans la salle où était rassemblée la compagnie, M. Bonassin lui-même, la figure ensanglantée, les mains tout écorchées, boîtant de la jambe droite, et soutenu par le bras de l'un de ses garçons de boutique. La vue d'une aussi nombreuse réunion parut le déconcerter beaucoup, et pendant quelque temps il fut incapable de répondre aux questions qui lui étaient adressées de toutes parts ; ce ne fut même pas avec cet empressement que l'on s'attendait à trouver en un aussi bon mari et en un aussi bon père, qu'il se prêta aux affectueuses marques de tendresse que lui prodiguèrent sa femme et sa fille ; il avait

cet air contraint et gêné de quelqu'un qui cherche à garder un grand secret que tout le monde travaille à lui ravir; mais surtout son embarras paraissait extrême lorsqu'on lui parlait de ses blessures. — Ce n'est rien, ce n'est rien, balbutia-t-il enfin... Il faut bien savoir se montrer dans les grandes occasions... quelques coups de fusil ou de canon... on n'en meurt pas.

— Bon Dieu! comme vous en parlez, mon ami! dit madame Bonassin; il n'en aurait fallu qu'un seul pour vous tuer.

— Je ne dis pas non plus précisément que j'en ai reçu; mais, dans une telle bagarre, il est difficile de ne pas attraper quelques mauvais coups.

— Comment, voisin! comment, cousin! s'écrièrent à la fois plusieurs voix, est-ce que vous auriez été vous fourrer au milieu de la mêlée? Nous vous aurions cru plus sage.

— Je ne dis pas précisément cela; mais enfin il fallait bien se montrer; vous en parlez bien à votre aise, vous autres qui êtes restés bien tranquillement chez

vous ; si tout le monde avait fait de même, où en serait la patrie aujourd'hui? sous le despotisme des rois et la férule des jésuites ; n'êtes-vous pas bien heureux que de braves gens vous en aient délivrés?

— Mais, mon mari...

— Paix, madame Bonassin ; vous n'avez pas l'esprit assez dégagé de préjugés pour parler de ces choses-là.

— Cependant, mon oncle, là, franchement, vous n'avez pas été vous battre.

—Non, mon neveu; mais si je n'avais pas un bras pour frapper, j'avais une tête pour conseiller.

— Ah! c'est donc vous qui avez dirigé les mouvemens.

— Je ne dis pas précisément cela; d'ailleurs je n'étais pas seul.

— Et avec qui donc étiez-vous, mon oncle?

— Monsieur mon neveu, il est des questions qui sont déplacées dans des momens comme ceux-ci, et la vôtre est du nombre. Quant à ce qui me regarde, je me fie à votre discrétion, mes bons

amis, dit-il en s'adressant à la compagnie; mais pour le secret des autres, je ne puis le révéler encore.

— Mais il n'y a plus de dangers maintenant, mon oncle, la victoire est complète.

— Ce n'est pas à moi que vous apprendrez cette nouvelle, monsieur; mais suffit, je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. Après des journées aussi orageuses, il est permis d'avoir besoin de repos; je vous remercie, messieurs, de vos attentions, et je vous prie de me permettre de me retirer.

La retraite de M. Bonassin fut bientôt suivie de celle de toute la compagnie, et chacun alla chercher dans un sommeil réparateur l'oubli des inquiétudes diverses que lui avaient causées les mémorables journées qui venaient de se passer.

CHAPITRE II.

Il était déjà neuf heures lorsque M. Bonassin se réveilla le lendemain matin; son premier soin fut d'appeler auprè de son lit Bertrand, le garçon de boutique qui lui avait prêté la veille le secours de son bras. — Bertrand, lui dit-il, j'espère que tu as été fidèle à ta promesse, et que tu n'as rien dit de ce que tu sais bien.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, monsieur. M. Robert, votre neveu, a bien cherché, depuis ce matin, à me tirer les vers du nez; mais il a eu affaire à aussi fin que lui; et je puis bien vous répondre qu'il ne se doute pas de la vérité.

— Oh! pour celui-là, ce serait certainement le dernier à qui je voudrais en

parler; un écervelé qui ne se plaît qu'à se moquer de tout le monde, et qui irait faire des gorges chaudes dans tout le quartier des précautions qu'un honnête père de famille a cru devoir prendre pour se mettre à l'abri de tout danger dans des circonstances aussi critiques. Écoute, Bertrand, s'il te tourmente encore, dis-le-moi de suite, et je le renverrai, sans plus tarder, à ses parens : il faut absolument que cette histoire ne soit connue que de nous deux. Sois sûr, mon garçon, que si je suis content de ta discrétion, tu ne le seras pas moins de ma générosité; et pour t'en donner une preuve, tiens, voici vingt francs que tu peux boire à ma santé... Mais, à propos, dis-moi encore, ma femme ne t'a-t-elle pas tourmenté aussi de son côté?

— Oh! pour elle, je vous en réponds, monsieur, qu'elle m'a tourmenté, et même je n'ai pas pu lui cacher tout.

— Comment, malheureux! et que lui as-tu dit?

— Mais presque rien, le moins que j'ai

pu ; vous savez, monsieur, comment elle parle madame Bonassin, et qu'elle n'est pas femme à prendre des vessies pour des lanternes. D'ailleurs, c'est ma maîtresse, je ne pouvais pas la gausser comme M. Robert, qui, après tout, n'est encore en ce moment qu'un garçon de boutique comme moi.

— C'est bien, c'est bien, mais enfin que lui as-tu dit?

— Cette brave dame, voyez-vous, monsieur, me paraissait si inquiète de vos blessures, vu qu'on lui avait dit que les armes de la garde royale étaient empoisonnées, que j'ai cru devoir la rassurer en lui apprenant que ce n'était que des écorchures que vous vous étiez faites dans la cave, en voulant déplacer, pour vous faire une cachette, des bûches et des barils dont plusieurs vous étaient tombés sur le corps.

— Elle sait donc que j'ai passé là tout le temps.

— Dame! si elle l'a deviné, ce n'est pas ma faute, mais je ne le lui ai pas dit,

pas plus que la peur que vous avez eue quand je suis entré pour chercher de l'huile, et que vous m'avez pris pour un cosaque. Oh! j'ai bien gardé votre secret, vous pouvez vous fier à moi là-dessus comme sur tout le reste.

— Je m'en aperçois; mais enfin le mal est fait, et, après tout, ma femme est discrète, elle n'en dira rien à personne. Va, mon garçon, va lui dire de m'apprêter une bonne tasse de chocolat, et de m'acheter une bonne tranche de jambon : je ne sais pourquoi, mais j'ai ce matin un appétit de tous les diables.

Un peu confus du rôle qu'il allait avoir à jouer, et des aveux qu'il devrait faire, M. Bonassin fut à sa toilette plus longtemps que de coutume; cependant il fallait bien prendre son parti, et s'encourageant par la pensée que la langue d'une femme n'était pas si dangereuse que le sabre d'un gendarme, il descendit bravement, toutefois après avoir pris la précaution d'envoyer son neveu fort loin en commission, dans la petite salle où l'at-

tendaient madame et mademoiselle Bonassin.

La vue de cette dernière le rassura; il pensa que, si madame Bonassin avait voulu s'amuser à ses dépens, elle aurait eu le soin de l'éloigner, et ce fut presque avec assurance qu'il vint prendre sa place ordinaire à table, où deux minutes ne se passèrent pas sans qu'il fût livré à une occupation qui l'absorba bientôt tout entier. Le long jeûne qu'il avait fait lui avait tellement ouvert l'appétit que madame Bonassin, toujours bonne et toujours prudente, fut obligée de finir par lui enlever les provisions, dans la crainte, lui dit-elle, que trop de nourriture, après une aussi longue abstinence, ne fût nuisible à sa santé.

Ce fut la seule allusion à son séjour souterrain qu'elle se permit, et M. Bonassin, charmé d'en être quitte à aussi bon marché, commençait à reprendre sa bonne humeur, lorsque arriva chez lui, tout pâle et tout défait encore, un agréé au tribunal de commerce, de ses

parens, habitant la Chaussée-d'Antin. — Mon Dieu! M. Bonsens, s'écrièrent-ils tous trois à la fois, que vous est-il donc arrivé?

— Rien à moi plus qu'aux autres, Dieu merci! quoique ce soit déjà bien assez pour justifier l'état dans lequel vous me voyez; mais j'ai en outre assisté avant-hier au spectacle le plus déchirant dont un homme puisse être témoin; je vivrais cent ans sans l'oublier jamais: toujours j'aurai sous les yeux le pauvre M. Dumont embrassant les restes inanimés de son fils, et livré à un désespoir qui eût attendri le cœur du monstre le plus farouche.

— Comment! M. Dumont a perdu son fils unique? c'était un bien brave jeune homme!

— Oui, et ce qui rend ce coup plus affreux encore, s'il est possible, c'est la manière brusque et inopinée dont il en a été instruit. J'étais chez lui jeudi sur le midi, son fils était sorti depuis environ une heure pour aller rassurer une

tante qui demeurait à peu de distance de là, et l'engager à venir chez son père, si elle craignait la moindre chose chez elle. Entraîné, à ce qu'il paraît, par une foule qui passa en ce moment, il ne put s'en dégager, et fut porté par elle jusqu'à un endroit où les troupes royales la chargèrent : dès les premiers coups de feu, ce malheureux jeune homme fut atteint mortellement, et une lettre qu'on trouva sur lui indiquant son adresse, il fut rapporté expirant chez son père, où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. A cette vue aussi accablante qu'inattendue, cet infortuné jeta un cri si perçant, que tous ses voisins alarmés accoururent de suite chez lui. Comment vous peindrai-je la scène déchirante que nous eûmes alors sous les yeux? Tantôt ce malheureux père appelle son fils, et ne le voit pas qui gît inanimé sur son lit; tantôt il se précipite sur ce corps sanglant, et cherche à ramener la vie dans ses membres insensibles; il réclame les secours de tout ce qui l'entoure; il accuse les hommes, il

accuse le ciel, il s'accuse lui-même. Nous voulons en vain l'arracher à ce lugubre spectacle, le désespoir a décuplé ses forces ; seul il résiste à quatre amis qui s'efforcent de l'entraîner : « Malheureux ! s'écrie-t-il, vous n'êtes donc pas pères !... Laissez-moi, laissez-moi avec mon fils... M'enviez-vous les derniers momens qui me restent à passer avec lui ?... Arrière ! arrière ! barbares que vous êtes ! je ne réponds pas de mon bras dans ce fatal moment. » Et, se dégageant de nous par une violente secousse, il court se précipiter de nouveau sur le corps de son fils : « Amédée ! mon cher Amédée !... ils l'ont tué ! le plus soumis des enfans, le meilleur des parens, mon véritable, mon seul ami !... Que deviendrai-je sans toi, mon fils ? qui soignera ma vieillesse ? » Le nombre cependant triomphe de sa résistance ; nous l'enlevons et le transportons chez un voisin. Son désespoir alors semble s'accroître encore : il marche à grands pas dans l'appartement ; ses yeux fixes et hagards ne distinguent aucun objet ;

il se heurte contre chaque meuble et ne paraît pas s'en apercevoir ; des mots incohérens et des phrases sans suite sortent confusément de sa bouche ; il menace et il supplie ; il blasphème et il prie ; il se répand en imprécations contre les meurtriers de son fils, et il les conjure de l'épargner, de le lui rendre. Un moment nous pûmes croire que la raison lui allait être rendue ; ses yeux, perdant leur effrayante immobilité, se mouillèrent enfin d'une larme qui nous fit espérer la fin de cette tragique scène ; mais alors en commença une autre plus déchirante encore. Des pleurs abondans sillonnent rapidement ses joues, et d'une voix entrecoupée qu'interrompent mille fois ses sanglots, il nous adresse ces paroles, qu'il faut avoir entendues pour comprendre tout ce qu'elles avaient de triste et de lugubre. « Oh ! soulagez la douleur d'un père, nous dit-il ; vous savez tous comme il était bon, mon Amédée ; vous avez tous connu ses qualités aimables, ses talens, ses vertus ; qu'on ne m'en parle plus... Di-

tes, dites-moi plutôt qu'il était mauvais fils, mauvais ami, mauvais parent, mauvais citoyen; peignez-moi ses vices, parlez-moi de ses défauts. Oh! de grâce, dites-moi qu'il eût fait le déshonneur de ma vieillesse; dites-moi qu'il eût fait rougir sa famille... Par pitié, cherchez en lui quelque chose qui puisse m'adoucir les regrets de sa perte... Malheureux que je suis!... vous ne pouvez même me donner cette cruelle consolation. C'était un ange, mon Amédée, et je l'ai perdu... et ils me l'ont tué... et il est là, là, qui ne m'entend plus, qui ne me voit plus, qui ne me répond plus, qui ne me répondra plus jamais!... Criminels instigateurs de ces épouvantables forfaits, voici votre ouvrage! Puissent les malédictions des parens de tant d'infortunées victimes peser sur vos têtes coupables pendant une éternité entière! c'est le prix que méritent vos détestables conspirations. » La nature succombe enfin épuisée sous tant d'affreuses secousses, ce malheureux perd totalement l'usage de ses sens; nous le

transportons sur un lit, où tous les soins lui sont prodigués, et lorsque la connaissance lui revient, il est tellement accablé, qu'il peut à peine balbutier quelques mots qui expirent sur ses lèvres, comme si son âme était prête à s'envoler pour rejoindre celle d'un fils si tendrement et si justement aimé. Je l'ai revu hier et aujourd'hui encore; à peine les médecins osent-ils prononcer sur son état, et nous sommes loin d'avoir encore l'assurance de son rétablissement.

Ce récit fit la plus douloureuse impression sur la famille de M. Bonassin; mais celui-ci, qui depuis long-temps désirait la révolution qui venait de s'opérer, crut devoir prendre sa défense. — C'est bien fâcheux sans doute, dit-il; mais de grands événemens comme ceux-ci ne peuvent avoir lieu sans entraîner quelques malheurs particuliers; je le plains de tout mon cœur, ce pauvre M. Dumont; mais il a été trop loin dans les imprécations qu'il a faites contre les auteurs de notre glorieuse révolution; elles ne

peuvent s'excuser que par l'état dans lequel il était alors.

— Effectivement, les paroles d'un homme dans une telle position ne peuvent avoir aucune conséquence ; la suite seule nous fera voir s'il a eu tort ou raison. Je dirai comme lui si cette révolution fait le malheur de la France ; je le désapprouverai si elle fait son bonheur.

— N'en doutez pas, M. Bonsens ; autrement pourquoi l'aurait-on faite ? Ce ne sont pas des gens maladroits que ceux qui s'en sont mêlés ; d'ailleurs ils ont eu le temps de prendre leurs mesures depuis quinze ans qu'ils y travaillent.

— Je souhaite qu'ils réussissent ; mais...

— Allons, allons, vous voilà encore avec vos jérémiades ; mais elles ne sont plus de saison, la victoire en a décidé ; et, malgré vous, vous serez forcé d'être heureux.

— Ce serait une bien douce violence que celle-là, et je vous réponds que je n'en voudrais nullement à celui qui me la ferait ; mais malgré votre promesse je

crains bien que nous n'ayons changé un bonheur réel et certain pour l'espoir d'un plus grand qui ne nous amènerait que d'affreuses calamités publiques et particulières. Vous ne savez pas, monsieur Bonassin, pourquoi ni comment se font les révolutions, et votre ignorance fait votre tranquillité. Si vous aviez eu plus le temps d'étudier l'histoire, vous auriez facilement reconnu qu'en général c'est un certain nombre d'hommes qui, dans des vues tout-à-fait particulières, soit d'intérêt, soit d'ambition, soit de haine, soit de vengeance, soit d'orgueil, se mettent en état d'hostilité contre le gouvernement établi, entravent sa marche par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, le décrient auprès de la multitude en calomniant ses intentions, en dénaturant ses actions, en profitant de toutes ses fautes (car quel est celui qui n'en fait jamais?) pour les exagérer par de faux rapports et le rendre odieux aux peuples qu'ils poussent à la révolte par l'espoir d'un meilleur avenir qu'il ne leur

coûte rien d'embellir des plus brillantes couleurs. Détruire est leur premier but, s'enrichir, le second; et le bien public, qui leur a servi de prétexte, ne vient que bien après dans leur pensée, et seulement comme moyen de consolider le pouvoir qu'ils ont usurpé. Il serait injuste, je le sais, de conclure du général au particulier, et parce que les neuf dixièmes des révolutions se sont faites ainsi, je ne prétends pas que celle-ci doive être rangée dans la même classe; l'avenir seul pourra nous dire ce que nous devons en penser; mais, je le répète, je crains plus que je n'espère, parce que j'ai pour moi l'expérience, qui me montre très-peu de révolutions profitables au bien public et un très-grand nombre qui lui ont été infiniment funestes.

—Et moi j'espère plus que je ne crains; que peut-il nous arriver de pis que l'état dans lequel nous étions?

— Comment! que voulez-vous dire? qu'éprouviez-vous donc de si fâcheux sous le gouvernement qui vient d'être renversé?

— Du moins, je suis libre maintenant, et c'est déjà beaucoup.

— Mais que manquait-il, il y a huit jours, à votre liberté ? N'alliez-vous pas où vous vouliez? ne faisiez-vous pas ce que vous vouliez? qui vous gênait dans vos opérations de commerce, dans vos travaux, dans vos plaisirs, dans vos paroles, dans vos actions, enfin dans tout ce qui constitue la liberté de l'homme?

— Je ne dis pas précisément que j'étais esclave, mais aujourd'hui je suis encore bien plus libre.

— Je voudrais bien savoir en quoi.

— D'abord, nous n'avons plus à craindre le joug de toute cette prètraille qui voulait nous asservir.

— Je n'ai jamais entendu dire cependant que le clergé ait, en aucune occasion, forcé, ni même tenté de forcer qui que ce soit d'aller à la messe, ni au sermon, ni à confesse : il faisait ses offices dans ses églises, y allait qui voulait, je ne vois là rien d'attentatoire à la liberté de personne.

— Je ne dis pas précisément qu'il le faisait, mais certainement il en avait le désir, et il aurait fini par y réussir.

— Effectivement, il avait un bien grand pouvoir! il n'y a qu'à consulter les faits, ils parlent assez haut d'eux-mêmes. Il a vu chasser les jésuites, qu'il voulait conserver; il a vu s'établir l'enseignement mutuel, dont il redoutait la méthode trop peu religieuse; il a vu restreindre ses séminaires et en enlever la direction à ses évêques; tous les jours il voit dans le dénûment le plus absolu et presque mourans de faim ses membres vieux et infirmes, qui, après une vie tout entière consacrée au soulagement des malheureux, ne doivent le soutien de leur pénible existence qu'aux charités publiques; le traitement alloué à ses prêtres jeunes et actifs est inférieur à celui d'un garçon de bureau. Il faut convenir qu'un tel corps était bien dangereux par sa puissance et ses richesses!

— Oui, oui, on sait bien tout cela; mais on sait aussi..... il n'y a qu'à voir

ce que disaient les journaux là-dessus.

— Oui, les journaux qui voulaient la révolution.

— Eh bien, s'ils la voulaient, c'est qu'ils la jugeaient utile.

— J'en conviens ; mais il reste à savoir si ce n'est pas, avant tout, à leurs intérêts particuliers qu'ils la jugeaient telle.

— Belle question ! nous ne paierons plus près d'un milliard d'impôts maintenant, j'espère.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Ah ! pour le coup, M. Bonsens, vous êtes injuste; quand ce ne serait que les 25 millions de la liste civile, ce sera toujours bien certainement cela de gagné, sans compter tout le reste.

— Mais si cette somme est remplacée par une autre du double, du triple ou du quadruple, pour d'autres causes, ce sera une augmentation de dépenses au lieu d'une diminution.

— Impossible, impossible! Quoi! on aurait fait une révolution pour avoir un gouvernement à bon marché, et l'on en

aurait un plus cher! vous plaisantez, je crois.

— Ce ne serait pas la première fois que pareille chose se serait vue, et, sans remonter bien haut dans l'histoire, la révolution de 89, faite pour combler un déficit de quelques millions, amena une honteuse banqueroute, la dilapidation de toutes les richesses publiques, la ruine d'un nombre immense de familles, et une effrayante augmentation d'impôts. Ce sont là des faits à la connaissance de tout le monde, et il n'est pas difficile de se rendre compte de ce que j'appellerai presque leur nécessité; il ne faut pour cela qu'une seule réflexion : c'est que toute révolution ayant pour résultat indispensable de déplacer un grand nombre d'existences établies et consolidées pour les remplacer par d'autres qui ont à s'établir et à se consolider, celles-ci, qui ont en même temps tout à faire et tout à craindre, ne peuvent pas avoir la même discrétion et la même retenue que les autres, pour qui tout était déjà fait, et qui

n'avaient rien à craindre. Supposez les chefs d'une révolution aussi désintéressés que vous voulez, toujours sera-t-il qu'ils auront dû s'entourer d'une foule de gens avides qui n'auront secondé leurs vues que dans l'espoir de s'assurer la fortune qu'ils désirent : le succès se réalisant, il faudra que les chefs satisfassent toutes ces ambitions, sous peine de voir renverser leur ouvrage par les mêmes mains qui les ont aidés à l'élever ; et de là la dilapidation des deniers publics, la prostitution des emplois à des gens incapables, la ruine et la misère générale ; ajoutez à cette première cause mille intrigans, mille factieux, mille brouillons qui surgiront tout-à-coup, et profitant du désordre inévitable dans de telles circonstances, viendront, avec des intentions plus ou moins louables, traverser les vues des chefs, imposer leurs plans, répandre leurs frayeurs, propager leurs erreurs, communiquer leurs exigences, et vous aurez une idée, bien légère encore cependant ; car que ne pourrais-je pas

ajouter à ce tableau trop raccourci? des difficultés sans nombre qui s'opposeront toujours à ce qu'aucune révolution remplisse jamais le but dans lequel elle aura été opérée.

— Je ne dis pas précisément qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela ; mais il faut bien aussi qu'il y ait quelque chose à en rabattre ; car autrement, il faudrait donc rester toujours soumis à la tyrannie, sans pouvoir jamais chercher à améliorer son sort ; ce serait par trop cruel.

— Prenez garde, M. Bonassin ; en admettant pour une seule fois le droit de révolte, vous l'admettez pour toutes les autres fois qu'il plaira à quelque factieux de la prêcher ; car jamais vous ne parviendrez à spécifier d'une manière claire et distincte les circonstances dans lesquelles elle sera permise ; et si ce principe affreux pouvait s'introduire dans la société, quel repos, quelle tranquillité pourrait-elle jamais espérer? Ne vaut-il pas mille fois mieux pour elle supporter patiemment les inconvéniens passagers

d'un mauvais règne, que s'exposer à se voir sans cesse déchirée par les factions, divisée par les partis, changeant de chefs, de lois, d'institutions, d'intérêts à tout moment, et ne sortant d'un abîme que pour retomber dans un autre ? D'ailleurs, ne vous y trompez pas, rien de plus commun que l'accusation de tyrannie; nous avons vu Robespierre, qui fit tomber des têtes par milliers, la prodiguer à Louis XVI, qui ne voulut jamais permettre qu'une seule goutte de sang fût versée pour sa querelle; mais heureusement la chose est plus rare. Elle peut exister cependant, elle ne s'est même que trop souvent encore réalisée; mais ce que vous me paraissez oublier totalement, c'est qu'elle a été beaucoup moins fréquente dans les gouvernemens légitimes que dans ceux nés de la révolte et de l'usurpation, et la raison en est facile à comprendre. Les premiers, forts de la justice de leurs droits, exerçant leur autorité sans contestation, n'ayant aucuns rivaux à craindre, ne sont empêchés par aucune considération

de donner tous leurs soins à la prospérité publique ; c'est même le plus pressant de tous leurs intérêts, car c'est de celle-ci qu'ils tirent leur force, leur puissance et leur sécurité ; le mal qu'ils feraient au plus obscur des citoyens retomberait nécessairement sur eux-mêmes, puisque le bien-être de ce citoyen fait une partie de leur propre bien-être. Ils peuvent se tromper sans doute, personne ici bas n'est à l'abri de l'erreur ; mais l'expérience, et même, au besoin, de justes et fortes réclamations, la leur font promptement reconnaître, et plus promptement encore réparer ; car, je le répète, il y va de leur intérêt le plus pressant. Il n'en est pas de même avec les seconds ; nés d'un principe qui peut les renverser le lendemain à aussi juste titre qu'il les a élevés la veille, ceux-ci sentent bien qu'ils n'ont pas d'avenir assuré, et leurs premiers soins sont naturellement consacrés à leur conservation. Ils aimeraient bien autant que les autres à y réussir par des moyens doux et favorables au public ;

mais en proie aux factions, déchirés par les partis, livrés aux ambitions particulières qu'ils ont eux-mêmes dégagées du seul frein qui les contenait, et dont ils ont encouragé les espérances, sans cesse exposés aux conspirations, et n'ayant pour eux que la force, ils en usent avec une violence égale à leurs dangers, et se jettent ainsi forcément dans une tyrannie d'autant plus affreuse qu'elle leur est commandée par la plus impérieuse des nécessités, celle de pourvoir avant tout à leur propre maintien. Pour vous rendre ma pensée plus sensible, je comparerai un gouvernement légitime, à la tête duquel est placé un roi qui règne par droit de naissance, à un domaine possédé par un bon père de famille qui l'embellit et l'améliore constamment pour jouir lui-même du fruit de ses soins et en faire jouir après lui ses enfans : je comparerai, au contraire, un gouvernement né de la révolte, à un domaine possédé par un propriétaire dont on conteste les titres, et qui, tout occupé de répondre aux

poursuites dirigées contre lui, n'a pas le temps de s'occuper des soins que réclame son administration, et le laisse tomber dans un état de détérioration dont il faudra de longues années pour le relever.

— A vous entendre, nous ne serions que de vils troupeaux que les rois ont le droit de tondre à leur gré, et d'aussi près qu'il leur plaira. Ce n'est pas ainsi que je l'entends moi; je dis que ce sont les rois qui sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois.

— Vous avez raison, il en est de ceux-ci comme des professeurs dans une école, qui sont faits pour leurs élèves, et non les élèves pour leurs professeurs; cependant qui doit commander des uns ou des autres? et si vous accordez aux élèves le droit de se révolter contre leurs professeurs, et de les chasser toutes les fois qu'ils n'en seront pas contens, quels croyez-vous que seront leurs progrès dans les études? Vous le voyez, M. Bonassin, ce n'est qu'un jeu de mots que vous faites, lorsque vous croyez prononcer une

sentence sans appel. Au lieu de vous perdre dans toutes ces vaines chicanes, reconnaissez plutôt qu'un chef étant nécessaire à toute société, comme un général à toute armée, comme un pilote à tout vaisseau, la société a dû en instituer un ; c'est pour elle et non pour lui qu'elle l'a institué, cela est vrai; mais pour elle encore, et afin d'éviter tous les malheurs qui devraient résulter des changemens, elle a non seulement voulu qu'il fût irrévocable, mais elle a même investi sa famille à perpétuité du droit d'hérédité, et, renonçant à y jamais déroger, elle a ainsi fermé l'abîme sanglant des révolutions, en ôtant tout espoir de succès aux ambitieux qui seraient tentés de la bouleverser pour arriver au pouvoir. Il peut résulter de cet arrangement quelques inconvéniens passagers, parce qu'il n'existe rien de parfait sur la terre; mais ils ne sont rien en comparaison de ceux qu'entraînerait un droit reconnu de révolte, qui armerait constamment une moitié de la société contre l'autre.

— Je ne dis pas précisément que vous ayez tort; mais enfin il est des occasions où il faut bien que les peuples se montrent pour ne pas se laisser mâter tout-à-fait, et celle qui vient de se présenter était du nombre. Pour ce qui est des craintes que vous avez de ses résultats, soyez tranquille, tout ira pour le mieux ; c'est moi qui vous en assure.

— Je souhaite que toutes vos espérances se réalisent, M. Bonassin, et que cette révolution qui vous enchante fasse le bonheur de la France. Si vous m'avez toujours vu fermement attaché au principe de la légitimité, c'est que j'étais, et que je serai, jusqu'à preuve contraire, fermement persuadé qu'elle seule peut remplir ce but. Hors de ce dogme salutaire, je ne vois plus que des factions dans un état, et les factions, chacun le sait, n'engendrent que des troubles, des révoltes, des changemens continuels, et, par une suite inévitable, la misère générale. Je sais bien qu'il n'y a pas de règle sans exception : puisse celle-ci se réaliser

aujourd'hui! tout gouvernement, quel qu'il soit, s'il fait le bonheur de mon pays, sera toujours sûr de me compter au nombre de ses plus fidèles sujets.

Ici se termina la conversation entre MM. Bonsens et Bonassin ; la suite nous fera voir lequel des deux avait le mieux jugé les événemens.

CHAPITRE III.

Plusieurs jours se passèrent pour M. Bonassin dans l'enivrement des espérances qu'il avait conçues ; ni sucre, ni café, ni même les remontrances de sa femme, ne pouvaient plus le retenir à la maison ; tout son temps était consacré à la lecture des journaux et à la quête des nouvelles sur les places publiques. Les courts instans pendant lesquels la nécessité le forçait à rester chez lui étaient même en-

tièrement donnés à la politique ; et il n'était pas jusqu'à sa fille Eugénie, âgée de dix-sept ans, et jusqu'à son garçon de boutique, Bertrand, à qui il ne parlât du bonheur d'avoir sauvé la Charte du naufrage qui l'avait menacée, et de mille autres choses semblables dont tous deux se souciaient aussi peu : « Elle est maintenant bien assurée, s'écriait-il dans l'enthousiasme de sa joie, cette Charte pour laquelle le peuple de Paris a si vaillamment combattu ! qui oserait y toucher après avoir vu soixante mille bras s'armer spontanément pour sa défense ! » Mais tous ces élans patriotiques ne trouvaient chez lui aucun écho : madame Bonassin était une femme d'ordre qui voyait son commerce avant toute autre chose, et qui avait pour maxime qu'il faut, pour que tout aille bien, que chacun fasse son métier, sans se mêler de celui des autres auquel il n'entend rien. « Aux législateurs le soin de faire des lois, disait-elle, à moi celui de vendre ma marchandise. » Sa fille était un enfant qui parlait toilette

plus volontiers que politique ; son garçon de boutique un jeune homme qui tenait beaucoup à ses plaisirs, et qui se plaignait déjà amèrement de n'avoir pas pu danser le dimanche qui avait suivi les glorieuses journées. Quant à son neveu Robert, c'était un malin espiègle qui avait un talent tout particulier pour le mettre en contradiction avec lui-même et pour s'amuser à ses dépens ; aussi une telle compagnie lui plaisait-elle très-peu, et était-elle probablement cause, au moins en partie, des longues et fréquentes absences qu'il faisait.

Il éprouvait bien de temps en temps quelque refroidissement dans la chaleur de sa joie, par les réflexions qu'il entendait faire de droite et de gauche : « Voyez, disait-on, ces coquins de journaux ; ils marchaient avec un ensemble parfait tant qu'il ne s'agissait que de détruire; aujourd'hui qu'ils ont réussi dans leur premier but, les voilà déjà qui se divisent ; les uns veulent conserver la Charte, les autres la modifier ; ceux-ci demandent une

sorte de gouvernement, ceux-là une autre ; ils inspirent leurs opinions à la multitude, qui n'est pas capable de les discuter, et sèment ainsi dans tous les esprits un germe de discorde qui va nous faire perdre tout le fruit de notre glorieuse révolution, et nous plonger, peut-être pour long-temps, dans les horreurs de l'anarchie. » Ces propos et plusieurs autres de même nature, qu'il entendait souvent répéter, faisaient bien faire quelquefois de tristes réflexions à M. Bonassin ; mais l'espérance reprenait bientôt le dessus dans son âme, et rassuré par les soixante mille bras qui s'étaient armés pour la défense de la Charte, il la voyait toujours inviolable et sacrée, protégeant les libertés et le bonheur de la France, ainsi que l'avaient répété sans cesse tous les journaux depuis quinze ans. Il y avait bien à la vérité, même dans cette opinion, quelque chose qu'il n'arrangeait pas parfaitement : cette Charte, qu'on voulait conserver, déclarait inviolable la personne du roi, et on l'avait chassé ! c'é-

tait une grave atteinte à la plus importante de ses dispositions ; mais dans de pareilles circonstances il fallait bien, se disait-il, passer par dessus quelque chose; et moitié content, moitié mécontent d'une telle solution, il n'en restait pas moins fermement attaché à ses brillantes espérances.

Peu de jours cependant se passèrent dans cette douce confiance, et dès le 7 août suivant, force lui fut bien de changer de vues et d'opinions. A cette Charte au nom de laquelle on avait combattu, à cette Charte dont le peuple avait prétendu punir la violation, à cette Charte que tous les journaux invoquèrent pendant quinze ans, et que tous les ennemis du gouvernement précédent l'accusaient de vouloir détruire, en avait succédé une autre préparée, discutée et votée en un jour. Ce coup fut sensible à l'ami de la défunte, qui avait pris au sérieux tous les éloges dont elle avait été si long-temps accablée par de perfides adulateurs. Habitué cependant à adopter de confiance

toutes les opinions des journaux qu'il lisait, quand il vit que, loin de pleurer, il devait se réjouir, il se résigna à se réjouir, et le chagrin dont cet événement, inattendu pour lui, avait momentanément altéré sa joie, ne fut que comme un léger nuage qui n'a d'autre effet que d'obscurcir un instant la brillante clarté du soleil.

A peine même eût-on pu dire, tant ce moment fut court! qu'il eût effleuré la tranquillité de son âme, s'il ne se fût trouvé chez lui un impitoyable neveu qui se fit un malin plaisir de rire de ses espérances trompées.

—Eh bien, mon oncle, lui dit-il, cette Charte!

—Eh bien, mon neveu, cette Charte, elle est excellente.

—De laquelle parlez-vous, mon oncle?

—De la dernière, sans doute.

—Oh! alors je dirai comme vous, quoique je ne la connaisse pas, elle est excellente; mais c'était de l'autre que je voulais vous parler, de celle que vous

trouviez si bonne, pas plus tard qu'hier encore.

—Oui, elle l'était, et je le soutiendrai envers et contre tous ; mais la nouvelle est encore bien meilleure.

—A quand la troisième, mon oncle ?

—Comment, malheureux ! c'est bien assez comme cela.

—Je ne dis pas non ; mais je vous demande à quand la troisième.

— A jamais, monsieur, à jamais ; celle-ci est inviolable et sacrée.

—L'autre ne l'était pas moins.

—Je ne dis pas précisément..... je ne dis pas le contraire ; mais enfin on a eu ses raisons pour la changer.

—Mais n'en aura-t-on pas aussi pour changer celle-ci ?

—Impossible, monsieur, impossible ; songez donc que celle-ci est l'expression de la volonté du peuple.

—Mais, mon mari, dit ici madame Bonassin, je ne vois pas que le peuple ait été du tout consulté.

—Quoi ! ce n'est pas lui qui a détrôné Charles X !

—On s'est du moins servi de son bras à Paris pour ce bel ouvrage ; mais reste à savoir s'il savait ce qu'il faisait, et l'on peut très-bien en douter, puisqu'il combattait aux cris de *vive la Charte* qui reconnaissait Charles X pour roi légitime et inviolable. Mais quand même son intention aurait été celle que vous lui prêtez, d'abord le peuple de Paris n'est pas celui de toute la France, et il faudrait encore savoir si celui-ci désirait ce changement. Ensuite.....

— Il n'y a pas d'ensuite qui tienne ici, madame Bonassin ; si vous lisiez comme moi tous les journaux, vous verriez avec quel enthousiasme cette nouvelle a été reçue par toute la France.

—Paroles de journaux ne sont pas paroles d'évangile, monsieur Bonassin. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je voulais seulement vous dire que quand même il faudrait attribuer au peuple le renversement de Charles X, on ne peut certaine-

ment pas dire qu'il soit pour rien dans la confection d'une Charte qu'on a discutée et votée sans lui, et qu'on ne parle même pas de soumettre à son approbation.

—Cela viendra peut-être avec le temps; dans les premiers momens on ne peut pas songer à tout ; on va seulement au plus pressé.

—Effectivement, mon oncle, ils se sont diablement pressés ; une Charte et un roi en vingt-quatre heures ; c'est faire de la besogne en peu de temps.

—Oui ; mais s'ils étaient deux cents qui y ont bien pensé pendant tout ce temps, cela fait la valeur de deux cents fois vingt-quatre heures pour un homme, et c'est bien honnête.

—Voilà une explication à laquelle je n'aurais jamais pensé ; vous êtes trop malin pour moi, mon oncle.

—C'est que tu parles comme un enfant sans réflexion, et moi comme un homme qui s'instruit par la lecture des journaux. Ah ! si vous vouliez seulement en lire deux ou trois par jour, madame

Bonassin, vos frayeurs seraient bientôt dissipées.

— Oui ; mais qui tiendrait les livrés pendant ce temps-là ?

— Bah ! bah ! un peu plus, un peu moins, qu'importe ? les affaires vont tellement aller maintenant, qu'on ne sera plus obligé de liarder comme par le passé.

—Tout ce que je demande, c'est qu'elles restent ce qu'elles étaient ; il me semble que nous n'avons pas trop à nous plaindre ; quand on épargne en quinze ans, dans un petit commerce comme le nôtre, une bonne soixantaine de mille francs, on peut bien s'en contenter.

—Je ne dis pas précisément que nous étions malheureux ; mais qu'est-ce que cela auprès de ce que nous allons être ? Il n'y aura plus assez d'ouvriers maintenant en France, il faudra en faire venir de l'étranger.

—Encore de vos rêves, monsieur Bonassin ! et sur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous d'aussi belles espérances ?

— Sur quoi, ma femme ! mais vous ne

voyez donc pas que la confiance..... que le crédit..... que la liberté..... enfin que tous les biens qui nous sont assurés, vont donner un coup de fouet terrible au commerce.

— Je ne vous comprends seulement pas.

— Comment, vous ne me comprenez pas! ce que je dis est pourtant bien clair. C'est extrait mot pour mot des journaux; et certes, ceux qui les font sont des gens qui savent s'expliquer.

— Ceux qui les font sont des gens qui vous dupent, mon mari, ou des gens qui s'abusent eux-mêmes.

—Me duper, moi! y pensez-vous, madame Bonassin?

— Certainement, j'y pense; ils vous dupent, vous dis-je, vous comme tant d'autres. Je ne suis qu'une femme qui n'entend rien à la politique; mais je ne me laisserais pas mener comme vous par le bout du nez. Est-ce que la confiance et le crédit n'existaient pas sous Charles X, quand les rentes ont monté au taux le

plus haut qu'on les ait jamais vues? est-ce que la liberté n'existait pas de même sous son règne, quand personne ne pouvait-être, et n'était effectivement jamais arrêté qu'en vertu des lois qui n'étaient rien moins que sévères?

—Je ne dis pas précisément le contraire; mais nous aurons encore mieux sous ce nouveau gouvernement, qui sera tout-à-fait populaire.

Ces petites discussions avaient bien le pouvoir de troubler momentanément la bonne humeur de M. Bonassin, mais il leur laissait rarement prendre celui d'altérer sa confiance: « Nous avons enfin une *Charte vérité*, se disait-il, et il faudra bien que ça marche. » S'il rencontrait parfois quelques gens obstinés dans leurs craintes, il s'efforçait de les rassurer en leur observant qu'il n'y avait rien de changé dans le gouvernement, que *quelques articles à la Charte pour l'améliorer, et un roi en la place d'un autre.* « Du reste, continuait-il, tout est resté de même; s'il y a encore quelque agita-

tion dans les esprits, c'est la suite nécessaire de l'effervescence populaire ; il faut bien lui donner le temps de se calmer tout-à-fait ; dans quelques jours les ouvriers vont reprendre leurs travaux habituels, et tout sera fini. »

Mais *qui compte sans son hôte compte deux fois*, dit un ancien proverbe dont M. Bonassin éprouva la vérité en cette occasion. Le char qu'on a lancé avec force sur une descente rapide ne s'arrête pas plus difficilement que le peuple dont on a une fois excité les passions et qu'on a fait passer de ses paisibles travaux dans l'arène politique. Vainqueur d'un roi et maître de la capitale, il ne voulut pas se contenter des éloges que lui prodiguaient ceux qui l'avaient employé, et qui s'apprêtaient à retirer seuls tout le fruit de sa victoire ; il voulut en jouir lui-même, et fit entendre ses vœux de la manière bruyante qui lui est ordinaire : les différens partis qui avaient conspiré contre l'ancien gouvernement firent aussi valoir leurs prétentions ; et de cette inévi-

table confusion d'exigences plus ou moins tumultueuses ou menaçantes, résulta une méfiance générale qui gagna bientôt tous les esprits. Le négociant voulut voir comment tourneraient les affaires avant de se livrer à aucune spéculation ; le fabricant suspendit ses travaux pour la même cause; le rentier, ignorant s'il n'éprouverait pas de retards ou de pertes dans la rentrée de ses revenus, mit la plus stricte économie dans ses dépenses ; les capitalistes retirèrent leur argent de la circulation, les billets de commerce ne purent plus se payer ; les banqueroutes se multiplièrent ; la méfiance générale augmenta, et les travaux ne reprirent pas, ainsi que l'avait espéré M. Bonassin.

Cependant, comme, grâce aux bénéfices qu'il avait faits dans les années précédentes, il était au-dessus de quelques semaines de morte vente, et qu'il n'avait d'ailleurs encore éprouvé que ce qu'il appelait des retards de paiement, il prenait patience, et persistait dans l'espérance de cet âge d'or que lui avaient promis ses

journaux. Un jour, néanmoins, il rentra chez lui tout essoufflé, l'air inquiet, et une pâleur mortelle répandue sur tout son visage.—Vite, dit-il dès qu'il fut entré, vite, une lanterne, mon fusil, mon sabre, mes pistolets... Bertrand, Robert, armez-vous aussi, et descendez avec moi à la cave.

—Bon Dieu! qu'y a-t-il donc? s'écrièrent tout effrayées madame et mademoiselle Bonassin.

—Je n'ai pas le temps de vous expliquer cela à ce moment-ci ; si je reviens sain et sauf, je vous le dirai : Eugénie, allez prier le bon Dieu pour qu'il n'arrive rien de fâcheux à votre père.

Et sans plus attendre, il descendit précipitamment avec son neveu et son garçon de boutique. — Passez les premiers, leur dit-il, vous avez de meilleures jambes que moi. Là, entrez tous deux, moi je vais rester à la porte, pour empêcher qu'ils ne sortent.

— Mais, mon oncle, lui demanda Ro-

bert, dites-nous au moins ce que nous avons à chercher.

— Cherchez toujours, cherchez ; si vous voyez quelqu'un, tuez-le tout de suite, c'est le plus sûr ; ces gens-là ont une langue dorée qui en imposerait au diable, s'il voulait les écouter. — Eh bien, avez-vous tout visité ?

— Tous les coins et recoins, mon oncle, et je vous assure qu'il n'y a personne.

— C'est singulier ! mais, au fait, ils ne peuvent pas être dans toutes.

Après cette visite, nos trois héros remontèrent, et M. Bonassin en entrant chez lui se jeta dans un fauteuil, comme un homme harassé de fatigue et tourmenté d'une cruelle inquiétude. — Enfin, mon ami, vous parlerez, maintenant que le danger est passé, lui dit madame Bonassin.

— Le danger est passé !... Puissiez-vous dire vrai ! Mais en êtes-vous bien certaine ?

— Comment voulez-vous que j'en sois

certaine, puisque je ne le connais même pas? J'attends que vous vouliez bien nous l'expliquer.

—C'est affreux ; on n'a jamais vu une semblable scélératesse. Allez, Eugénie, que je vous entende encore me parler de vos prêtres !

—Eh, mon Dieu! qu'ont-ils donc fait? continua son intrépide épouse.

—Ce qu'ils ont fait, madame! vous allez le savoir. Apprenez donc que tous les jésuites sont cachés dans les caves de Paris, pour assassiner pendant la nuit tous ceux qui, comme moi et comme tant d'autres, Dieu merci ! se sont réjouis de notre glorieuse révolution.

En dépit du respect qu'une bonne épouse doit à son mari, madame Bonassin, à cette nouvelle inattendue, ne put s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire.—Riez, madame, riez tant qu'il vous plaira, lui dit celui-ci ; quand on aura coupé la gorge à votre époux, qu'on lui aura enlevé tout ce qu'il possède, qu'on vous aura peut-être fort maltraitée, vous

et cette pauvre enfant, nous verrons un peu si vous rirez encore aussi fort.

— Allez, allez, monsieur Bonassin, tant qu'il n'y aura que des dangers comme ceux-là, vous me permettrez de rester fort tranquille; je voudrais pouvoir en dire autant de ceux que vous ne craignez pas.

— Oh! vous revoilà encore avec vos lamentations! parce que vous avez vendu pour quelques sous de moins depuis une quinzaine, ne semble-t-il pas que tout soit perdu?

— Ces quelques sous-là font bien près de mille francs; et c'est déjà quelque chose sans compter tout ce qui suivra.

—Eh bien, fût-ce dix mille francs, ce ne serait pas trop payer une révolution comme la nôtre. Savez-vous bien que vous êtes reine maintenant, madame Bonassin? Et toi, Bertrand, mon garçon, toi aussi, tu es roi maintenant.

— Tiens! je ne m'en serais pas douté; comment donc ça, notre bourgeois?

—Le peuple est souverain mainte-

nant, mon ami, le peuple est souverain.

—Ma foi, c'est bien heureux que son tour soit enfin arrivé... Mais le peuple, c'est tout le monde, de qui sera-t-il donc souverain?

—Il sera souverain de lui-même, nigaud que tu es.

—C'est donc à dire qu'il fera tout ce qu'il voudra.

—Sans contredit.

—Alors, puisque je fais partie du peuple, je pourrai faire tout ce que je voudrai.

—Un moment, entendons-nous : diable! comme tu vas vite en besogne! tu ne pourras faire que ce que la loi te permettra.

—Mais il n'y avait pas besoin de la révolution pour cela; je le faisais bien sans elle.

—Sans doute; mais ce sera toi qui feras la loi; voilà la différence.

—A la bonne heure! que ne le disiez-vous donc plutôt?... Mais si c'est moi, ça sera les autres aussi; comment nous

entendrons-nous jamais? ça va faire un beau charivari!

—Tu n'y es pas du tout, mon garçon; comment veux-tu que trente-deux millions de Français viennent discuter les lois? c'est tout-à-fait impossible. On te laissera à ta boutique, et on les fera en ton nom : cela revient au même, comme tu vois.

—Pas du tout; je serais bien plus sûr qu'elles seraient à ma convenance, si je les faisais moi-même.

—Oh! quant à cela, il y a de la ressource; ce sera toi qui nommeras ceux qui font les lois, ainsi tu n'auras qu'à les choisir à ton goût.

—Je serai donc ce que vous appelez électeur?

—Pas précisément : tu n'as pas assez de fortune pour cela, vois-tu?

—Mais il ne s'agit pas de fortune, il s'agit que je suis souverain; à quoi donc me servira ma souveraineté, si je ne peux faire, comme par le passé, que ce que la loi me permet, et si on fait la loi sans

moi? Voyons, dites-moi à quoi elle me servira.

— Hem? je ne dis pas précisément qu'elle te servira à grand'chose ; mais tu sens bien qu'on ne peut pas faire comme tu dis, il n'y aurait pas moyen de s'entendre, et c'est toujours bien honnête à ces messieurs de t'avoir dit que tu étais souverain.

— C'est possible ; mais s'il ne m'en revient rien, à quoi que ça me sert?

— Oh ! il t'en revient toujours le droit de dire si tu es content ou mécontent des lois qu'on fait et de la marche que suivent les affaires.

— Oui ; mais le gouvernement est-il obligé de faire ce que je lui dirai ?

— Sans doute, si ce que tu lui dis est juste.

— Mais moi je le trouverai toujours juste, et lui, si ça lui déplaît, il le trouvera toujours injuste ; comment nous entendre?

— Alors... alors... on verra cela quand on y sera.

— Oh ! c'est tout vu, dit madame Bonassin ; alors si le gouvernement est le plus fort, il écrasera le peuple, et ce sera la tyrannie ; si le peuple est le plus fort, il écrasera le gouvernement, et ce sera l'anarchie. La jolie petite alternative que nous avons là !

— Tenez, notre maître, je crois que la bourgeoise a raison ; m'est avis que c'est une amusette qu'on a donnée là au peuple, pour tâcher de lui faire fermer les yeux sur bien des choses, tandis qu'il s'amusera avec son joujou. Autrefois, je comprenais bien comment que le gouvernement marchait : un roi qui était le vrai souverain, et qui n'avait pas d'intérêt à mal faire, puisque sa fortune était toute faite, et le trône assuré à sa famille, disait à ses chambres, j'ai envie de faire ci, j'ai envie de faire ça pour le bien du peuple, qu'en pensez-vous? ça sera-t'y bon? Alors elles disaient leur avis, et ça se faisait ou ça ne se faisait pas. Mais aujourd'hui, tenez, il y a là quelque anguille sous roche. Ils me disent que je

suis souverain, et ça me fait toujours un petit peu plaisir, je ne dis pas non; mais ils ajoutent que je n'y entends rien, que je ne suis pas capable de gouverner; là-dessus ils peuvent bien n'avoir pas tort, je ne suis pas un malin, moi, en fait de politique; et ils veulent exercer la souveraineté en ma place; si j'étais sûr d'eux, je ne dirais peut-être pas non, mais je ne les connais pas moi, ces messieurs; de plus, ils se font nommer sans me demander mon avis, et c'est déjà pas des plus honnête; puis, quand ils sont nommés, ils ont l'air de se ficher de moi, tout en me faisant de beaux complimens, et ils me disent : si t'es le plus fort, t'auras raison, sans ça il faut que t'obéisses; mais de c'te manière-là, ils n'auront donc fait qu'ôter la souveraineté au roi pour la confisquer à leur profit, ou bien, il faudra que le peuple se batte toujours pour l'exercer lui-même, c'est pas là du tout mon compte; si ce n'était qu'une fois par hasard, encore passe; mais toujours à recommencer, à la fin ça devient en-

nuyeux ; et puis c'est qu'il y a toujours des morts après une bataille, et quand, à force d'aller, tout le monde sera tué, la querelle sera finie, mais d'une vilaine manière. Je vous le dis, tout ça, tout ça ne me paraît pas clair : j'aimerais mieux comme autrefois ; on savait ce qu'on était du moins, et si on avait bien travaillé dans la semaine, on était sûr de bien s'amuser le dimanche.

—Allons, décidément je vois que tu n'y entends rien ; une autre fois je t'expliquerai tout cela plus en détail, aujourd'hui je n'ai pas le temps.

—Je crois bien que je pourrais mourir de faim si je ne mangeais pas avant que vous ayez ce temps-là.

CHAPITRE IV.

Cependant tout passe dans ce monde, la joie comme le chagrin, et les premiers élans de l'enthousiasme de M. Bonassin durent nécessairement se refroidir avec le temps : sans toutefois rien diminuer de ses espérances, il finit néanmoins par comprendre qu'il serait imprudent de laisser trop long-temps ses affaires sans le coup d'œil du maître. Le délai qui avait été accordé par le gouvernement provisoire pour le paiement des billets venait d'expirer, et comme il joignait à son commerce un peu de banque qu'il faisait avec ses fonds superflus, il en avait un portefeuille assez bien garni ; il s'empressa donc d'envoyer toucher par son neveu tous ceux qui étaient échus, et il lui remit en même temps un certain

nombre de mémoires dont il le chargea également de solliciter le remboursement : « La fin de tout ceci, se disait-il, sera bonne, excellente même ; mais en attendant, il n'est toujours que de prendre ses précautions. »

Toutefois elles n'eurent pas en cette circonstance un grand résultat ; car dès qu'il vit rentrer son neveu, de retour de sa course, il s'écria : « Bon Dieu ! comme ton sac n'est guère gros ! tu as donc reçu bien des billets de banque ?

— Oui, joliment ; si vous voulez vous contenter de promesses, je vous en rapporte bien quelques-unes, mais pour de l'argent, répondit celui-ci en posant son sac sur le comptoir, comme vous voyez, il faudra vous en passer.

— Et combien rapportes-tu donc là ?

— Mais environ 1500 francs, autant qu'il m'en souvienne.

— 1500 francs sur 9768 que tu avais à recevoir !

— Pas davantage ; tenez, voilà vos bil-

lets, voyez si ça fait votre compte avec l'argent que je vous rapporte.

— Diable! tout cela sent terriblement mauvais!... Mais, ce ne sont peut-être que des retards... C'est égal, cependant, il faudra toujours poursuivre, ne fût-ce que pour les presser un peu.

M. Bonassin reprit alors des mains de son neveu les billets et les mémoires qui n'avaient pas été acquittés, et en les visitant tous l'un après l'autre, il exprimait hautement son étonnement et son mécontentement.

— Quoi! dit-il à son neveu, dès le premier qu'il ouvrit, M. Jolly n'a pas payé son mémoire!

— Oh! pour celui-là, je crois que vous pourrez l'attendre long-temps.

— Mais que t'a-t-il dit pour excuse? à quand t'a-t-il remis?

— A quand? je n'en sais ma foi rien; ce n'est pas la bonne volonté qui lui manque; mais il dit qu'il avait une bonne place, et qu'on la lui a retirée, qu'ainsi il n'a plus rien, mais que, s'il en obtient

une autre, il s'empressera de vous payer.

— Belle garantie! un carliste comme lui! il n'y a pas de danger qu'il en obtienne jamais.

— En ce cas-là, vous pouvez faire une croix sur son mémoire.

— C'est ce que nous verrons.—Mais quoi! M. Durocher n'a pas payé non plus; un homme si riche!

— Oh! je crois bien que vous ne perdrez rien avec lui; on dit qu'il est allé faire un tour à la campagne pour sa santé.

— C'est-à-dire qu'il aura eu peur. Mon Dieu! qu'il y a des hommes qui sont poules mouillées!—Ah! Flandin n'a pas payé son billet! c'était pourtant de bon compte la troisième fois que je le lui laissais renouveler.

— Eh bien, il ne vous le renouvellera plus, son affaire est faite.

— Que veux-tu dire?

— Tout bonnement qu'il s'est fait tuer à l'attaque du Louvre.

— C'est fort bien fait de combattre pour la liberté; mais il aurait bien dû

me payer avant de se faire tuer; on ne laisse pas ainsi un honnête homme dans l'embarras : et mes 400 francs, qui me les remboursera maintenant?

— Ce ne sera pas sa succession toujours; car ses voisins que j'ai questionnés m'ont dit qu'il n'avait absolument rien laissé.

— Que vois-je? la fameuse maison Le Dru et compagnie n'a pas payé son effet de 1800 fr.

— En faillite.

— Et celle Badin frères, non plus.

— En faillite.

— Eh, mon Dieu! tout le monde va donc être en faillite?

Comme il achevait ces mots, entra chez lui madame Darcelet, tante de sa femme; son air était singulièrement triste; elle portait un petit paquet sous le bras, et tous ses traits annonçaient l'affliction la plus profonde : M. Bonassin, dont l'imagination n'était pas en ce moment couleur de rose, craignit quelque nouveau malheur, et se hâtant de faire un

paquet des billets à protester, il les remit à Robert, en lui recommandant de les porter de suite chez M. La Griffe, son huissier, avec ordre de poursuivre chaudement, et de s'entendre pour les démarches ultérieures avec M. Bonsens, son agréé; puis il s'empressa de conduire sa tante dans la chambre où étaient sa femme et sa fille. — Mon neveu et ma nièce, leur dit cette vieille parente dès qu'elle fut assise, et en fondant en larmes, je suis sans ressources maintenant, et, si vous m'abandonnez, il ne me reste plus qu'à mourir de faim et de misère.

— Qu'y a-t-il donc, chère tante? lui demandèrent ceux-ci avec un empressement qui faisait honneur à leur bon cœur.

— Vous savez que je vivais uniquement des secours que m'accordaient les missionnaires de France, pour qui je faisais différens ouvrages d'aiguille, et qui me donnaient gratuitement le surplus de mes besoins; depuis qu'ils ont été chassés, je n'ai plus rien à faire, et mes pauvres économies sont déjà épuisées.

— Diable ! c'est fâcheux cela, ma tante, dit M. Bonassin ; très-fâcheux, même ; d'autant plus que nous-mêmes nous avons éprouvé de grandes pertes.

— Auriez-vous le cœur de me refuser ? mon propriétaire, à qui je devais deux termes, vient de me mettre à la porte, en me traitant de bigote, de jésuite, de carliste, et a retenu tous mes effets en gage : voilà tout ce que j'ai pu en sauver, dit-elle en montrant son modeste bagage.

— Je ne dis pas précisément que nous ne voulons pas vous recevoir, ma tante ; mais c'est que... voyez-vous... nous avons nous-mêmes fait de grandes pertes.

— Allons, allons, mon mari, dit madame Bonassin, il n'y a pas ici de *mais* qui soit recevable ; nous ne pouvons pas refuser notre chère tante ; elle restera chez nous, et nous ferons tout ce que nous pourrons pour la recevoir de notre mieux.

— Oui, oui, dit la sensible Eugénie, qui avait craint un moment pour le succès de la demande de sa grand'tante, nous ferons de notre mieux ; je vous don

nerai mon lit, ma tante, et je coucherai sur un matelas auprès de vous.

— Que Dieu vous en récompense, mes chers enfans! répondit celle-ci; j'étais certaine d'avance de votre bon cœur. Nous vivons dans des temps bien malheureux, mes enfans, et quand on a vu, comme moi, une première révolution, on devait se croire à l'abri d'en revoir une seconde; mais le bon Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient : nous l'avons tant négligé et tant offensé, qu'il n'est que juste quand il nous punit ainsi.

M. Bonassin était bien tenté de répondre à sa tante et de prendre la défense d'une révolution qu'il avait accueillie avec de si grands transports de joie; mais il se souvint de ses billets et garda le silence; prétextant bientôt après des affaires qui l'appelaient dehors, il sortit, laissant ces trois dames faire à leur gré les dispositions devenues nécessaires par l'arrivée subite de madame Darcelet.

Seul à son comptoir, et fort peu distrait par les acheteurs, il eut tout le temps de

se livrer à ses réflexions; elles n'étaient pas gaies ce jour-là : *marchand qui perd n'a pas envie de rire ;* c'est un proverbe connu de tout le monde. Pour se distraire, il prit un livre composé par l'une des grandes célébrités de l'époque, et, comme si la fatalité le suivait partout, il y lut ces lignes : *La légitimité comme institution est donc très-forte et très-précieuse.* Mais où veut-il donc en venir avec sa légitimité? s'écria-t-il tout interdit ; c'est sans doute quelque bon coup fourré qu'il lui prépare; voyons, continuons... *Lors donc qu'on a sous la main une légitimité véritable que le temps a faite, qui, pour avoir été suspendue, n'est cependant pas détruite, il y aurait un étrange aveuglement à ne pas l'accueillir, à ne pas tenter les plus grands efforts pour profiter de tous ses avantages, à s'imposer enfin la tâche de recommencer ce qui existe, de recréer soi-même, et avec mille périls, et seulement pour l'avenir, ce qu'on peut conserver et accommoder au présent.* Ma foi! je ne me serais pas at-

tendu à cela; c'est de plus fort en plus fort. Est-ce que je rêve, moi? ou bien, est-ce que je ne sais plus lire? Si ce livre là n'était pas imprimé depuis plusieurs années, on croirait vraiment qu'il a été fait tout exprès pour prouver qu'il ne fallait pas chasser Charles X. Voyons cependant, prenons patience; la fin expliquera peut-être ce que je ne comprends pas encore..... *Ainsi, fermement persuadé que la légitimité des trônes est une institution excellente, et que, pour être cette institution, la légitimité doit être ancienne, car autrement elle n'est pas, je me demande par quel malheur la révolution serait condamnée à méconnaître ou à repousser un tel bien* [1]. Qu'est-ce que cela signifie à la fin? dit-il en posant le livre; un homme qui écrit ainsi et qui chasse la légitimité! et qui se vante de l'avoir chassée! Ah çà, il n'y a donc plus de conscience dans ce monde! est-ce que tous ces gens-là ne parlent que dans l'intérêt

[1] *Le Gouvernement de la France;* par M. Guizot.

du moment? est-ce qu'ils auraient vraiment l'intention de me prendre pour dupe? Oh! pas possible; ils sont trop honnêtes pour cela; c'est qu'il y a quelque manière d'expliquer ces contradictions-là que je ne connais pas.

Après s'être ainsi rassuré, et avoir bâillé cinq à six fois dans l'attente des acheteurs : — Bertrand, dit-il à son garçon, il me semble qu'on ne voit plus venir cette jolie bonne de madame Ducassin qui aimait tant mes olives et mes anchoix.

— Ah, not'e bourgeois, ça vit de réforme à présent.

— Comment, de réforme! son mari vient d'obtenir une place de 6,000 francs.

— Oui, mais elle me disait l'autre jour qu'elle l'avait entendu qui disait à sa femme qu'on ne savait pas comment tout ça tournerait, et qu'il fallait garder une poire pour la soif.

— Mais si ceux qui se sont enrichis à la révolution n'en dépensent pas davantage, et que les autres dépensent

moins, cela ne fera pas le compte des marchands.

— Ça reviendra, allez, not'e bourgeois, ça reviendra ; tranquillisez-vous ; dans quelques années d'ici, quand on saura bien sur quel pied danser.

— Oui, mais si je suis ruiné, en attendant?

— Dame! ça sera un malheur; mais du moins vous ne serez pas le seul. Tous ceux qui ne vendent que des colifichets, par exemple, que des choses qui ne sont pas absolument nécessaires, c'est ceux-là qui pâtissent furieusement; vous êtes un des heureux, vous, il faut toujours qu'on mange.

— Sans doute, mais cependant tu vois bien que la vente ne va pas fort.

En ce moment rentra Robert. — Eh bien, lui dit son oncle, as-tu vu M. La Griffe? Que dit-il des affaires? Est-il content?

— Demande-t-on à des corbeaux s'ils sont contens de voir un grand carnage dans la plaine? M. La Griffe a pris quatre

jeunes gens de plus, et ils n'y peuvent pas encore suffire. Toute la foule qui se portait autrefois dans les magasins pour acheter se porte maintenant chez les huissiers, les uns pour presser les poursuites, les autres pour demander du temps. J'ai cru que je ne pourrais jamais arriver jusqu'à lui.

— Le coquin! il va faire ses choux gras, lui du moins!

— Oui, je vous en réponds, il va palper de bons écus qui eussent été dépensés chez les marchands, avec plus de plaisir et plus de profit que chez lui.

— C'est un malheur; mais il faut espérer que ce ne sera que l'affaire du moment.

— A propos, j'ai rencontré M. Balmont, qui m'a chargé de vous prévenir que votre dernière facture était échue, etqu'il enverrait demain pour la toucher.

—Il prend vraiment bien son temps!... Mais ceci me fait penser que j'ai demain trois billets à payer, et que j'ai à peine la moitié de ce qu'il me faut. Va vite

chez mon banquier lui demander 2,000 francs.

— Ce n'est pas la peine, mon oncle; j'oubliais de vous le dire, j'ai appris en route qu'il était parti pour Bruxelles.

— Eh bien, qu'importe? il aura laissé quelqu'un pour faire les affaires en son absence.

— Les affaires sont toutes faites; il a emporté sa caisse et dit adieu à ses créanciers.

— Le scélérat!.... Mais c'est donc une confusion générale?..... Comment sortirons-nous de tout cela?... En vérité, il y a de quoi en perdre la tête.

— Vous ne seriez pas le seul, mon oncle; comme je passais par la rue Montmartre, j'ai vu relever un père de famille qui venait de se jeter des fenêtres d'un cinquième étage, parce qu'il était sans ouvrage depuis huit jours et sans pain depuis quarante-huit heures.

Toutes ces fâcheuses nouvelles reçues coup sur coup accablèrent M. Bonassin, et pendant tout le dîner, pour lequel on

ne tarda pas à l'appeler, il fut d'une maussaderie sans exemple. Sa femme, qui n'en connaissait pas la véritable cause, et qui l'attribuait au mécontentement d'avoir été forcé à recevoir sa tante, craignit que celle-ci ne conçût les mêmes soupçons, et chercha à compenser par sa gaîté et sa vivacité les froideurs et les brusqueries de son mari. Pour tâcher même de lui faire oublier son chagrin et de le ramener, s'il était possible, à une meilleure humeur, elle choisit un sujet de conversation qu'elle crut devoir lui plaire, et, sans rien dire qui pût choquer les sentimens de sa tante, elle parla des espérances que lui avait fait concevoir la révolution qui venait de s'opérer; mais, loin de se dérider, le visage de M. Bonassin s'en allongea encore davantage; rien ne put lui arracher un sourire pendant tout le dîner, et à peine eut-il le dernier morceau dans la bouche, qu'il se hâta d'aller chercher des consolations plus satisfaisantes dans la lecture de ses chers journaux et dans les conversations qu'il

entendait au café où il allait habituellement prendre sa demi-tasse et son petit verre.

CHAPITRE V.

En entrant dans son café d'habitude, M. Bonassin entendit une voix dont le son fit subitement sur lui un effet extraordinaire; ayant reconnu que c'était celle d'un jeune homme assis avec quatre amis autour d'une petite table sur laquelle était placé un énorme bowl de punch, auquel tous cinq faisaient une cour assidue, il s'en approcha doucement pour vérifier plus sûrement la réalité de la ressemblance qui l'avait frappé : Mes yeux ou mes oreilles me trompent, se dit-il après un moment d'observation, il est impossible que deux voix se ressemblent autant, et deux figures aussi peu. Il

était blond, et celui-ci est noir ; il n'avait pas de moustaches, et celui-ci en a qui n'ont pas vu le rasoir depuis plus d'un an ; il était pâle, et celui-ci est rouge : enfin il n'avait pas le sou, et j'en sais malheureusement quelque chose ; celui-ci, au contraire, du moins à en juger par sa mise, doit être fort à son aise..... Non, non, décidément ce n'est pas lui, n'y pensons plus ; d'ailleurs ce que Robert m'a dit est positif. Il allait cesser son examen et se placer à sa table, lorsque les yeux du jeune homme rencontrèrent les siens et se baissèrent aussitôt ; ce premier mouvement fut bien court, car il les releva presque aussitôt, et fixa hardiment M. Bonassin ; mais il suffit pour servir d'indice à celui-ci, qui, tournant et retournant autour de la table, finit par découvrir quelques bouts de cheveux blonds qui passaient sous une perruque noire. C'est bien lui, se dit-il alors ; mais comment l'en faire convenir, puisqu'il veut passer pour mort ? Il faut réfléchir à cela tranquillement ; j'ai le

temps, car ils viennent de demander un nouveau bowl.

Quoique fort peu politique, M. Bouassin cependant n'en avait pas moins une certaine dose de finesse qui ne le cédait pas à celle de beaucoup d'autres dans les occasions où son intérêt était stimulé de près. Feignant de renoncer à son examen, il alla s'asseoir loin de la table de nos jeunes gens, et parut tout absorbé dans la lecture de son journal. Quand il les vit bien livrés à la plus bruyante gaîté, il s'approcha d'eux au milieu de plusieurs autres personnes qui empêchaient de le voir, et lorsqu'il fut à deux pas de son jeune homme, il le salua par son nom. —Bon jour, monsieur Flandin, lui-dit-il. —Celui-ci, peu aguerri encore contre les premières émotions, leva la tête, et, ne doutant plus qu'il ne fût entièrement reconnu, un peu échauffé d'ailleurs par les copieuses libations qu'il avait faites, il prit le parti de payer d'audace, et faisant signe à M. Bouassin de venir s'asseoir à côté de lui, il lui dit avec effronterie :

Vous êtes surpris, n'est-ce pas, de me trouver encore en vie?

— C'est vrai, on m'avait dit que.....

— Oui, j'en ai fait courir le bruit, parce qu'il y a de par le monde des gens qui s'imaginent qu'on doit leur rendre ce qu'ils vous ont prêté. Vous n'êtes pas de ce nombre-là, vous, monsieur Bonassin, j'en suis sûr.

— Cependant, monsieur Flandin, j'ai besoin de mon argent tout comme un autre; et si vous pouviez me payer, cela me ferait bien plaisir.

— Si je le peux!..... Voyez plutôt; et en parlant ainsi, il tira de sa poche une ample poignée de pièces d'or et de billets de banque.

— Ah! réellement, vous me rendrez service: les temps sont si durs en ce moment, qu'on ne reçoit rien.

— Eh bien, monsieur Bonassin! est-ce que vous allez vous plaindre de notre glorieuse révolution?

— Oh non, non; au contraire, j'en suis très-content, très-enchanté, très-ravi.

— A la bonne heure, au moins, parce que nous ne badinons pas là-dessus, nous autres. J'espère que nous vous l'avons faite assez belle pour que tout le monde doive être content.

— Sans doute, sans doute; mais cela cause toujours un moment de gène dans le commerce; et je vous assure qu'il me ferait grand plaisir de recevoir votre remboursement.

— Je le crois bien; mais il y a une petite difficulté à ce que vous me proposez là; c'est qu'il me ferait bien plaisir aussi, à moi, de le garder. Cependant ne vous désolez pas tout à fait, j'ai quelque chose à vous dire qui vous sera agréable : sous quinze jours au plus tard, je vais être nommé sous-préfet, et alors.....

— Comment! s'écria M. Bonassin tout interdit, vous serez nommé sous-préfet!

— Et pourquoi donc pas? est-ce que je ne suis pas du bois dont on en fait, tout aussi bien qu'un autre? Ce ne sera plus la naissance aujourd'hui qui donnera les places.

— Sans doute, sans doute : mais je croyais..... Je vous demande pardon de la liberté ; nous parlons ici entre amis... Je croyais que.....

— Qu'il fallait des connaissances particulières peut-être ?

— Ah ! je ne dis pas précisément que vous n'en avez pas.

— Je le crois bien. Un homme qui a tué huit Suisses et quatre gardes royaux.

— Sans doute, sans doute ; il n'y a rien à répondre à une preuve comme celle-là.... Cependant, pour administrer les affaires publiques.....

— Allons, allons ; vous radotez, vieux monsieur Bonassin. Je voudrais bien voir qu'on nous refusât la récompense de nos travaux. C'est qu'il n'y aurait rien de fait, entendez-vous, si l'on était injuste envers nous : nous n'avons pas prétendu tirer les marrons hors du feu pour les autres. Heureusement, nous n'avons pas cela à craindre, nous sommes les plus forts, et si vous en voulez une preuve..... Parbleu ! il me vient une idée..... Oui,

ce serait une bonne farce à jouer..... Voulez-vous seulement crier quitte, si je vous fais donner une préfecture? J'en avais demandé une pour moi, mais on m'a trouvé trop jeune ; on n'aura pas ce défaut-là à vous reprocher, et je me fais fort de vous faire accepter, si vous le voulez.

— Moi, préfet! mais je ne sais pas le premier mot de ce qu'il faut pour cela.

— Laissez donc! dans des momens comme ceux-ci, ce n'est pas si malin que vous le pensez : avec quelques grands mots que vous apprendrez par cœur d'avance, et force sottises aux carlistes et aux jésuites, je vous réponds que vous ferez un préfet fort passable. Voyons, le marché va-t-il?

— Hem!..... C'est bien tentant ce que vous m'offrez là!... Et vous croyez vraiment que vous pourriez réussir?

— Je vous en assure, j'ai d'excellens protecteurs.

— Eh bien..... Je le veux bien..... Mais je ne vous remettrai votre billet que quand j'aurai la préfecture.

— C'est entendu..... Il y aura bien aussi un petit cadeau à faire à la maîtresse de la personne en question, et puis quelques faux frais que je serai obligé de faire moi-même. Mais je ne veux pas compter à la rigueur; vous m'avez obligé, et je veux vous le rendre; nous mettrons tout cela au plus bas prix possible.

— Et encore, combien faudra-t-il? songez que je ne suis pas riche.

— Eh bien, nous mettrons seulement mille écus pour la maîtresse et mille francs pour moi. Voilà qui est décidé, pour quatre mille francs et mon billet, je vous fais préfet. J'espère que ce sera une bonne affaire celle-là!

— Je ne dis pas précisément le contraire, mais enfin cela fait toujours quatre mille quatre cents francs..... Et, par le moment qui court..... N'y aurait-il pas moyen de ne payer qu'après ma nomination?

— Oh! il n'y a pas à penser à cela; ces choses-là se paient toujours d'avance.

— Mais un moment, je n'ai pas tout

dit; je paierai le double quand j'aurai la place.

— Pas possible.

— C'est que je suis terriblement gêné en ce moment, personne ne paie.

— Eh bien, pas d'argent, pas de préfecture, vous pouvez compter sur ce que je vous dis.

— Vous êtes terriblement dur, monsieur Flandin, avec un ancien ami. Écoutez, payez-moi mes quatre cents francs, cela m'aidera toujours un peu à faire la somme, et je vous la remettrai quand je serai nommé. Vous avez le gousset si bien garni, que vous ne devriez pas faire difficulté de payer cette bagatelle-là.

— Croyez-vous donc que nous avons été risquer de nous faire briser les os pour gagner le plaisir de payer nos dettes?

— Mais enfin, monsieur Flandin, vous voyez quelle belle occasion vous me faites manquer! il ne s'en faut que de vos quatre cents francs pour que je puisse faire la somme que vous demandez.

— Oh alors, c'est différent; je ne veux

pas que vous ayez un reproche aussi grave à me faire. Donnez-moi vos trois mille six cents francs, et je me chargerai de compléter le reste.

— Je ne dis pas précisément le contraire... mais c'est que... voyez-vous... j'aurais bien voulu ne payer qu'après.

— Allons, allons, vous n'êtes qu'un nigaud, monsieur Bonassin, avec toutes vos finesses ; vous manquez là une occasion que vous ne retrouverez jamais.

Pendant ce colloque, le second bowl de punch avait disparu, et sur un signe de Flandin, nos amis se levèrent de table et sortirent du café sans faire attention aux instances de M. Bonassin, qui ne voyait pas s'éloigner sans regret un débiteur qu'il ne savait pas où pouvoir retrouver.

Resté ainsi seul et fort peu content de la mystification qu'il venait d'éprouver, celui-ci se livrait à d'assez tristes réflexions. Un Flandin sous-préfet! s'écriait-il douloureusement; un Flandin sous-préfet! et sans compter tous ceux

qui ne valent pas mieux que lui, et qui ne seront pas moins bien partagés!.... Pauvre France! dans quel gâchis tu vas te trouver!.... Oui, je le reconnais maintenant, M. Bonsens avait raison de me citer pour un des premiers inconvéniens des révolutions la nécessité pour leurs auteurs de prostituer les places à des gens incapables de les bien remplir.

Ces fâcheuses pensées occupaient fort désagréablement l'esprit du bon M. Bonassin, qui avait cru à une révolution pure de toute vue d'intérêt personnel, lorsqu'il fut abordé par M. Lambert, honnête marchand du quartier, qu'il rencontrait souvent dans ce café, et qui était loin de partager ses opinions politiques. — Eh quoi! lui dit ce dernier, qu'est donc devenue cette belle humeur? Vous me paraissez triste aujourd'hui comme un vaincu. — Je n'ai pas sujet non plus d'être bien gai, monsieur Lambert. — Et là-dessus, dans le premier mouvement de son ressentiment, et sans faire attention aux armes qu'il prêtait contre lui, il ra-

conta dans son entier la scène qui venait de se passer, entremêlant son récit de réflexions injurieuses, non seulement contre Flandin, mais encore contre tous ceux qui avaient partagé ses travaux et ses dangers.

— C'est une singulière chose, lui répondit le marchand, que nous ne puissions jamais être du même avis dans aucune circonstance : lorsque vous parliez avec tant d'enthousiasme d'une révolution que vous regardiez comme devant être si heureuse pour la France, je ne pouvais partager vos espérances ; aujourd'hui que vous tenez un langage tout différent, je ne puis pas davantage approuver ce que vous dites contre tous ceux qui ont assuré, par le secours de leurs bras, le succès de cette révolution. Sans doute ils ont mis la France dans une position fort critique, et Dieu seul sait comment tout ceci se terminera ; néanmoins, soyez-en certain, M. Bonassin, c'est une exagération de les envelopper tous dans un même anathème. Il y a parmi eux,

j'en conviens, des gens tels que ceux que vous venez de rencontrer, mais il y en a aussi dont la tête est plus coupable que le cœur, et dont l'inexpérience, égarée par de mauvaises lectures, séduite par de fausses idées de grandeur et de liberté, abusée par les trompeuses espérances qu'on a su leur inspirer, ont cru véritablement servir la patrie, lorsqu'ils ne faisaient que déchirer impitoyablement son sein. Vous connaissez mes opinions; vous savez que, dès le commencement, j'ai désapprouvé les fatales ordonnances de Charles X; vous savez aussi, et je ne m'en cache devant personne, que, le mal une fois fait, j'aurais voulu qu'on y remédiât par des moyens plus doux, et surtout moins dangereux : mais le chagrin de voir tous mes désirs trompés, mes trop justes frayeurs même pour le bonheur de la France, ne me rendent pas injuste envers ceux qui n'ont pas partagé mes opinions; et, je le répète, il y en a certainement dans le nombre qui étaient remplis d'excellentes intentions. La belle

conduite d'une grande partie du peuple, après la victoire, en est une preuve irrécusable : en obéissant à l'impulsion que lui donnaient des gens qui spéculaient sur son sang, les uns pour arriver aux emplois publics, les autres pour satisfaire leur jalousie contre la noblesse, tous pour parvenir à des fins particulières, il a cru n'obéir qu'à la voix de la patrie, et, première victime lui-même aujourd'hui des intrigans qui l'ont trompé, si l'on peut blâmer sa trop grande confiance, on ne doit pas moins plaindre son erreur.

— C'est vraiment fâcheux qu'il y ait eu de ces intrigans-là ; sans eux nous aurions fait la plus belle et la plus heureuse de toutes les révolutions.

— Au contraire, c'est que sans eux nous n'en aurions pas fait du tout ; car les causes qui l'ont amenée n'eussent point existé, et nous jouirions encore de la paix et de la tranquillité.

— Comment entendez-vous cela? Puisque ce n'étaient pas eux qui gouver-

naient, ce n'est pas à eux qu'on peut imputer les fautes qui ont amené la révolution.

— L'explication en est bien simple; mais, pour vous la faire mieux comprendre, j'ai besoin de reprendre les choses d'un peu plus haut. Notre première révolution de 1789 avait laissé des gens héritiers de ses doctrines, et bien plus encore des gens séduits par l'exemple du grand nombre de fortunes particulières qu'elle avait si rapidement élevées aux dépens de la fortune publique; il y en avait aussi qui, possédant de grands biens dits *nationaux*, craignaient que la rentrée au pouvoir de leurs anciens propriétaires ne les en dépouillât: soit donc conviction de leurs opinions, soit seulement ambition, soit intérêt personnel, tous ces gens ne voulaient pas des Bourbons, qui venaient de nous être rendus aux acclamations générales de toute la France; car, vous vous rappelez sans doute, M. Bonassin, avec quel enthousiasme ils furent partout accueillis.

— Certainement; je m'en rappelle, jamais joie ne fut ni plus universelle ni plus entière.

— Eh bien, les gens dont je vous parle ne voulurent tenir aucun compte de cette expression de l'opinion publique; cette restauration leur déplaisait, et, sans s'inquiéter en aucune manière ni des besoins, ni des intérêts, ni des vœux de la France, ils réunirent contre elle tous leurs efforts. D'abord ils conspirèrent à main armée; mais, vaincus partout où ils se montraient, ils comprirent bientôt qu'il fallait commencer par pervertir les esprits, avant de pouvoir réussir à les amener à leurs fins. Demandant alors à la perfidie ce qu'ils ne pouvaient obtenir de la force, ils profitèrent de la liberté de la presse pour décrier tous les actes du gouvernement, pour le poursuivre de leurs calomnies, pour lui susciter des ennemis dans toutes les classes de citoyens par leurs odieuses insinuations, par leurs hypocrites lamentations, et par leurs feintes frayeurs. Répandant

en même-temps, par le même moyen, les maximes les plus subversives de tout ordre public, proclamant les principes les plus dangereux, et desséchant dans tous les cœurs le germe de toutes les vertus par l'impiété qu'ils y semaient avec un infernal acharnement, ils eurent bientôt corrompu l'esprit du public, qui, en tout temps, et chez toutes les nations, a toujours été plus porté à croire le mal que le bien, et auprès duquel on réussira toujours quand on criera contre les autorités qui le gouvernent, et contre tout ce qui gêne ses passions. Ce grand point une fois obtenu, alors ils redoublèrent d'ardeur, et, secondés par la multitude aveuglée, qui croyait suivre ses défenseurs quand elle ne suivait que ses séducteurs, à peu près comme un troupeau de moutons qui croit aller à de gras pâturages, quand son conducteur le mène à la boucherie, ils suscitèrent au gouvernement tant et de si sérieux embarras, que celui-ci, privé de la confiance publique par un parti qui le contrariait dans

toutes ses mesures *quelles qu'elles soient*[1], et qui, lui rendant désormais impossible tout exercice utile de son autorité, préparait ainsi l'anarchie la plus fatale au bien public, ne crut pouvoir mieux faire, pour sortir de la fâcheuse position à laquelle on l'avait réduit, que de recourir à des lois d'exception contre les auteurs de ces maux. C'était là que ceux-ci l'at-

[1] Si quelques personnes avaient peine à croire à cette accusation, qui en effet doit paraître incroyable, l'auteur les engage à lire l'article suivant, extrait du journal *le National*, n° du 5 septembre 1830.

« Toute la politique, pour les journaux, comme pour l'opposition dans les chambres, consistait toujours à vouloir ce qu'il ne voulait pas, à combattre ce qu'il demandait, à repousser tout bienfait offert par lui, comme cachant une trahison secrète; en un mot, à lui rendre tout gouvernement impossible, afin qu'il tombât; et c'est par là en effet qu'il est tombé. » Après un tel aveu, qui osera reprocher une seule de ses fautes au gouvernement tombé, et qui ne voit, au contraire, pour peu qu'il veuille consulter la justice, à qui il doit les imputer?

tendaient ; semblables à ces hardis coquins qui ne cessent de molester en mille manières un honnête homme jusqu'à ce que, en leur répondant, il leur ait fourni un prétexte pour tomber sur lui et l'écraser, depuis long-temps ils travaillaient à l'amener à cette cruelle extrémité. En appelant au peuple qu'ils avaient su mettre dans leurs intérêts par leurs perfidies, leurs mensonges et leurs promesses, ils eurent bientôt triomphé de sa faible résistance. Le reste vous est connu, et vous voyez quels en sont aujourd'hui les résultats : ces messieurs se sont partagé les dépouilles de l'ancien gouvernement; ils ont tous les emplois, toutes les places, tout l'argent; après avoir si long-temps déclamé contre ce qu'ils dénonçaient comme des abus, ils s'en arrangent fort bien aujourd'hui qu'ils n'ont plus besoin d'hypocrisie, et ils en profitent pour leur propre compte[1]; tout est pour eux main-

[1] C'est encore un journal ennemi du gouvernement tombé qui justifie cette accusation. Dès

tenant au mieux possible dans le meilleur des mondes possible ; mais le peuple souffre ? mais la confiance est détruite ? mais le commerce est anéanti ? que leur importe ? que le peuple prenne patience ; s'il devient par trop menaçant, on lui jettera quelques os à ronger, pour l'apaiser.

— Il y a du bon dans ce que vous dites là, monsieur Lambert, beaucoup de bon même ; je ne dis pas précisément le contraire ; mais il faut convenir que le gouvernement de la restauration ne con-

le mois d'août 1830, *la Tribune des départemens* disait : « Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit de jeunes écrivains, dont l'amour pour la liberté semblait jusqu'ici pur et désintéressé, se jeter avec avidité sur les traitemens et sur les titres. Tel qui a écrit sur l'inutilité du Conseil d'État vient de s'y faire placer ; tel qui a publié plusieurs articles contre les sinécures en occupe une de 25,000 francs. » Comme ces braves gens-là se moquaient du public, quand ils écrivaient ainsi, ou, comme ils s'en moquent aujourd'hui, qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils écrivaient alors !

venait pas à la France, et que les journaux n'avaient pas si grand tort de crier contre lui.

— Et en quoi donc, s'il vous plaît, ne convenait-il pas à la France?

— D'abord, il lui avait été imposé par l'étranger, et cela était humiliant pour nous.

— C'est le mensonge le plus absurde que la perversité humaine ait jamais pu inventer, et que la crédulité, ou, pour parler plus juste, que la passion, car la crédulité seule ne saurait aller jusqu'à un tel excès, ait pu adopter. Toutes les feuilles publiques, tous les écrits historiques, tous les mémoires particuliers, et mieux que tout cela encore, nos souvenirs, oui, nos propres souvenirs, monsieur Bonassin, attestent que les souverains alliés ne sont entrés en France que pour renverser Bonaparte qui avait troublé toute l'Europe; ils nous laissèrent entièrement libres d'adopter le gouvernement qui nous conviendrait; ils ne nous imposèrent aucun choix, et ce ne fut

qu'après que l'immense majorité des Français eut redemandé à grands cris ses rois, sous lesquels la France, pendant quatorze cents ans, avait constamment marché d'amélioration en amélioration, qu'ils reconnurent Louis XVIII pour roi de France. S'il en avait été autrement, la joie eût-elle été aussi universelle lors de la rentrée de celui-ci dans sa capitale, et tant de millions de voix l'eussent-elles salué de leurs acclamations sur tous les lieux de son passage?

— Je ne dis pas précisément le contraire; mais enfin depuis le retour des Bourbons la France a toujours été sous la dépendance de l'étranger, au lieu de marcher à la tête des nations, comme il lui convenait : nous n'étions que les esclaves de l'Angleterre et de la sainte alliance.

— Y pensez-vous, monsieur Bonassin? avez-vous donc déjà oublié et Navarins et toute la Grèce, et l'Espagne rendue à son roi légitime, et Alger arraché à un pirate qui imposait un honteux tribut à

toute l'Europe? Alger, contre laquelle avaient échoué toute la puissance de Charles-Quint, toute la fierté de Louis XIV, toutes les forces de l'Angleterre? Sont-ce là les conceptions d'une politique étroite et rampante? Sont-ce là les actions d'un peuple humilié, les avilissemens d'une nation qui ne se traîne qu'à la suite des autres? Trois triomphes aussi beaux, aussi utiles, aussi complets, voilà ce que vous appelez notre esclavage! mais quelle époque, au contraire, fut jamais plus féconde en glorieux succès pour la France?

— Vous contez tout cela d'une manière qu'on ne voit rien à y répondre : cependant tous les journaux que je lisais disaient que nous étions dans l'humiliation, et cela me fâchait; car, voyez-vous, je tiens furieusement, moi, à la gloire nationale.

— Pouvez-vous alléguer encore une telle raison, quand je vous ai fait voir les motifs qui dictaient leurs plaintes?

— Je ne dis pas précisément le con-

traire ; mais c'est qu'à force de s'entendre répéter une chose, on finit par la croire.

— Et c'est parce qu'ils connaissaient bien cette vérité, que les malheureux étaient si unanimes et si persévérans dans leurs calomnies contre le gouvernement : « Mentons, mentons hardiment, disaient-ils, à l'instar d'un grand philosophe [1], et mentons souvent, il en restera toujours quelque chose. »

D'autres interlocuteurs étant venus se mêler à la conversation de messieurs Bonassin et Lambert, elle perdit de son

[1] Voltaire écrivait à son ami Thiriot, le 21 octobre 1736 : « Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. » Et quelques lignes plus bas, il continue : « Mentez, mes amis, mentez ; je vous le rendrai dans l'occasion. » (*OEuvres de Voltaire*, édit. de Kehl, tome 52. page 413.) Voilà le précepteur de morale dont la faction libérale a répandu les œuvres par millions dans les chaumières et les châteaux, en attendant qu'elle le plaçât lui-même dans son Panthéon !

intérêt, et ne mérite plus d'être rapportée ici.

CHAPITRE VI.

Ce que M. Bonassin avait déjà souffert, joint aux réflexions qu'on lui avait fait faire, suffisait bien sans doute pour mêler de quelque amertume et de quelques frayeurs la joie qu'il avait ressentie de la révolution ; mais il est des habitudes et des opinions tellement enracinées en nous, qu'il faut un long temps et de nombreuses preuves de leurs dangers pour nous y faire renoncer entièrement. Telles étaient malheureusement celles de M. Bonassin : on lui avait si persévéramment dépeint sous des couleurs effrayantes ce qu'on appelait les empiétemens du pouvoir, les envahissemens du clergé, l'arrogance de la noblesse ; on lui avait fait une si grande

peur de retomber sous l'empire de la féodalité, et de voir ressusciter les dîmes et autres droits avec les dénominations injurieuses de *serf* et de *vilain*, pour la majorité de la nation, si celle-ci ne se tenait étroitement unie à ceux qui défendaient courageusement ses droits, que, semblable à ces enfans qui croient voir dans tous les objets qu'ils rencontrent le loup-garou, la fée malicieuse ou le terrible Croquemitaine dont leur bonne leur a fait peur, il voyait partout des marques évidentes des projets qu'on lui avait dénonces; et immense fut sa joie, lorsqu'il se vit tout-à-coup délivré de ses appréhensions par le résultat des journées de juillet. Plus d'une fois cependant, en repassant depuis dans son esprit les sages remontrances de M. Bonsens, il lui était presque arrivé de supposer que peut-être on s'était joué de sa crédulité; les explications qu'il venait de recevoir de M. Lambert avaient encore réveillé en lui avec une nouvelle force ces pensées; mais l'habitude triompha de ces hésita-

tions, et s'il ne se coucha pas ce soir-là aussi content que de coutume, et le cœur aussi rempli d'espérance, cependant deux ou trois journaux, qu'il avait lus après la retraite de M. Lambert, lui avaient tellement adouci ses inquiétudes qu'il n'en goûta pas moins un sommeil paisible et tranquille.

Le lendemain fut un jour terrible pour lui ; une facture assez considérable à acquitter, trois billets à payer, deux autres protestés qui vinrent au remboursement, ne lui laissèrent pas un moment de repos. Son banquier en fuite, chez lequel il avait quelques mille francs, ses recettes qui avaient manqué presque partout la veille, le privaient de toute ressource suffisante pour suffire à tant de besoins. En vain Robert fit-il des prodiges d'agilité en courant chez tous ses débiteurs et chez tous ses amis pour recevoir ou pour emprunter quelque chose, tout fut inutile, et M. Bonassin, jusqu'alors cité pour son exactitude, et dont les succès avaient plus d'une fois fait envie à plusieurs con-

frères, eut la douleur de se voir assigné à comparaître par devant le tribunal de commerce, pour y entendre prononcer sa condamnation.

Ce coup lui fut sensible, mais les mortifications qu'il eut à éprouver de la part de sa femme, à qui il ne put cacher plus long-temps le véritable état de ses affaires, le lui furent encore bien davantage. Madame Bonassin, qui avait toujours appréhendé les suites de cette révolution, voyant ses craintes se réaliser, put d'autant moins contenir son ressentiment, qu'elle était déjà irritée contre son mari, qui, depuis cet événement, et malgré ses prières, avait souvent laissé échapper devant elle des chants de triomphe qu'il savait devoir lui rappeler de bien douloureux souvenirs. Le meurtre de son père, assassiné juridiquement en 1795, comme suspect de *négociantisme*, avait été, en effet, comme celui de tant d'autres, accompagné du chant de la *Marseillaise*, et chaque fois que M. Bonassin, emporté par son enthousiasme, en

fredonnait l'air redevenu à la mode, c'était un poignard qu'il enfonçait dans le cœur de sa femme. Un seul coup d'œil de celle-ci le faisait taire aussitôt, il est vrai; mais il y revenait si souvent, qu'une aussi fréquente répétition ne pouvait qu'aigrir son ressentiment en renouvelant continuellement ses bien justes regrets.—« Oui, oui, lui disait-elle, chantez les douceurs de la vengeance, invoquez la guerre, promettez à vos sillons de les abreuver d'un sang impur; malheureux! ce sang est celui de vos frères, de vos parens, de vos amis, de vos concitoyens, de Français comme vous..... Ah! tels n'étaient pas les chants à l'époque de la restauration! alors on invoquait l'union des Français; alors on demandait l'oubli des divisions, on promettait le pardon aux coupables, et ils n'en ont profité que pour méditer la mort de ceux qui leur accordaient la vie! » D'autres fois, accablée par les désastres du moment, elle était toute entière aux pertes de sa maison. — « Allez, disait-elle iro-

uniquement à son mari, allez donc, M. Bonassin, payer vos billets ; prenez garde de laisser trop d'argent en caisse, de peur qu'on ne vous le vole ; si par hasard il en manquait, vous en enverriez demander à votre banquier ou à vos débiteurs..... Ayez soin à la vente, voyez comme la foule afflue chez vous ! faites donc mettre des gendarmes à la porte. » Plus sérieuse en d'autres occasions, et comparant le présent au passé, dont elle avait étudié les leçons plus que son mari, elle allait jusqu'à répandre des larmes en voyant sa ruine s'avancer à grands pas. — « Malheureuse Eugénie ! disait-elle, quel sera maintenant son sort ? Je me faisais une fête bien douce de penser à son prochain établissement ; qui voudra aujourd'hui la prendre sans dot, et chargée peut-être de la honte d'un père banqueroutier ? »

A ces piquans reproches, à ces chagrins si vivement exprimés, venait encore se joindre pour M. Bonassin l'ennui des continuelles lamentations de ma-

dame Darcelet, qui ne pouvait se consoler d'avoir été ainsi forcée de venir augmenter la gêne de ses bons parens. En vain faisait-il tous ses efforts pour rassurer sa femme et sa tante, en vain leur jurait-il ses grands dieux qu'il ne s'agissait que de la crise d'un moment, qui allait être bientôt remplacée par des circonstances plus favorables que jamais pour le commerce, il ne pouvait réussir à porter le calme dans ces âmes agitées.—Eh, que m'importe, lui répondait la première, que le commerce reprenne dans quelques années d'ici, si en les attendant je consomme ma ruine, et meurs peut-être de faim? Fallait-il donc commencer par tuer la France, pour avoir le plaisir d'essayer à la ressusciter ensuite?—Ce ne sera pas si long que vous le pensez, ma bonne amie, observait son époux désolé; encore tout au plus quelques mois, et tout sera fini.—Oui, répliquait-elle vivement, probablement parce que nous serons tous morts.—Oh, fi! fi donc! quel horrible blasphème! Si vous saviez

comme moi tout ce que nous promettent de bon ceux qui sont à la tête du gouvernement!..... — Eh mon ami! disait à son tour madame Darcelet, qui avait pour elle l'expérience de la première révolution, ne faut-il pas qu'ils promettent pour faire prendre patience au peuple? Je n'accuse pas leurs intentions; Dieu me préserve de dire du mal de qui que ce soit! je crois même qu'ils en ont d'excellentes ; mais les choses sont souvent plus fortes que les hommes ; et l'on ne sait que trop ce que sont devenues toutes les belles promesses de l'Assemblée constituante.

Pour faire cesser d'aussi vives alarmes, M. Bonassin imagina un moyen dont il espérait un bon effet : comme il avait toujours les poches pleines de journaux, il en tira subitement plusieurs, et voulant s'appuyer de leur autorité pour rendre un peu de tranquillité à sa femme et à sa tante, il en commença aussitôt la lecture ; mais elle fut loin de remplir son objet. Le premier article qu'il leur lut

fut une longue nomenclature de tous les journalistes qui venaient d'être appelés aux affaires : « Vous voyez, leur dit-il, que voilà une assez longue liste de gens certainement capables et intéressés au bien public, sur les soins desquels on peut se reposer avec confiance. — Je ne vois là-dedans, lui répondit madame Bonassin, que des gens qui prennent leur part au gâteau, et j'en vois derrière eux un nombre beaucoup plus grand, qui vont être désespérés d'en avoir été rejetés, et qui vont cabaler d'autant plus chaudement contre le gouvernement actuel, qu'ils auront sous les yeux l'exemple de leurs confrères grassement récompensés d'avoir cabalé contre le précédent. — Mais que vouliez-vous que fît le gouvernement ? il ne pouvait pas avoir de places à donner à tout le monde ? — Mon Dieu ! je ne l'accuse en aucune manière ; je dis seulement que quand on ne doit le pouvoir qu'à une révolte, on est sans force pour en empêcher ensuite de nouvelles, et c'est ce qui me fait refuser

tout espoir de voir jamais reprendre le commerce, tant que cet état de choses durera. — Oui; mais il ne durera pas; ces messieurs sont trop raisonnables pour conspirer encore; et je vais vous en donner la preuve, dit-il en prenant un autre journal; mais il fut encore moins heureux cette fois. Après quelques phrases qui firent faire la grimace à son auditoire, lorsqu'il en vint à celle-ci: « Son prédécesseur (à Louis Philippe) s'est mal trouvé du faubourg Saint-Germain; Philippe s'en est séparé pour s'appuyer sur la chaussée-d'Antin. Cette aristocratie ne vaut pas mieux que l'autre. La nation n'est pas plus portée pour les priviléges dorés que pour les priviléges blasonnés; » une même pensée porta sa femme et sa tante à l'interrompre pour lui dire: « Mais que veut-il donc? il rejette la noblesse, il fait fi de la richesse; voudrait-il qu'on prît les ministres parmi les charbonniers et les forts de la halle? — Je suis bien sûr, dit Robert, qui était entré depuis quelques instans, que celui qui a écrit

cet article n'a pas eu sa part au gâteau. —Ah! c'est vrai, répondit aussitôt M. Bonassin en regardant le titre du journal, c'est *la Révolution ;* elle n'est bonne qu'à tout brouiller. Et, en prenant aussitôt un autre, il n'éprouva pas une moins grande contrariété, lorsque, parvenu à ces lignes : « Les députés nous ont donné, disons mieux, nous ont imposé une Charte et un roi. Cette Charte, débris de l'œuvre de Louis XVIII, n'est en harmonie ni avec nos droits, ni avec nos lumières. » Il fut subitement encore interrompu par son neveu, qui lui dit : — Eh bien, mon oncle, avais-je donc si grand tort lorsque je vous demandais, il y a quelques jours, *à quand la troisième ?* Il me semble qu'en voici un qui ne regarde pas celle-ci comme bien *inviolable* ni comme bien *sacrée ?* — C'est une véritable fatalité! s'écria M. Bonassin, parce que j'y cherche des consolations, je n'y trouve que des sujets de craintes. Au diable *la Tribune* comme *la Révolution!* dit-il en jetant ces deux feuilles avec dépit.... Mais mon Dieu! qu'entend-

on dans la rue? Quel affreux vacarme! Vont-ils refaire encore des glorieuses journées? Vite, qu'on ferme la boutique.

Quelques instans se passèrent dans une horrible inquiétude pour M. Bonassin, qui, comme l'on a déjà pu s'en apercevoir, n'était rien moins que tapageur. Sa tante se mit en prières; sa femme et sa fille cachèrent à la hâte leurs effets les plus précieux; et pour lui, blotti dans un coin de la chambre, plus mort que vif, il délibérait déjà s'il n'irait pas faire une seconde station dans sa cave, lorsque Robert rentra pour rassurer la compagnie: « Nous avons fermé par précaution, dit-il, et tous les autres en ont fait de même; mais ce ne sera rien, ce ne sont que quelques ouvriers qui vont à la préfecture de police réclamer une augmentation du prix de leurs journées. — Qu'on la leur accorde donc bien vite, s'écria l'effrayé M. Bonassin, et qu'ils nous laissent tranquilles. Je voudrais bien savoir de quel droit ils se permettent de troubler ainsi de paisibles bourgeois. — Ah! mon ne-

veu, lui répondit sa tante, ceux qu'on a félicités d'avoir chassé un roi pour le profit des autres ne doivent pas craindre beaucoup ensuite d'inquiéter quelques marchands pour leur propre profit. C'est la vérification de cette parole de l'Écriture sainte : « Un abîme appelle un autre abîme. »

Cette alerte heureusement ne fut pas de longue durée, et les boutiques ne tardèrent pas à se rouvrir ; mais tout le reste de la journée M. Bonassin n'osa même se mettre sur le seuil de sa porte. Forcé ainsi de garder le logis, il profita de ce moment de repos pour aviser sérieusement aux moyens de remédier à la détresse de ses affaires. Ne voyant aucune rentrée prochaine assez certaine pour le rassurer sur ses besoins pressans, il prit, quoique avec grand regret, la résolution de vendre une petite partie de rentes trois pour cent qu'il avait achetée depuis fort peu de temps, et dont il prétendait faire un commencement de dot pour sa fille. Il en avait pour six cents francs, qui

lui avaient coûté 15,800 fr. N'ayant pas besoin de la totalité, il en envoya par Robert la moitié chez son agent de change, avec ordre de vendre ; et calculant d'avance ce qu'il en retirerait d'après le taux de la dernière bourse, il se dit en soupirant : « Encore sept cents francs de perdus ! Dieu veuille qu'ils soient les derniers ! mais cette révolution commence à me coûter terriblement cher. »

Au moment où M. Bonassin était le plus enfoncé dans ses tristes réflexions, il en fut subitement tiré par les voix discordantes d'une demi-douzaine de crieurs de nouvelles, qui étourdissaient le public par leurs bruyantes annonces. « Bon Dieu ! s'écria-t-il dans un premier moment d'impatience, ne pourra-t-on donc plus être jamais tranquille chez soi ? » Puis, se radoucissant, et pensant que ce pouvait être quelque chose utile à connaître, il ordonna à son garçon Bertrand d'en aller acheter une feuille.

— Ce n'est pas le bon moyen de les faire taire, lui observa celui-ci, dont le

gros bon sens était rarement en défaut; plus ils vendront, et plus ils auront de cœur au métier.

— Sans doute, répondit M. Bonassin; mais enfin ce peut être quelque chose qu'il soit bon que je sache.

— Ah bien oui, quelque chose de bon! il faudrait avant que ce soit quelque chose de vrai. Tenez, not' bourgeois, je le disais pas plus tard qu'hier au garçon de vot' boucher; si j'avais tant seulement un sou par menterie de ces feuilles-là, et de tous vos journaux, tous tant qu'ils sont, je suis sûr que je serais plus riche que not' roi citoyen, quoiqu'on dise cependant qu'il l'est déjà furieusement.

— Et comment sais-tu cela? Est-ce que tu fais de la politique aussi, toi, gamin?

— Ah, pardine, pas si bête! j'emploie mon argent et mon temps mieux qu'à lire toutes ces fariboles-là; mais j'en vois qui les lisent, car je crois qu'il n'y a que moi de mon goût aujourd'hui dans tout Paris.

« Sais-tu ci, Bertrand? qu'ils me disent à tout propos. Sais-tu ça? c'est comme ci, c'est comme ça ; il n'y a rien de plus sûr ; je l'ai lu ici, je l'ai lu là. » Et là-dessus ils vous content un tas de sottes histoires, que, si elles étaient vraies, la France serait perdue quinze fois par jour, tandis qu'elle reste toujours sur pied.

— Oui ; mais tu vois comme elle est malade aujourd'hui, dit M. Bonassin en poussant un profond soupir.

— Un petit peu, mais elle guérira avec le temps ; c'est un accès de fièvre chaude qui lui passera avec quelques adoucissans...... Mais diable! comme v'là nos marchands de mensonges qui sont déjà loin! Je vais courir après eux pour leur en acheter quelques-uns.

Il ne se trompait pas, car, lorsque, à son retour, il eut remis le papier à M. Bonassin, celui-ci, en ayant commencé de suite la lecture, le rejeta dédaigneusement dès qu'il eut jeté les yeux dessus, en disant avec colère : « Que le diable les emporte! c'est ce que j'ai lu dans les

journaux il y a déjà au moins huit jours, et qui a été démenti trois ou quatre fois depuis. »

La voix de sa fille l'appela alors pour le dîner, et, quittant sans peine une boutique pour laquelle il était maintenant un meuble inutile, il se rendit dans un autre endroit, où il pouvait du moins exercer encore son activité.

CHAPITRE VII.

Qu'êtes-vous devenus maintenant, aimables repas qu'animait la gaîté, qu'embellissait l'amitié ? Vos heures trop fugitives s'écoulaient en joyeux propos, en innocens plaisirs. La douce sécurité qui régnait dans tous les cœurs appelait ce délicieux abandon, qui fait le charme le plus assuré des conversations. Politique, intérêts, craintes, frayeurs, vous n'aviez

point d'accès dans ces heureuses réunions ! Tout entier au bonheur du présent, les appréhensions d'un avenir dont rien ne faisait redouter les rigueurs ne venaient point troubler la joie de nos fortunés convives. Qui de nous ne se rappelle quelques-uns de ces momens toujours trop courts? Qui de nous ne jette avec regret un douloureux regard sur un passé qu'il voudrait voir revivre? Amour, amitié, confiance, espérance, vous présidiez alors à tous nos festins, et jusque dans ces repas plus modestes, que nul étranger ne venait partager, vous faisiez régner ce doux contentement qui naît toujours d'un esprit satisfait. Pourquoi faut-il, hélas! que l'ambition et la jalousie de quelques-uns aient conspiré contre ce bonheur de tous? Que les temps sont changés depuis leur fatal triomphe! Voyez-vous ces fronts rembrunis sur lesquels se fait lire le plus sombre désespoir? Remarquez-vous cette inquiétude que décèlent tous les traits? Entendez-vous ces soupirs qu'arrache la frayeur? Plus

de ces aimables épanchemens, plus de ces gaies chansons, plus de ces folâtres amusemens! Que dis-je? plus de repos, plus de tranquillité, plus de confiance. Qui sait ce que lui réserve le jour qui commence? Qui sait ce que lui prépare la nuit qui s'avance? L'époux n'a plus d'espérances à confier à son épouse, le père à ses enfans, le frère à son frère, l'ami à son ami; une indicible terreur a saisi tous les esprits; chaque jour l'augmente, chaque circonstance l'accroît; et comme si ce n'était pas encore assez de tous ces maux, l'impitoyable politique, avec ses mille opinions diverses, que la révolution a dotées de la licence, vient encore allumer dans tous les cœurs le flambeau de la discorde et de la haine; elle répand les soupçons, elle sème les méfiances, elle divise les familles, elle rompt les nœuds les plus sacrés de la nature. O France! ô ma malheureuse patrie! à quel état d'ambitieux sophistes t'ont-ils réduite? Jusques à quand, grand Dieu! serons-nous condamnés à vivre sous leur

empire, qui ne nous donne, pour prix de nos maux trop réels, que des mots vides de sens et des espérances toujours trompées?

Tels étaient, à l'époque où nous a conduits notre histoire, les tristes repas de M. Bonassin. Distrait et rêveur, dissimulant ses espérances et ses désirs, cachant plus soigneusement encore ses inquiétudes et ses craintes, il mangeait à la hâte et se retirait au plus vite. Ses affaires, en effet, ne justifiaient que trop sa tristesse; il avait bien, à la vérité, satisfait aux besoins les plus pressans du moment, et s'occupait activement, aidé de M. Bonsens, de la poursuite de ses débiteurs en faillite, dont chaque jour augmentait le nombre; mais obligé à consentir de fortes réductions et de longs termes de paiement, privé de la majeure partie des bénéfices journaliers qu'il faisait dans son commerce, il ne voyait pas sans effroi que ses dépenses et ses pertes excédaient de beaucoup ses recettes, et son cœur se serrait chaque fois qu'il pen-

sait à la probable nécessité prochaine de vendre sa dernière partie de rentes trois pour cent. Cependant une espérance lui restait encore, qu'il nourrissait soigneusement, et en laquelle il plaçait sa dernière confiance : l'hiver approchait, et allait lui ramener ses meilleures pratiques ; trois mois de cette saison pourraient réparer une bonne partie de ses désastres précédens. M. Bonsens et madame Bonassin secouaient la tête chaque fois qu'il s'échappait à leur parler de cette espérance ; mais elle lui était trop nécessaire pour qu'il pût se résoudre à y renoncer ; et encouragé par ses journaux, qui, tout en commençant à déclamer ouvertement contre le nouveau gouvernement, applaudissaient cependant encore plus à la chute de l'ancien ; fortifié aussi par ses conversations habituelles avec des partisans de la révolution, qui le remontaient par leurs discours et leurs promesses, chaque fois qu'un nouvel échec venait ébranler son courage, seul de toute sa famille, il persévérait dans son opinion.

Cette dernière ancre de salut, en laquelle il avait une ferme confiance, le retenait encore dans son parti ; et soit honte de paraître changer, soit conviction véritable, chaque fois que M. Bonsens, qui le voyait souvent depuis qu'il était chargé des recouvremens de ses créances, lui parlait politique, il le trouvait tout aussi ferme dans ses principes qu'avant les nombreuses pertes qu'il avait essuyées. « C'est un sacrifice que j'ai fait au bien public sur l'autel de la patrie, disait-il avec une emphase plaisante ; n'en parlons plus, et vivons dans l'espoir d'un avenir qui ne saurait manquer de nous être favorable. »

Hélas ! le malheureux en avait encore bien d'autres de sacrifices à faire, et qu'il ne prévoyait pas. Le 18 octobre, il s'était rendu dans l'après-dînée à une assemblée de créanciers, et comme l'heure à laquelle il devait revenir était depuis long-temps passée, sa famille, ne le voyant point rentrer, était dans une inquiétude d'autant plus vive, qu'il régnait dans ce

moment même une grande fermentation dans tous les environs du Palais-Royal, où la garde nationale s'était rendue en toute hâte. Robert avait été obligé d'y aller avec ses camarades, et il ne restait, pour tranquilliser et rassurer ces trois dames, que Bertrand, le garçon de boutique. « Ne vous inquiétez pas, leur disait-il, je connais not' bourgeois; pour peu qu'il ait entendu un cri plus haut que l'autre, il n'aura pas manqué de prendre ses précautions, et il est capable d'aller par les boulevards chercher la barrière d'Enfer, plutôt que de revenir directement, s'il voit la moindre apparence de tumulte. »

Cependant les heures se passaient, et ni Robert, ni M. Bonassin, ne rentraient; on n'entendait dans les rues que les vociférations d'une troupe de furieux qui demandaient à grands cris la mort des ex-ministres détenus à Vincennes. Minuit, une heure, deux heures sonnèrent successivement sans apporter aucun changement à cette affreuse position; toujours

même inquiétude, toujours même incertitude. Madame Bonassin, qui appréciait les bonnes qualités de son mari, tout aussi bien qu'elle connaissait ses torts, était dans des angoisses difficiles à dépeindre ; Eugénie, qui ne voyait en lui qu'un bon père digne de tout son amour, pleurait à chaudes larmes, et madame Darcelet n'interrompait ses pieuses prières que pour pousser de profonds gémissemens en pensant aux suites inévitables de toutes les révolutions. Enfin, sur les trois heures du matin, Robert rentra, et, quoique excédé de fatigue, dès qu'il apprit que son oncle, qu'il savait avoir dû passer la soirée chez M. Renaud, avoué, rue de la Paix, n'avait pas encore paru, il se décida sur-le-champ à aller voir s'il n'y était pas resté par précaution. « Si je ne l'y trouve pas, dit-il à sa tante, alors nul doute qu'il aura été confondu dans les arrestations nombreuses que nous avons faites, et j'irai de suite le réclamer à la préfecture de police.

— Ah bien oui ! dit Bertrand, not' bourgeois aller se mêler dans une pareille bagarre ! il aurait eu bien trop peur qu'on ne lui marche sur ses cors aux pieds ; il se serait plutôt jeté dans quelque cave par le soupirail.

Robert ne s'amusa pas à répondre à ce propos, et partit de suite. Malgré les pronostics de Bertrand, il trouva son oncle à la préfecture de police ; mais il ne put que s'assurer qu'il y était en bonne santé, et n'obtint pas la permission de le voir, encore moins celle de le ramener, comme il s'en était flatté. Ce ne fut qu'après une détention de quarante-huit heures, et par suite des nombreuses démarches de ses amis et de ses parens, que M. Bonassin put enfin rentrer chez lui, non toutefois sans avoir reçu maintes admonitions aussi sévères qu'inutiles, sur le danger de se trouver dans de pareilles réunions, et des menaces bien précises de n'être pas aussi indulgent une autre fois, si pareille imprudence lui arrivait encore.

De retour au logis, heureusement sain et sauf, mais horriblement fatigué des heures cruelles qu'il avait passées, et non moins tourmenté d'une certaine quantité d'hôtes fort incommodes qui s'étaient, sans façon, établis sur tout son corps et dans tous ses vêtemens, il ne lui fallut pas moins d'un jour pour reprendre tous ses esprits, et être capable de répondre aux nombreuses questions que chacun s'empressait de lui faire. La personne à qui il parla avec le moins de réserve de sa mésaventure fut Bertrand, parce qu'avec lui du moins il se croyait sûr de ne recevoir ni reproches piquans, ni plaisanteries désolantes.—Eh bien, Bertrand, mon garçon, lui dit-il le surlendemain, l'aurais-tu jamais cru que moi, M. Bonassin, honnête épicier de la rue Saint-Honoré, et qui, Dieu merci! n'ai jamais eu rien à démêler avec la justice, je me serais vu jeté en prison comme conspirateur?

— Çà, not' maître, à dire vrai, vous n'en avez guère l'air, et ils se sont fu-

rieusement trompés; mais en temps de révolution on ne peut répondre de rien ; on sait comment on se lève, on ne sait pas comment on se couchera : c'est ce que répétait toujours défunt mon père, qui en avait eu des dures à passer pendant la première.

— Et il n'avait que trop raison, dit M. Bonassin en poussant un profond soupir.

— Mais dites-moi donc comment que vous vous êtes trouvé là ?

— Ah oui, j'ai eu tort ; mais que veux-tu ? je n'ai jamais assez craint le danger ; je suis trop téméraire, mon garçon ; je suis trop téméraire ; mais on ne m'y reprendra plus.

— Comment ! un homme prudent comme vous, un père de famille, aller se jeter dans une pareille mêlée ! Je ne vous reconnais pas là, monsieur Bonassin.

— Un trait de jeunesse, mon garçon, un trait de jeunesse ; et puis, je n'étais pas seul, il y a des occasions où il faut savoir faire des folies avec les fous !

—Ah ! j'entends, vous n'avez pas osé reculer.

—Je ne dis pas précisément que j'aurais voulu reculer, parce qu'enfin ce n'est pas pour rien qu'on porte de la barbe au menton.

—Sans doute, vous ne le vouliez pas ; mais vous ne le pouviez pas non plus.

—Quant à cela, je ne dis pas précisément le contraire : tiens, je vais te conter comment cela s'est passé. J'avais le bras de M. Tuffières et de M. Tapfort, qui me rencontrèrent comme je sortais de chez M. Renaud ; ce sont des intrépides ceux-là, tu les connais, ils viennent souvent ici causer avec moi.

—Pardine, si je les connais ! ce M. Tuffières qui prêche toujours l'égalité pour se mettre au niveau de ceux qui sont au-dessus de lui, et qui est si dur et si méprisant avec ceux qui sont au-dessous ; il n'y a pas de plus hypocrite coquin que lui sur la terre. Et ce M. Tapfort qui voudrait tout abattre, apparemment pour qu'il ne reste plus rien de mauvais ; c'est

le plus franc scélérat qu'on puisse rencontrer. Vous avez là de drôles d'amis, allez, not' bourgeois.

— Ah! ce ne sont pas du tout mes amis; je cause comme ça avec eux pour me tenir au courant, mais rien de plus. Au reste, ce n'est pas là ce dont il s'agit; ils me tenaient donc tous deux sous le bras, comme je te disais, et nous marchions tranquillement, quand j'ai tout-à-coup entendu des cris, mais des cris, tu ne te fais pas d'idée de cris semblables; moi je me suis arrêté tout de suite, et, comme le bruit ne faisait qu'augmenter, j'ai voulu prendre un chemin détourné pour rentrer à la maison. — Quoi! monsieur Bonassin, m'ont-ils dit, est-ce que vous auriez peur? Ah! c'était me prendre par mon faible; je ne pouvais pas consentir, tu sens bien, à passer pour un poltron, et j'ai avancé avec eux comme un intrépide.

— Et ils vous tenaient toujours le bras pendant ce temps-là?

— Oui, oui, et joliment fort même; je

crois vraiment que tout en faisant les braves, ils avaient peur et s'accrochaient à moi pour se rassurer; je donnais bien de temps en temps quelques bonnes saccades bien serrées pour les forcer à me lâcher, mais pas moyen, ils tenaient absolument à m'avoir avec eux; j'essayais bien aussi de leur donner quelques bons conseils, mais le bruit était si affreux qu'ils ne m'entendaient pas : enfin ils ont si bien fait que nous avons fini par nous trouver au milieu de la bagarre; et ce qui m'a surpris, c'est qu'ils se sont mis alors à crier eux-mêmes comme des enragés; j'avais beau leur observer qu'ils me compromettaient, ils n'en criaient que plus fort. Cependant, quand ils ont vu un bataillon de garde nationale qui s'avançait vers l'endroit où nous étions, alors ils se sont sauvés comme de vrais lâches qu'ils sont : moi, je suis resté ferme.

— Mais vous aviez tort, not' bourgeois; le plus sûr, dans ces cas-là, c'est de commencer par se sauver.

— Je ne dis pas précisément le contraire ; mais, vois-tu, je m'étais trouvé si froissé dans la foule, j'étais si interdit, et puis, mes malheureux cors aux pieds, tu sais comme j'en souffre ordinairement! se trouvaient si mal de tous les coups qu'ils avaient reçus, que réellement je ne pouvais pas bouger, aussi j'ai été pris tout de suite ; j'ai eu beau me nommer, j'ai eu beau expliquer comment je me trouvais là par hasard, ils n'ont seulement pas voulu m'entendre, et il a fallu aller à la préfecture de police.

— Est-on bien là, du moins, not' bourgeois ?

— Ah! oui, va, drôlement; je croyais que du moins là on aurait eu quelque égard pour les honnêtes gens ; je m'attendais que, quand je nommerais M. Bonassin, marchand épicier en gros et en détail, rue Saint-Honoré, ils me relâcheraient aussitôt, mais bast! ils n'ont fait qu'en rire. J'ai eu beau faire et beau dire, il m'a fallu aller coucher avec une centaine de compagnons qui n'étaient

ni des plus propres ni des plus aimables. Ah! mon garçon, quels propos j'ai entendus là! il y avait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête. En bon citoyen, j'ai voulu leur faire une petite morale; mais c'était bien peine perdue avec des gens qui n'en connaissent même pas le nom. Je leur ai observé que c'était fort mal à eux de troubler ainsi le repos des honnêtes gens qui ne demandent que la tranquillité; ils m'ont traité de jésuite et de carliste. Je leur ai dit qu'ils ne devaient pas prendre sur eux de commander ainsi à la justice, qui saurait bien, sans leur secours, ce qu'elle aurait à faire; ils m'ont répondu qu'ils étaient les maîtres à présent, et qu'ils voulaient la mort des ministres. Ah! sur ce mot de maître, moi je me suis fâché, je leur ai dit : « Mais écoutez donc, vous êtes maîtres, sans doute, mais comme tout le monde; nous le sommes tous maintenant, et il n'est pas juste que vous imposiez ainsi vos volontés à vos concitoyens; c'est à la majorité à décider. » C'était bien raisonnable,

tu vois, ce que je leur disais là ; mais autant aurait valu parler à des loups enragés ; ils ne m'ont répondu que par des sottises, en me traitant encore de jésuite, de carliste, de calotin, d'absolutiste ; il n'y en a eu qu'un qui a essayé de raisonner avec moi. —Puisque tout le monde est également maître à présent, me dit-il, eh bien, c'est au plus fort à l'emporter : le gouvernement a eu le dessus cette fois-ci, nous l'aurons peut-être une autre fois, et ce sera son tour à venir à la salle de police, l'un fera l'autre.

—Comment? lui dis-je, est-ce que vous avez envie de faire toujours comme cela des révolutions ?

—Pourquoi pas? me répondit-il tout tranquillement, c'est un métier comme un autre.

—Mais à force d'en faire vous ruinerez la prospérité publique.

—Qu'est-ce que cela nous fait, à nous, votre prospérité publique ? On nous paie pour faire des révolutions, nous en faisons, que les autres s'arran-

gent comme ils l'entendent : chacun prend son mieux où il le trouve.

— Mais puisque nous sommes bien maintenant, pourquoi ne pas y rester?

— Ce n'est pas là du tout la question, car il faudrait commencer par prouver qu'on était mal avant ; le fait est que maintenant, avec la souveraineté du peuple , telle qu'elle est reconnue , il ne s'agit plus que d'un coup de main heureux pour arriver au pouvoir. Or , ce coup de main , il n'y a pas de danger qu'il manque jamais de gens pour le payer ; nous recevons leur argent et nous les servons de notre mieux ; voilà tout le secret de ces tapages que vous entendez.

— Comment ! tout ce monde qu'il y avait sur la place du Palais-Royal était payé !

— Oh que non ! il faudrait trop d'argent pour cela ; il n'y a que les meneurs qui le soient ; on compte ensuite sur les badauds pour faire foule , et ils ne manquent jamais.

— Vraiment, vous faites là un joli petit métier.

— Pas si vilain ; il ne faut qu'une bonne fois pour réussir, et ceux qui se seront bien montrés auront aussi leur part au gâteau avec les chefs.

— Oui ; mais vous serez renversés le lendemain par les mêmes moyens qui vous auront élevés.

— Oh ! pas si vite que cela ; nous aurons toujours bien le temps de mettre du foin dans nos bottes.

— Mais la nation, malheureux ! la nation, qu'est-ce qu'elle deviendra au milieu de tous ces troubles-là ?

— Ma foi ! elle s'arrangera comme elle pourra ; chacun pour soi dans ce monde.

Comme M. Bonassin achevait ces mots, sa femme entra dans la boutique, et la conversation cessa. Bertrand seul balbutia entre ses dents : « Je ne vois pas grand'chose de bon à gagner avec tant de gens qui veulent devenir les maîtres au nom de l'égalité ; j'ai bien peur que nous

n'ayons changé notre borgne pour un aveugle. »

CHAPITRE VIII.

—

Cependant l'hiver approchait, déjà même l'on y touchait, et aucun de ces riches propriétaires en qui M. Bonassin avait mis sa confiance ne paraissait disposé à rentrer en ville ; loin de là, tous leurs hôtels étaient annoncés à vendre ou à louer, et restaient déserts, ne trouvant ni acquéreurs, ni locataires. Un tel état de choses l'inquiétait sérieusement, et comme il lui imposait la nécessité de mettre désormais la plus grande économie dans ses dépenses, il se résolut, quoique avec un grand regret, à congédier son garçon de boutique, Bertrand, qui le servait avec intelligence et fidélité depuis plusieurs années. — Tu le vois, mon

garçon, lui dit-il la larme à l'œil, je ne vends plus rien, et tes services me sont tout-à-fait inutiles ; mais rassure-toi, aussitôt que les affaires reprendront, je te rappellerai.

— Je vous remercie toujours de votre bonne volonté, lui répondit celui-ci ; mais, en attendant, qu'est-ce que je deviendrai ?

— Il faudra prendre un peu de patience, mon pauvre ami.

— Sans doute, mais on ne vit pas de patience.

— Tu pourras trouver une autre place ; je te donnerai un bon certificat.

— Eh ! qui voulez-vous qui me prenne ? est-ce que les autres vendent plus que vous ?

— Que veux-tu que j'y fasse ? c'est un mauvais moment à passer.

— C'est tout de même bien malheureux, que depuis que tout le monde est souverain, tout le monde meurt de faim.

— Il ne faut pas dire cela, mon garçon ; tu n'es pas encore mort ; ce sont

tous ces propos-là, vois-tu, qui font tort aux affaires, en faisant croire le mal plus grand qu'il n'est.

— Voulez-vous que j'attende à le dire, que je sois enterré ?

— Ah ! les choses n'en viendront pas là ; il faut espérer.

— Ma foi, ce ne sera pas de mon consentement, toujours, et, puisque vous m'y forcez, je sais bien ce que je ferai pour y mettre bon ordre.

— A la bonne heure, voilà qui est mieux parlé. Voyons, conte-moi ce que tu feras, que je te donne mes conseils.

— Mais c'est bien simple ce que je ferai : plutôt que de me laisser mourir de faim, je ferai comme vos camarades de la salle de police. Qui sait? peut-être que je finirai par devenir aussi un homme de conséquence ; en révolution, on monte vite.

— Oui ; mais on descend plus vite encore.

— Ah, ma foi ! c'est au petit bonheur.

— Écoute, mon garçon, que je te

parle franchement : ne fais pas un coup pareil ; tu pourras bien y attraper quelques pièces cent sous de temps en temps, je ne dis pas précisément le contraire ; mais sois sûr que tout n'est pas bénéfice à ce métier-là. Tu sais que la garde nationale est ferme au poste, et qu'elle ne badine pas ; des bourrades, des coups de crosse, à l'occasion même des coups de baïonnette ; et puis, si tu te laisses prendre, la prison ; tout cela n'est pas gai ; sans compter que tu te rendrais coupable d'un grand crime, celui de troubler la tranquillité publique, de violer les lois, et de nuire, par conséquent, au bien-être de tes concitoyens.

— Tout ça est bel et bon, mais il faut vivre. C'est à ceux qui ont fait la révolution à en payer les pots cassés.

—Mais comment veux-tu que je fasse? tu le vois, tout le monde me fait banqueroute, je suis ruiné, je ne vends plus rien, et je ne sais même pas quand je recommencerai à vendre.

— Je ne dis pas non ; mais c'est votre

faute et pas la mienne ; vous étiez comme un enragé après l'ancien gouvernement ; vous voyez maintenant ce que vous avez gagné à le détruire.

— Ne parlons pas de cela, tu ne serais pas en état de comprendre ce que j'aurais à te dire à ce sujet.

— Oui, à force que ça serait embrouillé, n'est-ce pas?

— Laissons ce chapitre-là, je te dis ; mais écoute quelque chose que tu comprendras mieux. Je ne veux pas te mettre sur le pavé, et je te donne un mois pour chercher une place ; mais si, au bout de ce temps-là, tu n'en as pas trouvé, et que les affaires n'aillent pas mieux, il faudra que tu prennes ton parti, et que tu ailles chercher fortune ailleurs.

— Je crains bien que c'te fortune-là ne soit pas brillante ; mais, puisque j'ai encore un mois de bon, il ne faut pas me tourmenter d'avance ; à chaque jour suffit sa peine.

Cette prompte consolation, quoique momentanée, de son garçon, fit plaisir à

M. Bonassin, et comme les nouvelles politiques se succédaient alors assez rapidement pour réclamer toute son attention, les craintes qu'elles lui inspirèrent lui firent bientôt oublier toute autre pensée. Jusqu'alors il avait vécu dans la ferme conviction d'une notable diminution d'impôts; ses journaux lui avaient tellement vanté les gouvernemens à bon marché, tous les membres de l'opposition sous Charles X, et qui, depuis sa chute étaient parvenus au pouvoir, avaient tellement dit qu'ils voulaient un gouvernement à bon marché; ils en avaient montré la réalisation si facile, que le bon M. Bonassin aurait plutôt contesté l'existence du soleil en plein midi, que la volonté et le pouvoir de ces messieurs de lui donner enfin ce gouvernement à bon marché qu'il attendait avec tant d'impatience, et qui lui avait été si formellement et si souvent promis: que l'on juge quels furent son étonnement et son dépit, lorsqu'il entendit le président du conseil des ministres décla-

rer hautement à la Chambre des députés la nécessité de conserver les impôts existans. « C'est dans l'intérêt de la liberté elle-même, lui disait-on en vain; c'est pour consolider notre glorieuse révolution. » Il n'entendait nullement de cette oreille. « Qu'est-ce qu'une prétendue liberté qui ne nous apporte aucun bien-être réel? répondait-il; qu'est-ce qu'une glorieuse révolution qui ne nous vaut que des malheurs? et qu'avons-nous eu autre chose de celle-ci? Ne nous donnera-t-on donc jamais que des paroles en échange des misères qu'on nous fait souffrir? »

Mais c'était bien pis encore lorsque quelque personne dont il connaissait les lumières et le bon jugement lui disait : « Eh! que deviendrez-vous, monsieur Bonassin, lorsque, au lieu de cette diminution que vous attendiez, on vous demandera des augmentations considérables? » Oh! alors il se fâchait tout de bon, et il allait presque jusqu'à proférer des menaces contre tout gouvernement qui oserait lui demander plus, en lui faisant

gagner moins : « Cependant, lui objectait-on, c'est un avenir auquel il faut vous résigner, malgré toutes les belles promesses qu'on vous a faites. » Et lorsqu'il demandait des explications de cette effrayante proposition, on lui répondait : « Si une révolution pouvait se faire sans inquiéter les nations voisines ; si elle pouvait n'avoir aucun ennemi dans l'intérieur ; s'il était possible qu'elle se contentât de détruire les abus qui lui ont servi de prétextes, sans bouleverser ensuite tout ce qui existe ; si elle ne traînait pas nécessairement à sa suite une nuée d'intrigans et de factieux ; alors peut-être elle ne donnerait pas lieu aux énormes dépenses qui doivent en résulter infailliblement pour le peuple qui l'aura faite : mais, comme toutes ces conditions sont inséparables de son existence, il est impossible d'accepter celle-ci sans en accepter également les effets les plus immédiats et les plus nécessaires. Attendez-vous donc à avoir une nombreuse armée qu'il vous faudra équiper

et entretenir à grands frais; attendez-vous à solder chèrement une autre armée d'espions et d'agens de police de toute espèce, devenus nécessaires pour surveiller les ennemis du gouvernement, d'autant plus nombreux alors qu'ils se composeront et des partisans du gouvernement déchu, et de tous ceux dont le nouveau n'aura pas rempli les espérances; attendez-vous encore à voir tous les emplois remplis par de nouveaux venus qui auront tout à la fois à faire une fortune et un apprentissage dont le public paiera les frais; et si vous ne voyez pas dans toutes ces nécessités un inévitable et énorme surcroît de dépenses, nous vous prions de nous expliquer comment vous l'entendez autrement. »

Dans l'ingénuité de son âme naïve, M. Bonassin répondait à ces observations : « Mais ceux qui ont fait notre révolution savaient tout cela d'avance aussi bien que vous, et cependant ils nous promettaient la diminution des impôts. » Le plus souvent on se contentait de sourire

de sa bonhomie, mais quelquefois aussi on lui répondait : « Ils ne se sont pas du moins trompés à leur désavantage ; voyez où ils étaient avant, et regardez où ils sont maintenant. »

De tels discours étaient peu propres à rassurer ce pauvre M. Bonassin, qui avait cru que les cailles allaient lui tomber toutes rôties, par suite de la glorieuse révolution, et qui se trouvait si loin de son compte. L'émeute qui promenait journellement ses bruyantes exigences dans les rues de la capitale, les séditions dans la province dont chaque courrier apportait l'affligeante nouvelle, la révolte qui avait gagné les états voisins et interdisait tout espoir de commerce extérieur, étaient autant de circonstances qui lui faisaient craindre la prolongation d'une détresse que chaque jour voyait accroître, et dont rien ne faisait présager la fin.

Mais surtout ce qui l'étonnait et l'inquiétait plus que toute autre chose, c'était de voir les journaux recommencer leurs attaques contre le nouveau gouver-

nement avec une violence qui ne le cédait en rien à celle qu'ils avaient déployée contre le précédent : Que signifie cela, disait-il un jour à M. Bonsens? En vérité, je m'y perds; tout ce qu'on demandait, et même plus que ce qu'on demandait a été obtenu. La souveraineté du peuple a été reconnue; le préambule de la Charte qui déplaisait et l'article 14 ont disparu; l'initiative a été donnée à la Chambre des députés; le pouvoir aristocratique a été abaissé; la religion catholique n'est plus la religion de l'état; le principe de la légitimité, qu'on regardait comme un abus, a été effacé de notre code; au lieu d'un roi par la grâce de Dieu, nous avons un roi par la grâce du peuple. Tous les hommes qui avaient soutenu le régime détruit ont été éloignés des emplois; le gouvernement, le ministère, l'administration ont été donnés aux hommes que l'opposition avouait pour ses organes; et cependant, vous le voyez, gouvernement, ministres, Chambres, tout est encore attaqué comme il

l'était avant la révolution. C'est donc un parti pris par les journaux de combattre tous les gouvernemens, quels qu'ils soient; c'est donc définitivement l'anarchie qu'ils veulent réaliser en France.

— Tout cela n'a rien qui doive vous surprendre, lui répondit M. Bonsens; il est la suite nécessaire et inévitable de cette révolution à laquelle vous avez tant applaudi. Comme elle n'a pu se justifier qu'en proclamant le principe de la souveraineté du peuple, du moment où ce principe a été admis, toutes les opinions ont été permises, toutes les passions excitées, toutes les volontés émancipées, toutes les exigences autorisées, et la société n'a plus été, et n'a plus pu être qu'un vaste champ de bataille dans lequel chacun combat pour des intérêts qui lui sont personnels. On doit tout attendre d'une multitude à qui l'on permet tout, et quand une nation s'est laissé égarer au point de proclamer hautement qu'elle ne reconnaissait plus ni règles certaines, ni droits acquis, ni justice im-

muable, il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que la force et la violence seront seules désormais appelées à régler ses destinées.

— Mais la nation n'a pas du tout proclamé de tels principes, qui seraient une véritable monstruosité.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Bonassin, elle l'a fait le jour où elle a reconnu la souveraineté du peuple; car celle-ci n'étant autre chose que la volonté de la majorité reçue pour loi suprême, il suit de là nécessairement que la majorité est au-dessus de tout, qu'elle peut tout modifier et tout détruire, et qu'il suffit de la gagner pour faire recevoir comme loi les résolutions les plus monstrueuses et les plus contraires à la justice. C'est pour la gagner, et disposer ensuite de sa souveraineté à leur profit, que les journaux se livrent à ces continuelles et violentes attaques qui vous effraient à si juste titre : on leur a dit: Persuadez ou séduisez, n'importe; si vous obtenez la majorité, vous régnerez,

et débarrassés qu'ils sont maintenant de ces principes éternels d'ordre et d'immuable justice, qui avaient jusqu'alors servi de barrière aux projets des ambitieux, n'ayant plus d'autres juges que les décisions toujours variables et toujours arbitraires de la multitude, ils cherchent à régner par les moyens qui leur sont offerts ; quoi de plus naturel !

— Je ne dis pas non ; mais aussi c'est bien effrayant ; à ce compte-là, nous pourrons avoir autant de révolutions que de changemens de lune, et cela ne ferait guère les affaires.

— Que voulez-vous ? monsieur Bonassin, quand on admet un principe, il faut se résigner à en subir toutes les conséquences.

CHAPITRE IX.

Huit mois s'étaient déjà écoulés depuis ce jour de fatale mémoire, où M. Bonassin, rayonnant de joie, avait cru voir dans la chute de l'ancien gouvernement la brillante aurore du bonheur assuré de la France. Les événemens avaient, depuis ce temps, bien cruellement démenti toutes les espérances qu'il avait conçues, toutes les promesses qu'on lui avait faites ; loin que les impôts fussent diminués, ainsi qu'il n'avait cessé de s'en flatter, la tribune des députés avait, au contraire, déjà retenti de ces menaçantes paroles d'un orateur accrédité, que bientôt, peut-être, *chaque père de famille devrait sacrifier au triomphe de la révolution son dernier enfant et son dernier écu :* les résultats obtenus jus-

qu'alors ne donnaient, en effet, que trop lieu de craindre l'accomplissement de cette terrible prophétie. Un budget augmenté de 400 millions, les forêts de l'état aliénées, la demande faite par un ministre d'un impôt extraordinaire qui, en cas de nécessité, serait décrété par une simple ordonnance; que de déceptions pour ceux qui attendaient ce gouvernement *à bon marché* dont on les avait flattés! que de justes sujets d'alarmes pour tous! Cette liste civile sur laquelle il attendait une notable réduction, ne fût-ce qu'en raison des charges immenses de bienfaisance [1] ou de luxe qu'elle avait retranchées, un ministre avait proposé de la porter à 18 millions; cette liberté, toujours si chère aux Français, et au nom de laquelle on avait armé les masses,

[1] Il est aujourd'hui démontré, par des comptes mis sous les yeux de la Chambre, que, dans l'espace de quinze années, 120 millions ont été distribués aux Français indigens, sur les fonds de la liste civile. Cela fait juste 8 millions par an!

(*Gazette de France du* 16 *janvier* 1832.)

n'existait plus sous un gouvernement qui avait trop le sentiment de sa faiblesse pour oser la respecter. Poursuivant sans relâche par des visites domiciliaires, par des arrestations illégales et par mille autres mesures vexatoires tous ceux que sa méfiance lui signalait pour ennemis, il laissait en même temps insulter et maltraiter impunément une nombreuse partie de citoyens qui réclamaient en vain sa protection et sa justice. La presse elle-même, qui, la première, avait donné le signal de la révolte, était journellement tyrannisée par les violences du pouvoir qu'elle avait élevé : tout n'était plus que confusion, que désordre, qu'anarchie; ici, on payait encore les impôts, et là, on brûlait les registres des percepteurs; dans telle ville, la voix des autorités avait été méconnue, et dans telle autre, leurs personnes mêmes n'avaient pas été à l'abri des insultes et des outrages; à une émeute populaire succédait une sédition militaire; les nouvelles les plus contradictoires se succédaient sans inter-

ruption, et au milieu de ce chaos, personne ne sachant que croire ni qu'espérer, la stupeur, la crainte, l'effroi régnaient seuls dans tous les cœurs. Gloire et honneur à la garde nationale, dont l'imposante fermeté, en déjouant les complots des factieux, a seule, jusqu'à ce jour, conservé du moins à notre malheureuse France un reste d'existence qui lui permet d'espérer encore son retour à la vie, lorsqu'elle voudra renoncer à ses erreurs!

Ainsi forcé de renoncer aux illusions qui l'avaient séduit, et ne voyant, sur quelque sujet qu'il arrêtât sa pensée, que des motifs de regret pour le passé ou de crainte pour l'avenir, M. Bonassin n'était plus ce joyeux vivant qui encaissait gaîment chaque soir la recette du jour, et calculait, avec un plaisir tout paternel, dans combien de temps il pourrait établir convenablement sa fille, et se retirer lui-même des affaires pour jouir d'un repos d'autant plus délicieux qu'il aurait été acheté par un travail honorable.

Toutes ses économies avaient disparu, son capital primitif commençait même déjà à s'entamer, et chaque jour apportait une nouvelle brèche aux brèches précédentes : car, en politique, comme au moral et comme au physique, tout est lié par une chaîne indissoluble, et il faut que chaque cause produise ses effets. Locataire principal de la maison qu'il occupait, il avait successivement perdu ses meilleurs sous-locataires que la révolution avait effrayés ou ruinés; d'autres, dont elle n'avait encore que diminué les moyens d'existence, lui avaient demandé des diminutions proportionnées à leurs pertes, et d'autres enfin s'étaient positivement déclarés dans l'impossibilité de le payer; cependant il n'en fallait pas moins qu'il satisfît aux conditions de son bail; car son propriétaire, qui avait perdu pour son compte, et par diverses causes, plus de deux cent mille francs à la révolution, n'était pas d'humeur à consentir aucun arrangement; et au terme d'avril, il avait eu mille écus à remettre de son

argent, au lieu de mille francs de bénéfice qui lui restaient ordinairement.

Mais une autre perte beaucoup plus importante encore était venue déranger totalement ses affaires. Il avait prêté dix mille francs à un ancien ami, nommé M. Renouard, dont il connaissait depuis long-temps l'intelligence et la probité, et qui avait obtenu, au commencement de l'année précédente, un marché fort avantageux dans les fournitures pour la maison de Charles X : le malheureux avait de suite établi un atelier considérable pour la confection de ses marchandises, et déjà il en avait fait plusieurs livraisons, lorsque la révolution arriva. Le nouveau gouvernement non seulement refusa la continuation du marché, mais ne voulut même pas payer les fournitures déjà faites, et le força ainsi à une banqueroute qui en produisit beaucoup d'autres par les pertes qu'elle occasiona à ceux qui en furent atteints, qui mit un grand nombre d'ouvriers sans travail, qui le réduisit lui-même à la misère, et

qui y fit marcher M. Bonassin à grands pas.

Tant de désastres successifs en aussi peu de temps le forcèrent, en effet, à vendre le reste de ses rentes trois pour cent, qu'il avait jusqu'alors conservé soigneusement, et de préférence à d'autres fonds qui ne lui paraissaient pas aussi sacrés. Jamais, je crois, douleur ne surpassa la sienne lorsqu'il se vit enfin obligé à cette pénible résolution ; non pas toutefois qu'il en éprouvât pour lui-même des regrets ou des frayeurs indignes d'un homme de cœur à qui il reste encore des bras et du courage ; mais il était père et bon père ; cet argent, triste reste d'une somme plus forte amassée en des temps plus heureux, avait été mis de côté pour servir à la dot d'une fille aussi chérie qu'elle méritait de l'être : s'en séparer, c'était, dans les circonstances actuelles surtout, renoncer, pour ainsi dire, à son établissement ; c'était la vouer aux ennuis d'une vie solitaire et sans intérêt ; quel cœur vraiment paternel n'eût pas été ému

d'une telle pensée ! aussi, M. Bonassin, en prenant tristement ces précieux papiers dans son secrétaire, ne put retenir cette douloureuse exclamation : « Eugénie ! ô ma chère Eugénie ! pardonne, ce n'est pas ma faute ; Dieu m'est témoin que j'ai résisté aussi long-temps qu'il m'a été possible. » Pauvre père ! hélas ! que je te plains ! et qu'il me coûte de poursuivre le récit des malheurs plus grands encore que te réservait cette révolution, indigne objet de ton aveugle amour !

Le lendemain du jour où il avait donné ses rentes à vendre, il se rendit chez son agent de change pour en recevoir le montant. Chemin faisant, il supputait tristement, d'après le taux de la bourse de la veille, quelle serait l'importance de sa perte : Quarante-six francs se disait-il, quarante-six francs, quand j'ai payé soixante-dix-neuf ! c'est encore une perte de plus de mille écus à supporter, ah ! malheureuse révolution, que tu me coûtes cher ! comment pourras-tu jamais

m'indemniser de tout ce que tu m'auras fait souffrir ?

Il était encore loin cependant de connaître toute l'étendue de son malheur. Qu'on se figure, s'il est possible, quel fut son désespoir lorsque, arrivé chez son agent de change, il apprit qu'à la suite de plusieurs opérations que la mobilité de la politique avait toutes fait manquer, cet infidèle dépositaire était parti dans la nuit même pour Bruxelles, refuge ordinaire de tous les banqueroutiers de Paris. Ainsi sa dernière ressource est perdue, sa dernière espérance est évanouie ! il faut recommencer à nouveaux frais, et recommencer au milieu des embarras d'une position gênée, dans des circonstances difficiles, et lorsque le meilleur commerce nourrit à peine celui qui s'y livre ! Quelle cruelle fin à d'aussi beaux rêves ! comment apprendre à sa famille un coup aussi affreux ? à quels vifs reproches, à quels piquans sarcasmes ne va-t-il pas être exposé de la part de sa femme, qui n'a jamais partagé ses

opinions politiques, et qui n'a cessé de lui en prédire les funestes résultats?

Mais il la connaissait mal; si elle avait pu le contredire dans ses erreurs, elle était incapable de l'humilier dans ses malheurs : non seulement elle reçut cette nouvelle avec fermeté, mais voyant combien son mari en était affecté, loin de chercher dans d'amères récriminations une indigne vengeance de ses avis méprisés, elle essaya, au contraire, de remonter son courage par des paroles consolantes : « Eh bien, mon ami, lui répondit-elle avec une tranquillité admirable, c'est un malheur sans doute; mais tant d'autres en ont éprouvé de plus grands encore, que nous devons nous estimer heureux d'en être quittes à aussi bon compte. » M. Bonassin, qui n'avait pas la même force d'âme parce qu'il n'avait pas la même vertu, fut surpris d'une résignation aussi inattendue, et comme il en témoignait son étonnement : « Elle n'a rien qui doive vous surprendre, continua sa femme; loin d'avoir jamais partagé

vos espérances. je suis, au contraire, depuis long-temps préparée à tout, mon sacrifice est fait, et s'il me coûte quelque regret, c'est beaucoup moins pour moi que pour ma fille, dont ces cruels événemens rendent l'établissement bien difficile maintenant.

— Oh! ne pensez pas à moi, ma chère maman, reprit aussitôt Eugénie; mon plus grand bonheur sera toujours de vivre auprès de mes parens, et dans des momens comme ceux-ci surtout, où je les vois accablés de chagrins, aucune considération humaine ne me ferait consentir à les abandonner.

— Tu es une bonne fille, lui dit son père en l'embrassant; va, j'espère que nous ne serons pas toujours aussi malheureux; les affaires s'éclairciront peut-être à la fin, et je saurai te récompenser de ton bon cœur.

— Ce ne sera que justice, continua madame Bonassin; mais, mon mari, commencez par ne plus vous flatter de ces trompeuses espérances; vous devez com-

prendre aujourd'hui combien il coûte d'être obligé d'y renoncer. Nous sommes dans un temps où la plus grande sagesse, selon moi, consiste à s'attendre aux événemens les plus désastreux, et à regarder comme un gain réel tous ceux auxquels nous aurons pu échapper : je ne connais que cette manière d'éviter des regrets bien amers.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai, répondit son triste époux, à qui ses chagrins présens firent oublier un moment ses opinions politiques ; nous ne savons guère maintenant comment tout cela finira ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en attendant les innocens souffrent pour les coupables.

— C'est l'effet ordinaire de toutes les révolutions, observa ici madame Darcelet ; et comme le disait mon père, qui avait pour lui l'expérience de la première, dans ces occasions les trompés paient d'abord pour les trompeurs, parce qu'il faut que les premiers soient désabusés de leurs erreurs par leurs malheurs ;

mais quand une fois ces vues de la Providence sont accomplies, alors la justice divine vient demander aux seconds un compte rigoureux de leurs crimes ; le temps du triomphe est passé pour eux, celui de leur supplice commence. C'est ainsi que de tous les principaux auteurs de celle de 89, plus des trois quarts ont péri de mort violente, et n'ont obtenu, après un succès passager de quelques jours, que l'échafaud, l'ignominie et l'exécration publique.

— Eh bien, que la France se désabuse donc bien vite, continua M. Bonassin toujours emporté par son ressentiment, et que tous ceux qui l'ont trompée reçoivent le juste châtiment de leur perfidie.

— De tels souhaits, mon neveu, sont aussi condamnables que vos opinions politiques; nous ne devons vouloir de mal à personne, parce que nous ne sommes les juges de personne, et que parmi ceux qui nous paraissent les plus coupables, il peut y en avoir que la pureté

de leurs intentions excuse suffisamment : aussi Dieu s'est-il expressément réservé à lui seul le droit de la vengeance, parce que lui seul est exempt de toute passion et à l'abri de toute erreur. Quel que soit le mal que vous ont fait les auteurs de la révolution, vous ne pouvez donc désirer que la fin du règne de leurs principes, et vous devez conserver pour chacun d'eux individuellement les sentimens de charité que l'Évangile vous recommande pour tous vos frères sans en excepter aucun.

M. Bonassin, quoique malheureusement presque entièrement étranger à tout sentiment religieux, ne put se méprendre sur la noblesse des sentimens que venait d'exprimer sa tante, et n'osant ni ne pouvant les contredire, il se contenta de les approuver par un geste de tête. La conversation n'ayant pas tardé ensuite à languir, il se retira dans sa boutique, où sa présence était devenue plus nécessaire que jamais depuis qu'il en avait congédié Bertrand.

CHAPITRE X.

Au nombre des tribulations que la révolution avait values à M. Bonassin, il en était une dont il n'osait se plaindre, mais qui ne lui en était pas moins désagréable ; c'était le service de la garde nationale. Quelle que fût son utilité qu'il ne pouvait contester ; quel que fût le mérite des braves citoyens qui se vouaient ainsi à la défense de l'ordre public ; quelle que fût même la reconnaissance de la France à laquelle leur zèle leur donnait droit, il aurait beaucoup mieux aimé voir son intervention inutile, et pouvoir vaquer librement à ses affaires, sans avoir à souffrir les dérangemens fréquens que lui occasionaient ses tours de garde. Peu fait d'ailleurs au maniement des armes, doué d'une humeur très-pacifique,

ainsi qu'on l'a déjà pu voir, aimant par-dessus tout ses aises, et fort attaché à ses habitudes que le temps avait transformées pour lui en véritables besoins, ce n'était jamais sans en être vivement contrarié qu'il endossait le harnais militaire ; et même, pendant ses jours de repos, le bruit du tambour qu'il entendait sans cesse résonner à son oreille, et qui l'éveillait souvent une heure ou deux avant celle à laquelle il avait résolu de se lever, lui causait des momens d'impatience pendant lesquels il envoyait de bon cœur au diable tous ceux qui conspiraient ainsi contre son sommeil et sa tranquillité.

Mais les choses n'en allaient pas moins leur train, et il n'en recevait pas moins exactement son billet de garde. Peu de jours après les événemens que nous venons de rapporter, il se trouvait de service au Louvre, et la conversation tomba bientôt sur l'objet le plus habituel alors des pensées de chacun, je veux dire sur la politique. Après maintes divagations

qui ne valent pas la peine d'être consignées ici, et comme l'un des gardes nationaux venait d'improviser une longue tirade en faveur de la glorieuse révolution, un avocat qui l'avait écouté patiemment jusqu'à la fin s'avisa de le prier de vouloir bien spécifier, ne fût-ce qu'un seul de ces bienfaits réels dont il prétendait qu'elle avait enrichi la France : « Je les entends toujours vanter, dit-il, mais bien rarement citer, et jamais prouver. Je serais bien curieux de connaître enfin les services qu'elle m'a rendus. »

Cette demande imprévue excita un violent murmure dans l'assemblée ; plusieurs voix s'écrièrent à la fois : « C'est un carliste, il n'y a qu'un carliste qui puisse parler ainsi ! » Mais l'avocat n'était pas homme à se déconcerter pour aussi peu de chose : « Messieurs, dit-il, ce n'est pas là ce dont il s'agit ; mes opinions ne regardent que moi, et personne n'a rien à y revoir, tant que je ne les manifeste pas d'une manière contraire à l'ordre public ; ce que je vous demande, c'est de

me spécifier un seul des bienfaits réels de la révolution ; cette tâche ne doit pas être bien difficile pour des hommes qui m'en paraissent aussi charmés que vous, et que je dois croire trop raisonnables pour se laisser séduire par de vains mots dénués de toute réalité.

Au calme que l'avocat avait montré au milieu du tumulte qui s'était élevé, il était visible que le bruit ne l'intimiderait pas, et chacun, se regardant en silence, attendait que son voisin prît la parole ; quand enfin le commandant du poste crut devoir payer ses épaulettes en prenant la défense de la révolution qui les lui avait values : Le premier avantage que nous en avons retiré, dit-il, c'est d'avoir un roi élu par le peuple, au lieu d'un roi régnant par droit de naissance. C'est nous qui sommes véritablement maintenant les souverains, puisque c'est nous qui l'élisons et qui lui dictons les conditions auxquelles nous lui permettons de régner.

— En convenant du fait, lui répondit l'avocat, je suis loin d'être d'accord avec

vous sur les conséquences; car non seulement vous avez reconnu dans la Charte que la personne de ce roi était sacrée et inviolable, ce qui le met hors de toutes vos atteintes ; mais encore vous avez établi que la succession au trône aurait lieu dans sa famille, par ordre de primogéniture, et de mâle en mâle ; de sorte que dès demain vous pouvez avoir, comme vous aviez avant, un roi par droit de naissance. Il n'y a donc rien de changé, dans votre position, sous ce rapport, et j'avais raison de dire que les conséquences que vous tirez de l'élection du nouveau roi ne sont point admissibles.

— Bah! bah! s'écrièrent à la fois plusieurs voix, ceux qui ont mis le père en place peuvent bien l'en faire descendre aujourd'hui, ou son fils demain, s'ils ne sont plus contens de l'un ou de l'autre.

— J'en conviens ; mais ce droit ne vous est pas donné par la loi, ce n'est que celui de la force ; et celui-là, vous l'aviez avant, comme vous l'avez aujourd'hui, Charles X à Édimbourg en est une preuve

vivante : nul changement donc dans votre position sous ce rapport. Tout ce que je puis vous accorder, c'est que vous avez maintenant une Charte qui reconnaît implicitement un principe qu'elle dément explicitement, et produit ainsi par ses contradictions cette confusion d'idées et de prétentions opposées auxquelles nous devons tous les malheurs qui pèsent sur nous.

— La révolution a toujours eu cela de bon, reprit le commandant du poste, qu'elle nous a débarassés de cette noblesse qui voulait accaparer pour elle le privilége de tous les emplois, et dont les exigences venaient, tout récemment encore, de coûter un milliard à la France.

—Mon Dieu ! répondit l'avocat, quand donc les hommes seront-ils assez sages pour ne plus se contenter de mots au lieu de choses, et suffira-t-il toujours de parler à leurs passions pour éblouir leur raison ? Je conçois qu'il était fort politique à ceux qui voulaient détruire la noblesse pour prendre sa place de la signaler aux

jalousies de la multitude, comme accaparant tous les emplois et tous les priviléges ; mais ce que je ne conçois pas, c'est comment des hommes doués de raison ont pu se laisser prendre à un mensonge aussi évident, et dont chacun pouvait si aisément vérifier par soi-même la fausseté. Est-il quelqu'un de vous, Messieurs, pour peu qu'il veuille interroger ses souvenirs, qui ne puisse citer, même parmi les plus hauts fonctionnaires de l'état, des hommes qui n'étaient nullement sortis des rangs de la noblesse? Parcourez tous les emplois dans la robe, dans l'épée, dans les finances, dans toutes les parties quelles qu'elles soient, de l'administration, et dans toutes, vous y verrez des hommes, et en grand nombre, qui n'ont dû leur élévation qu'à leur mérite. Cet abus qu'on reproche à l'ancien gouvernement n'existait donc pas; on ne peut donc faire un mérite à la révolution de l'avoir détruit.

—On sait bien, continua l'officier, que la noblesse n'était point encore parvenue

à ses fins ; mais avec le temps elle y aurait certainement réussi.

— C'est une supposition, et toute supposition est loin d'être une preuve. Celle-ci d'ailleurs est d'autant plus inadmissible, que, même avant notre première révolution, tous les emplois étaient accessibles à toutes les classes de citoyens ; et l'histoire nous cite des ministres, des ambassadeurs et même des maréchaux de France qui n'étaient pas plus nobles que moi.

Vous n'êtes pas plus heureux dans le second reproche que vous adressez à la noblesse sur ce milliard d'indemnités que vous prétendez avoir été arraché par ses exigences. Non, monsieur, ce ne furent point de tels motifs qui dictèrent cette grande mesure ; ce furent la justice et la politique. La première est hors de doute, et, sans recourir à toutes les preuves que je pourrais vous en donner, je ne vous en citerai qu'une, qui devra être pour vous irrécusable ; c'est que le chef du gouvernement actuel, dont nous connaissons tous

le rigide patriotisme, n'eût certainement pas consenti à profiter d'une injustice, et qu'il est, au contraire, constant qu'il n'a fait aucune difficulté de recevoir je ne sais plus combien de millions pour sa part de cette indemnité : la seconde n'est pas moins évidente ; car cette grande réparation d'une grande injustice rassura une immense quantité de propriétaires toujours inquiets, depuis quarante ans, sur le sort de leurs propriétés ; elle rendit à celles-ci toute leur valeur, et donna ainsi à la fortune publique une nouvelle stabilité qui tourna au profit de la prospérité générale. J'ajouterai enfin que cette opération, si long-temps retardée par la prudence, fut enfin accomplie dans un temps si opportun, et accompagnée de précautions si sagement ordonnées, que les impôts n'en reçurent aucune augmentation. Avant donc qu'elle pût justifier la supériorité que vous voulez attribuer au nouveau gouvernement, il faudrait que celui-ci nous montrât, dans ses résultats financiers, quelque chose de

mieux, et vous savez combien il est même loin de nous montrer quelque chose d'aussi bien.

L'étonnement était grand parmi les assistans d'entendre des discours aussi hardis; les uns s'applaudissaient secrètement de voir ainsi faire le procès à une révolution qui les avait ruinés; les autres, que la prévention aveuglait encore, en murmuraient hautement. Un riche marchand qui avait eu le rare bonheur de sauver sa fortune presque entièrement intacte du naufrage qui en avait englouti tant d'autres, prit enfin la parole, et dit : « Quant à moi, je m'inquiète peu du plus ou moins de vérité des prétentions de la noblesse sur tous les emplois; je n'en désirais aucun, et il m'était fort indifférent qu'elle les accaparât tous; mais ce que j'aime surtout dans notre révolution, c'est qu'elle a proclamé l'égalité entre tous les citoyens. J'ai dansé dernièrement avec une duchesse du plus haut parage, au nez et à la barbe de vingt comtes et marquis; j'espère que

c'est là une grande amélioration sociale. »

L'avocat eut peine à se retenir d'éclater de rire en entendant une telle proposition appuyée sur une telle preuve; néanmoins il sut conserver son sérieux, et répondit à l'enthousiaste danseur : Sans doute un aussi précieux avantage que celui que vous citez n'a pas été trop acheté par tous les malheurs qui pèsent sur la France depuis la révolution qui vous l'a valu; mais si j'y vois une satisfaction pour vous et pour quelques autres qui auront joui du même privilége, je suis loin d'y voir une déclaration du principe de cette égalité qui vous enchante; car, pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que cette duchesse eût été disposée à danser également avec l'homme du peuple le plus grossier, le plus pauvre et le plus ignorant; et vous me permettrez de douter qu'elle eût volontiers poussé jusqu'à ce point son respect pour l'égalité.

— Oh ! je vous le permets très-fort, car j'en doute moi-même aussi.

— Cependant, prenez-le tel que vous voudrez, il sera certainement un homme comme vous, et, d'après vos principes, absolument votre égal.

— Sans doute sous un rapport; mais sous un autre, l'éducation, le bon ton, les manières y mettent une grande différence.

— Prenez garde; vous vous enferrez vous-même; car cette éducation, ce bon ton, ces manières que vous prétendez vous donner une si grande supériorité sur le peuple, étant évidemment variés à l'infini entre toutes les classes de la société, devront nécessairement établir entre elles des différences à l'infini; et, dès lors, que deviendra votre principe chéri d'égalité sociale? Si vous voulez absolument l'établir, commencez donc par vous confondre avec le peuple, comme les grands se confondent avec vous, ou convenez qu'elle n'est qu'une jonglerie que vous êtes fort aise de faire valoir, quand elle peut vous élever, et que vous rejetez avec mépris quand elle pourrait vous rabaisser.

— Ce n'est pas de celle-là que j'ai entendu parler, mais seulement de l'égalité politique, dit le marchand un peu déconcerté.

— Je ne m'en serais pas douté, à la preuve que vous en avez donnée; mais n'importe, il ne me sera pas difficile de vous démontrer que celle-ci n'est pas moins impossible que l'autre.

En effet, pour qu'elle existât réellement, vous conviendrez qu'il faudrait que tous les citoyens eussent une part égale à la délibération des affaires publiques; et il n'est personne ici qui ne comprenne que la chose est totalement impossible : si chaque mesure d'administration avait besoin d'être votée par la nation entière, il n'y aurait évidemment pas moyen d'administrer : il faut donc des citoyens qui administrent et d'autres qui se laissent administrer; premier échec à l'égalité politique. Mais ceux-ci, dira-t-on, nomment ceux-là qui ne sont plus alors que leurs mandataires, j'en conviens, mais ces derniers une fois nom-

més deviennent les maîtres, ils agissent selon leur bon plaisir, et les autres sont tenus d'obéir sous peine de dissolution de la société. Nous trouverons un second échec encore à cette égalité politique dans la manière dont ces mandataires sont nommés : ils vont avoir à gérer les intérêts de tous, ils devraient donc être nommés par tous, avoir la confiance de tous, et c'est ce qui est évidemment impossible. Sur trente-deux millions de citoyens, combien n'en est-il pas que leur ignorance, que leur défaut d'éducation, que leur âge, que leur sexe doivent nécessairement faire éloigner de ces élections auxquelles cependant ils ont autant de droit de concourir que les autres, si l'on admet l'égalité comme un droit ?

Je vous fais grâce des autres preuves que je pourrais vous apporter; celles-ci doivent suffire pour vous convaincre que l'égalité politique, prise dans un sens absolu, n'est pas plus possible que l'égalité sociale; et quand on me dit que la révolution l'a établie, il me semble entendre un

enfant se vanter d'avoir enfermé la lune dans un seau, parce qu'il a recouvert celui dans lequel il voyait son image. Il y a plus même, et cette assertion étonnera peut-être quelques personnes, c'est que cette égalité n'a jamais été plus ouvertement méconnue que depuis qu'on proclame si haut ses droits, et l'ancien régime, dont on a fait si long-temps une si grande peur à tant de braves gens disposés à prendre pour des vérités toutes les sornettes dont on avait intérêt à les amuser pour fixer leur attention ailleurs pendant qu'on mettait la main dans leurs poches, l'ancien régime, dis-je, lui donnait une part beaucoup plus large que ne l'ont jamais fait les gouvernemens révolutionnaires qui se sont succédé depuis 89; et pour ne parler que de celui d'aujourd'hui, à peine convoque-t-il deux cent mille citoyens à ces élections, tandis que Louis XVI, que l'on condamna comme un tyran, en avait convoqué six millions, c'est-à-dire trente fois plus, pour les élections aux états-généraux !

— C'est pourtant vrai tout ce qu'il dit là, murmurèrent plusieurs voix.

— Je puis en convenir sans rougir, dit d'un ton plus haut un jeune homme commis dans une forte maison de banque de la capitale ; car j'ai toujours pensé qu'avant de se réjouir de la révolution il fallait en voir les résultats.

Cette approbation cependant n'était pas générale, et l'on entendit bientôt partir du côté des opposans une voix qui cria : Vous voulez donc nous ramener Charles X, et ressusciter le règne du bon plaisir de la cour et des prêtres ; mais nous ne sommes plus des esclaves maintenant, nous sommes libres, et nous ne voulons plus obéir qu'à la loi.

— Ah ! que vous avez bien plus raison que vous ne pensez, reprit l'avocat sans s'émouvoir, lorsque vous parlez du *bon* plaisir de la cour ! Oui, il était toujours *bon* ce plaisir, car le bien général en était toujours le résultat. On ne mettait pas sans cesse en avant, à cette époque, il est vrai, le nom de liberté, parce qu'on

n'avait pas besoin de nous tromper; mais on faisait mieux, on nous la donnait; et si quelqu'un de vous est capable de me citer un seul point sur lequel nous en ayons véritablement plus aujourd'hui, je me charge, en revanche, de lui en citer dix autres sur lesquels nous en avons visiblement beaucoup moins.

— Allons, les amis, dit ici le jeune commis de banque, voilà une belle occasion pour ceux qui ne partagent pas les opinions de Monsieur; dix contre un! il y aurait bien du malheur si vous ne l'écrasiez pas.

Et comme néanmoins chacun gardait le silence, l'avocat continua : Je vais vous mettre sur la voie, Messieurs, en vous citant plusieurs circonstances qui pourront vous en rappeler d'autres. Et d'abord, les prisons ne regorgent-elles pas aujourd'hui de prisonniers? Vous conviendrez que c'est un triste argument en faveur de la liberté. Est-il quelqu'un qui soit, même dans son domicile, et sans aucun motif, à l'abri des perquisitions

vexatoires de la police? Les journaux ne sont-ils pas pleins chaque jour d'exemples de citoyens paisibles arrêtés arbitrairement et sur un simple soupçon? Cette nuit, que vous eussiez passée, il y a un an, bien chaudement dans votre lit, que vous arriverait-il, si vous aviez voulu faire de même aujourd'hui? Vous êtes donc, sur tous ces points, et sur bien d'autres que je pourrais également vous citer, moins libres que vous ne l'étiez alors; et cependant tout le monde parle de liberté! C'est par elle qu'on dit avoir combattu; c'est pour elle qu'on se dit récompensé; mais où est-elle? qui en jouit? Je le demande en vain, personne ne me répond. Convenez-en donc, Messieurs, puisque cette nouvelle épreuve ajoute un nouveau poids à toutes celles que l'expérience nous fournit déjà : c'est au moment où les peuples jouissent le moins de leur liberté qu'on la leur vante davantage; probablement pour mieux dorer leurs chaînes, et pour mieux réussir à leur faire prendre le change. Jamais on n'en

parla plus que sous le règne de la Convention, et alors cependant on nous guillotinait, on nous fusillait, on nous noyait en masse; elle ne fut pas moins célébrée sous le Directoire, qui ne s'en gêna pas plus pour nous exiler et nous spolier arbitrairement. Sous Buonaparte enfin, c'était encore en son nom que le père de famille se voyait enlever son dernier enfant, destiné à aller mourir sur des plages lointaines. La restauration ne fit pas d'aussi belles phrases, mais qu'a-t-on à lui reprocher sous ce rapport? La presse, qui lui était si hostile cependant, ne jouissait-elle pas d'une liberté beaucoup plus grande qu'en ce moment, où il n'est pas un seul journal peut-être qui n'ait, depuis quelques mois seulement, éprouvé nombre de tracasseries et de procès ruineux? Chacun n'était-il pas libre de faire élever ses enfans comme il lui convenait? Qui de vous a été violenté dans ses opinions religieuses? Ces prêtres, dont on fait tant de peur aux innocens disposés à tout croire, ont-ils jamais forcé qui que ce soit

à assister à leurs offices, à suivre leurs conseils, à recevoir leurs leçons? Qui me citera une arrestation arbitraire, une confiscation illégale, un déni de justice, un jugement sans toutes les formes prescrites par la loi? Et puisque vous jouissiez de tous ces biens, que pouviez-vous désirer de plus? le droit de conspiration et de révolte? mais ce ne serait plus la liberté, ce serait la licence. Avez-vous oublié ces mémorables paroles d'un célèbre philosophe? « Je ris de ces peuples avilis qui, se laissant ameuter par des ligueurs, osent parler de liberté sans même en avoir l'idée, et, le cœur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que, pour être libres, il suffit d'être des mutins [1]. »

— Oui, oui, reprit vivement le jeune commis de banque, je m'en rappelle, et même de celles qui suivent: « Fière et sainte liberté! si ces pauvres gens pouvaient te connaître, s'ils savaient à quel

[1] J.-J. Rousseau, *Gouvernement de Pologne*, chap. VI.

prix on t'acquiert et te conserve ; s'ils sentaient combien tes lois sont plus austères que n'est dur le joug des tyrans, leurs faibles âmes, esclaves de passions qu'il faudrait étouffer, te craindraient plus cent fois que la servitude ; ils te fuiraient avec effroi comme un fardeau prêt à les écraser [1]. »

— Quant à moi, observa ici quelqu'un de la compagnie, je n'entends rien à toutes ces discussions-là : le meilleur gouvernement pour moi, c'est celui qui fait le mieux aller mon commerce ; je n'avais pas à me plaindre sous l'autre, au lieu que sous celui-ci je ne fais plus rien. Depuis plus de huit mois on me promet de jour en jour que ça va reprendre, et ça ne reprend jamais ; ainsi je n'ai pas besoin d'étudier dans des livres pour dire que l'autre était meilleur.

— Les commencemens d'un nouveau gouvernement sont toujours difficiles,

[1] J.-J. Rousseau, *Gouvernement de Pologne*, chap. VI.

répondit le commandant du poste; il faut savoir souffrir un peu jusqu'à ce qu'il soit solidement affermi.

— Oui dà! reprit le même interlocuteur, huit mois qui seront peut-être suivis de huit ans, peut-être de plus, car qui peut à présent en prévoir la fin? Vous appelez ça un peu! vous n'êtes pas difficile; on voit bien que vous avez votre pain tout cuit; mais moi je ne l'ai pas, et quand toutes mes ressources seront épuisées, faudra-t-il donc que j'aille me jeter à l'eau pour attendre un meilleur temps? Qui me fera revivre alors pour en profiter?

— Eh bien! dit M. Bonassin, qui n'avait pas encore proféré une seule parole, tant il était attentif à la discussion! voilà notre glorieuse révolution joliment épluchée! plus de souveraineté populaire, plus d'égalité, plus de liberté; que diable faudra-t-il donc croire de ses résultats?

— Je ne prétends imposer mes opinions à personne, répondit l'inépuisable avocat; je ne vous demande d'en croire

que ce que les faits vous en apprendront ; ceux-là du moins sont positifs, et ne trompent point comme les paroles. Consultez-les, et ils vous diront qu'elle a également blessé les intérêts des créanciers de l'état, des propriétaires de biens-fonds, des commerçans et du peuple.

Des créanciers de l'état d'abord, et la preuve en est claire ; celui qui avait 5,000 fr. de rentes sur l'état avant la révolution, possédait un capital de 105,000 fr. Le même revenu aujourd'hui ne lui représente plus que 78,000 fr. S'il est obligé de vendre, et combien ne sont pas dans ce cas? il perd donc 27,000 fr. Le compte de toutes ces pertes a été fait, il ne s'élève pas à moins d'un milliard 670 millions ; et, soit dit en passant, ce sont 670 millions qu'elle coûte à la France, et sans aucune compensation, plus que cette fameuse indemnité aux émigrés, dont on a tant parlé, et qui du moins avait certainement son utilité qu'on ne peut lui contester, et dont il n'est possible que de diminuer l'importance.

Les intérêts des propriétaires ensuite ; et en effet, les agitations du présent, l'effroi de l'avenir, l'anéantissement de toute confiance et de toute sécurité, ont déprécié les valeurs immobilières comme les valeurs mobilières. Il n'y a plus, ou il y a peu de concurrence pour l'acquisition des biens-fonds mis en vente, parce qu'on ne sait pas si l'on n'en sera pas dépouillé ; de là l'abaissement progressif de leur valeur, de là la caducité des hypothèques et l'impossibilité d'emprunter pour des travaux d'amélioration.

Ceux du commerce maintenant : qui a de l'argent le garde, parce qu'il n'y a de sûr que la possession de l'argent ; incertain de ce que l'avenir lui réserve, chacun restreint ses dépenses au nécessaire, les gens riches comme les gens seulement aisés, les hommes que la révolution a élevés comme ceux qu'elle a renversés, les persécuteurs comme les persécutés. Et ainsi, les grandes spéculations commerciales sont arrêtées, les manufactures encombrées de marchandises, les

boutiques vides d'acheteurs, et les professions de luxe entièrement inoccupées.

Enfin elle nuit aux intérêts du peuple, et c'est une conséquence nécessaire de tout ce qui précède. Quand le riche ne consomme plus, le fabricant cesse ses travaux, et le peuple reste sans ouvrage : alors commence cet affreux enchaînement de causes de misère, réagissant toutes l'une sur l'autre, et augmentant la détresse publique dans une proportion et avec une rapidité dont l'imagination la plus hardie s'effraie, lorsqu'elle ose l'envisager dans toutes ses déplorables ramifications. Le petit marchand, qui ne vend plus, suspend le paiement de ses billets ; cette suspension fait manquer le banquier ; la faillite du banquier ruine le capitaliste ; celui-ci alors ne consomme plus ; il retire avec empressement ce qui peut lui rester de fonds en circulation ; et c'est ainsi que les escomptes sont arrêtés, que le crédit est anéanti, que les travaux sont interrompus : le peuple sans ouvrage des villes et des campagnes ne

paie plus son propriétaire, qui se voit, à son tour, forcé de restreindre ses dépenses, souvent même ses charités, et augmente encore la détresse publique. Dans la débâcle générale, chacun ne songe plus qu'à soi, et c'est le plus sûr moyen pour que tous meurent de faim.

— Comme aujourd'hui, interrompit ici vivement M. Bonassin.

— Oui, oui, comme aujourd'hui, répétèrent plusieurs voix, rien n'est plus vrai.

Le commandant du poste, qui avait vu avec peine s'établir cette discussion, dont l'assurance de l'avocat ne lui avait que trop fait prévoir le résultat, voulut essayer de la transporter sur un autre terrain, et, prenant la parole, il dit : On ne saurait disconvenir que la nation souffre en ce moment ; mais nous avons maintenant un ministère capable et animé des meilleures intentions ; tout nous fait espérer qu'il apportera un prompt remède aux maux qui désolent la France.

—Je suis d'autant plus d'accord avec

vous, répondit l'avocat, sur ce que vous dites de la capacité et surtout des bonnes intentions du ministère, que, quant à ces dernières, ce n'est même pas une exception que je fais en sa faveur. Ils sont rares, en effet, si toutefois ils sont possibles, les ministres qui n'ont pas l'intention de bien faire ; mais en outre des erreurs auxquelles ils sont exposés, souvent aussi les circonstances les maîtrisent, et les entraînent, quoi qu'ils fassent, loin du but qu'ils se proposaient d'atteindre. Or, je vois aujourd'hui ces circonstances tellement entraînantes, tellement contraires à tout ce qu'ils peuvent méditer de bon, que je désire beaucoup plus que je n'espère les voir réussir à rendre la France heureuse. Un tel résultat obtenu au milieu du choc de tant de passions violemment excitées, et lorsque tant de faux principes ont perverti l'esprit public, me paraîtrait tenir du prodige. Pour revenir au bonheur, il faut que nous commencions par revenir à la vérité. Sans cette première et indispensable condition,

tous les efforts des hommes seront impuissans à changer notre position en mieux, et nous ne ferons que nous enfoncer de plus en plus dans l'abîme, jusqu'à ce qu'enfin il se refermera sur nous, et qu'on dira de nous, comme on dit de ces anciens peuples qui ne vivent plus que dans l'histoire : *Ils ont fini en telle année !.....*

Comme il achevait ces mots, une patrouille entra dans le corps-de-garde, qui interrompit la conversation, et elle ne présenta plus rien ensuite qui mérite d'être rapporté ici.

CHAPITRE XI.

Il est facile de se figurer quelle impression durent faire sur l'esprit agité de M. Bonassin les discours qu'il venait d'entendre : s'ils étaient peu d'accord avec ses opinions, en revanche, ils l'é-

taient beaucoup avec les faits, et ceux-ci avaient alors acquis par leur gravité une force de conviction à laquelle il eût été impossible que M. Bonassin pût résister long-temps, s'il eût voulu n'écouter que sa raison ; mais ils sont rares, en temps de révolution surtout, ceux qui n'écoutent que les austères avis de cette sage conseillère, les passions alors usurpent trop souvent son empire ; et si l'ignorance vient y joindre encore ses mortelles influences, comme elle traîne toujours après elle la prévention, les préjugés, la crédulité, elle produit toujours aussi l'aveuglement et l'opiniâtreté.

Telles étaient malheureusement les dispositions d'esprit de M. Bonassin : incapable de discerner le faux du vrai dans tout ce que ne cessaient de lui répéter ses journaux, il prenait pour autant de vérités tous leurs mensonges et tous leurs sophismes ; et, s'extasiant devant ce qu'il appelait le profond savoir et le brûlant patriotisme de leurs auteurs, pour les comparer aux Solon, aux Aristide,

aux Cicéron, il ne lui eût manqué que de connaître ces derniers. Ses vieilles habitudes reprenant donc bientôt sur lui l'empire qu'elles exerçaient depuis longtemps, peu de jours lui suffirent pour oublier les discours de l'avocat; et comme il continua à lire ses feuilles favorites, il continua aussi à conserver les opinions qu'elles lui soufflaient.

Ce n'est pas toutefois que la force des choses ne lui fît faire souvent de tristes et sérieuses réflexions. Son neveu Robert surtout, qui n'avait jamais aimé la révolution, et qui ne manquait pas une seule occasion de gloser sur tous ses actes, le désespérait plus que toute autre chose au monde, et lui donnait souvent, en un seul mot, à penser pour plus d'un jour. Si, par exemple, il lui arrivait de se plaindre de l'inactivité de son commerce : « Je le crois bien, répondait Robert, il n'y a plus personne maintenant qui achète des chantiers tout entiers de bois pour distribuer aux pauvres, ainsi que le faisait la duchesse d'Angoulême,

que certaines gens cependant disaient si dure et si méchante. Avant d'acheter du sucre et du café, il faut aujourd'hui que le peuple achète du bois. » Si, au contraire, il s'applaudissait de quelque espérance que lui avaient donnée ses journaux : « C'est toujours un moment de bon temps qu'ils vous auront valu, disait son impitoyable neveu ; après celle-ci une autre, jusqu'à ce que vous en soyez dégoûté. » Un mendiant sortait-il de la boutique, après avoir reçu sa modique aumône? « Pauvre malheureux! disait Robert, il travaillait et chantait avant qu'on en eût fait un souverain ; il apportait ici son argent, au lieu de venir en demander, l'échange n'est favorable pour personne. » Les journaux annonçaient-ils quelque désordre public, quelque tapage scandaleux dans un endroit où, plus que dans tout autre, devrait régner la gravité? dénonçaient-ils des mesures arbitraires, des arrestations illégales, des violations de domicile? « Il faut que chaque arbre porte son fruit, observait le judicieux

jeune homme ; on ne cueille pas des pêches sur un pommier sauvage. »

Ces propos souvent renouvelés étaient comme autant de coups de poignard qui perçaient le cœur du désolé Bonassin. Dans l'impossibilité où il était de les réfuter, il eût bien voulu imposer silence à son neveu ; mais, comprenant que c'eût été avouer sa faiblesse et lui donner raison, il crut que le plus sage parti était de souffrir avec patience et d'attendre que des circonstances meilleures lui permissent de prendre sa revanche : mais malheureusement rien n'annonçait leur prochaine arrivée ; l'horizon politique, au contraire, s'obscurcissait de jour en jour ; la misère publique faisait de rapides progrès, et, comme la suite de cette histoire le prouvera, notre malencontreux épicier avait bien des tribulations encore à éprouver, avant d'apprécier enfin à sa juste valeur cette révolution qui l'avait tant charmé.

Depuis sa fatale aventure du mois d'octobre, qui lui avait valu les honneurs d'un

séjour à la préfecture de police, il avait conçu une sainte horreur de tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'un rassemblement, et la vue de cinq ou six jeunes gens se tenant par le bras suffisait pour lui faire changer de route, quelque pressé qu'il pût être, et quelque longueur qu'il ajoutât à son chemin. Mais il est des occasions dans lesquelles la prudence est inutile, et où nos précautions les plus sages sont souvent celles qui nous perdent. Voyant un jour affluer subitement beaucoup de monde dans la rue Montmartre où il était alors, et ne doutant pas des intentions de la multitude d'après les cris et les menaces qu'il lui entendait proférer, il se détourna promptement et entra dans la rue des Jeûneurs : à peine en avait-il parcouru les trois quarts, qu'il fut refoulé par une autre troupe qui venait du côté des boulevards, et que poursuivait un corps de gardes municipaux à cheval. Toutes les portes et les boutiques ayant été fermées en un instant, il ne lui resta aucun moyen de se réfugier en

aucun lieu de sûreté, et bientôt pressé, heurté, poussé par les fuyards en désordre, il fut renversé et foulé aux pieds par les poursuivis et les poursuivans.

Plus mort que vif, lorsque des voisins charitables vinrent le relever, à peine eut-il la force d'indiquer son adresse. Couvert de contusions depuis les pieds jusqu'à la tête, et tout son corps n'étant qu'une plaie, le trajet fut pour lui extrêmement douloureux, et avant d'être rendu à son domicile il avait déjà perdu trois fois connaissance. Je ne m'amuserai pas à décrire ici quelle fut la douleur de sa famille en le voyant rapporter dans un aussi triste état; les faits me pressent, et j'arrive de suite au moment où, après de longs et pénibles soins habilement dirigés par un excellent médecin, l'infortuné Bonassin put enfin recouvrer en partie l'usage de ses membres.

Je n'ai pas besoin sans doute de dire quelles furent ses tristes pensées pendant les longues heures de solitude et d'ennui qu'il eut ensuite à passer avant

d'être entièrement rétabli. On se figure sans peine qu'elles durent être fort peu favorables à une révolution qui, après l'avoir ruiné, venait, tout récemment encore, de le mettre à deux doigts de la mort. Peut-être cette circonstance eût-elle été décisive pour le faire renoncer à des opinions qui lui avaient toujours été si fatales, et lui en faire adopter d'autres plus d'accord avec la raison et son intérêt ; toute sa famille travaillait avec ardeur à sa conversion, et elle l'eût bien probablement opérée, si M. Tapfort, l'un de ses amis dont il a déjà été question une fois, ne fût venu le voir à différentes reprises, pendant sa maladie, et n'eût travaillé sa pauvre tête dans un sens tout contraire. « C'est parce que la révolution a été arrêtée dans ses conséquences les plus immédiates, lui répétait-il sans cesse, qu'elle a fait le malheur de la France ; si l'on veut qu'elle porte ses véritables fruits, il faut absolument qu'on lui permette d'avoir ses véritables développemens. »

Ceux-ci, selon M. Tapfort, chacun le devine sans peine, n'étaient autres que l'établissement d'une république. Les premières fois que M. Bonassin entendit prononcer ce nom de sinistre augure, il fut, à la vérité, prêt à se signer de peur; peu habitué à raisonner ce qu'il lisait, il n'avait jusqu'alors vu dans ses journaux que ce qui y était écrit en toutes lettres, et comme aucun d'eux n'avait encore littéralement dit : *il faut renverser le gouvernement actuel et établir la république*, il ne pensait pas qu'aucun d'eux en eût l'intention, et rien ne combattait en lui l'horreur qu'il avait conçue pour un système auquel il savait que la France avait dû plusieurs années d'un malheur sans exemple : mais quand M. Tapfort lui eut expliqué que cette réserve des journaux leur était commandée par la prudence, et que, pour le mieux convaincre de leurs véritables intentions, il lui eut analysé plusieurs de leurs articles, dont le but était évidemment de prouver la supériorité et la né-

cessité du système républicain, ses plus fortes objections furent vaincues, et il n'opposa plus dès lors qu'une bien faible résistance aux argumens de son dangereux ami.

Pour la vaincre tout-à-fait, celui-ci lui fit valoir une considération personnelle dont il se promettait un grand effet : « Votre fortune est détruite, lui dit-il, par la faute de cet hermaphrodite gouvernement du juste milieu, qui veut et ne veut pas être révolutionnaire ; qui désire et n'ose pas être monarchique, et qui s'oppose à toute prospérité publique, en ne sachant ni rien fonder, ni rien abattre, ni rien protéger, ni rien proscrire. Soyez avec nous, et quand notre système aura triomphé, comme il est dans sa nature de diviser la puissance à l'infini, et de la répartir en entier sur le peuple, vous pouvez, sans crainte de vous tromper, être assuré de quelques fonctions avantageuses qui vous revaudront en un mois beaucoup au-delà de ce que vous aurez perdu en un an. »

Une telle promesse ne pouvait que chatouiller agréablement les oreilles de M. Bonassin, désolé, comme il était, des pertes qu'il avait éprouvées : néanmoins, je dois le dire à sa louange, son âme douce et honnête répugnait encore à toutes les idées de violence et de sang, qui s'alliaient nécessairement à celle de l'établissement d'une république en France. Mais comment faire, se disait-il ? « Conserver ce gouvernement du juste milieu, qui a si mal rempli toutes ses promesses, et sous lequel les affaires publiques s'empirent de jour en jour ? ce serait se condamner soi-même à la mort. Relever celui que nous avons renversé ? ce serait avouer que nous avons eu tort, et je n'y consentirai jamais. Il ne reste donc que le parti de la république ; mais quelle cruelle extrémité ! et qu'en pouvons-nous attendre de bon, après l'expérience que nous en avons déjà faite ? »

Ainsi combattu dans tous ses désirs et toutes ses répugnances, le malheureux M. Bonassin ne savait à quoi conclure ;

et, semblable à ces enfans qui hésitent entre la friandise qu'ils sont tentés de dérober et la punition qu'ils craignent, il n'osait ni avancer ni reculer. Cet état de son esprit n'échappa point à sa famille, et M. Bonsens, qui en fut instruit par elle, résolut de ne rien épargner, pendant qu'il en était temps encore, pour le détourner du plus funeste des partis qu'il pût prendre. — Convenez-en franchement, lui dit-il un jour, vous êtes déjà las du gouvernement actuel, et vous voudriez tâter d'une république en France.

— Je ne dis pas précisément le contraire, lui répondit celui-ci, nous sommes si malheureux!

— Et vous croyez que nous serions plus heureux en nous constituant en république?

— Mais tout le monde le dit, du moins.

— Cependant je connais un grand nombre de personnes qui pensent différemment.

— Oh! quand je dis tout le monde, cela ne s'entend que de la majorité.

— Mais encore, êtes-vous bien certain que ce soit la majorité? Comment avez-vous fait pour vous en assurer?

— Je ne dis pas précisément que je le sache d'une manière bien positive; mais M. Tapfort m'a cent fois affirmé qu'il n'y avait pas de doute là-dessus.

— De sorte qu'en définitive, cette opinion de tout le monde, comme vous l'appeliez d'abord, se réduit pour vous à celle de M. Tapfort.

— Oh que non! il m'a fait parler à plus de dix personnes qui, bien certainement, penchent toutes pour la république; et puis en outre, les journaux qui la prêchent presque ouvertement, tout cela est autre chose que l'opinion de M. Tapfort.

— J'en conviens; mais tout cela est encore grandement éloigné de former une preuve de majorité en sa faveur, ainsi que vous me l'annonciez.

— Que voulez-vous? je vous répète ce qu'il m'a dit.

— Il n'y a pas de mal à me le répé-

ter ; mais il y en aurait un grand à le croire.

— Cependant je puis vous assurer en conscience que tous ceux à qui il m'a fait parler m'ont paru remplis des meilleures intentions du monde.

— J'ai pour première maxime, monsieur Bonassin, de ne jamais accuser les intentions de personne, ainsi je vous accorderai là-dessus tout ce que vous voudrez ; mais j'ai en même temps pour seconde, de ne jamais m'y fier sans preuves bien évidentes; et enfin, pour troisième, de n'accepter aucune opinion, de quelque part qu'elle me vienne, avant d'en avoir bien pesé les avantages et les inconvéniens. En avez-vous agi ainsi avant de vous livrer à ce nouveau parti?

— Me prenez-vous donc pour un imbécile capable d'aller se jeter ainsi à la tête du premier venu, sans prendre d'avance aucune précaution? Non, non, M. Bonassin est plus sage que vous ne pensez; je n'ai encore rien promis, parce

que je ne suis pas encore entièrement convaincu.

— Je suis ravi de ce que vous me dites, parce qu'il me laisse encore l'espoir de vous voir rejeter un parti aussi funeste que celui dont nous parlons.

— Quant à cela, je puis bien vous assurer que si jamais je l'adoptais, ce ne serait tout-à-fait qu'en désespoir de cause.

— Prenez garde, monsieur Bonassin, les partis désespérés sont rarement bons; et je ne vois rien d'ailleurs dans les circonstances actuelles qui puisse motiver une telle conduite; nous sommes mal sans doute, très-mal même, je le nierai d'autant moins que je n'ai cessé de vous prédire tout ce qui nous arrive; mais ce n'est pas une raison pour nous mettre pis encore.

— Oh! là-dessus, je suis bien tranquille, la chose est impossible.

— Impossible, dites-vous! mais vous n'y pensez pas: rappelez-vous donc tout ce que nous a coûté le premier essai de

république que nous avons fait; rappelez-vous 93 et ses échafauds, et osez dire ensuite que nous ne pouvens pas être pis que nous ne sommes.

— Raisons de bonnes femmes que tous ces souvenirs! c'est précisément parce que nous avons vu de telles horreurs, que nous ne les reverrons plus : nous avons l'expérience pour nous aujourd'hui, et nous ne retomberons plus dans les mêmes fautes.

— Pour croire ce que vous dites, il faudrait fermer les yeux sur tout ce que nous voyons. Pourquoi, en effet, tous ces apothéoses de Robespierre, de Marat, de la Convention? pourquoi tant de pénibles et vaines justifications des crimes dont ils se sont rendus coupables, si ce n'est pour tâcher d'en diminuer l'horreur et d'y préparer les esprits pour le moment où ils redeviendront nécessaires par l'établissement de la république? Mais quand même telles ne seraient pas les intentions de leurs auteurs, et il est difficile cependant de leur en supposer d'autres, ne

vous y trompez pas, monsieur Bonassin, les événemens sont plus forts que les hommes, et tel républicain de bonne foi, qui croit véritablement à la possibilité de l'exécution de son système sans tous les excès qui l'ont déjà déshonoré une première fois, se verra entraîné malgré lui à les renouveler pour soutenir l'œuvre de ses mains et l'objet de sa prédilection.

— C'est justement cette nécessité dont je ne vois pas la cause.

— Elle résulte de l'impossibilité d'amener les Français à un vote unanime en faveur d'un système qui, d'abord, a contre lui d'aussi horribles antécédens; qui, ensuite, répugne à nos besoins, à nos mœurs, à notre esprit national; et qui, enfin, nous mettrait en état d'hostilité avec toutes les nations voisines. Ces causes de dissentiment sont incontestables, l'immense opposition qu'elles feront naître ne l'est pas moins; et de là toutes les violences que je vous annonce, et auxquelles les chefs de la république se-

ront forcés, s'ils veulent se maintenir au pouvoir, comme vous n'en pouvez douter.

— Je ne dis pas précisément le contraire; mais cependant si l'on voulait s'entendre.

— On peut s'entendre pour adopter une forme de gouvernement depuis longtemps connue et éprouvée; mais on ne s'entendra jamais pour en adopter une autre que la raison repousse, que l'expérience réprouve, et qui n'a pour elle que d'affreux souvenirs. L'espérer serait une folie.

— Vous êtes bien tranchant dans vos opinions, monsieur Bonsens; pourquoi dites-vous que la raison repousse cette forme de gouvernement?

— Parce qu'elle nous apprend que nous ne devons attendre notre bonheur que de celui dont notre bonheur fera la fortune et dont notre malheur ferait la perte. Or, il n'y a que les rois qui soient dans ce cas; ils n'ont rien à gagner en opprimant leurs peuples, puisqu'ils sont au faîte de la puissance, et ils auraient

tout à perdre en les poussant par leurs vexations à un désespoir qui les menacerait directement.

— Je ne dis pas précisément que les rois ne soient absolument bons à rien ; mais ils coûtent trop cher, voyez-vous. Ça fait trembler quand on pense à tout ce que dévore un roi à lui seul ; un gouvernement républicain est bien moins onéreux au pays.

— Oui, témoins tous les essais que nous en avons faits pendant notre première révolution, n'est-ce pas ? Témoin, par exemple, l'Assemblée constituante, qui vendit pour quatre cents millions de biens du clergé, créa neuf cents millions d'assignats, et excéda ainsi les revenus de treize cents millions.

Témoin encore l'Assemblée législative, qui, pendant son règne d'une seule année, vendit pour deux cent vingt-cinq millions de biens nationaux, créa pour un milliard 650 millions d'assignats, et excéda ainsi les revenus d'un milliard 875 millions.

Témoin aussi la Convention, qui, pendant son règne de trois ans, vendit pour deux milliards de biens nationaux, créa pour cinq milliards de nouveaux assignats, et perçut deux milliards d'emprunt forcé dont on ne remboursa jamais un sou ; de sorte que ses dépenses extraordinaires, indépendantes de celles payées avec le produit des impôts, peuvent être évaluées, en raison de la perte sur les assignats, au moins à cinq milliards, valeur réelle.

Témoin enfin le Directoire, qui, pour mettre le dernier sceau à cette belle œuvre, vendit encore pour sept cents millions de biens nationaux, créa deux milliards 400 millions de mandats pour rembourser les assignats, à raison d'un franc en mandats pour trente francs d'assignats, puis fit banqueroute de ces mandats, banqueroute des deux tiers aux rentiers, banqueroute aux hospices, banqueroute aux fournisseurs, banqueroute enfin à tout le monde. Voilà de belles économies, n'est-ce pas, monsieur

Bonassin ? La nation a bien eu à s'en louer.

— Vous vous rejetez toujours sur les fautes qui ont été commises alors, comme si c'était une preuve qu'on ne pourrait pas faire mieux maintenant ; et comme si votre restauration elle-même, dont vous êtes cependant si amoureux, n'avait pas donné de pareils exemples de prodigalités. Avez-vous donc oublié que pendant son règne la dette publique s'est augmentée de 159 millions de rentes ?

—Non ; mais je sais aussi que sur cette somme il faut en déduire celle de 129 millions qui furent créés pour acquitter les dettes que nous avaient laissées l'empire et les cent jours ; de sorte qu'il n'en reste plus au compte de la restauration que 30 millions qui sont plus que compensés par 44 millions de rentes rachetées par la caisse d'amortissement : et ainsi, malgré le paiement de l'indemnité qui fit jeter de si hauts cris, malgré l'expédition de Morée, malgré la guerre d'Espagne, malgré la conquête d'Alger,

malgré tout ce qu'on a prétendu de ses prodigalités, la restauration a bien réellement diminué la dette publique, au lieu de l'avoir augmentée, comme l'en accusent faussement ses ennemis. Il leur convenait bien vraiment, à ces vieux partisans de la république et de l'empire, de déclamer contre ce qu'ils appelaient l'énormité de son budget d'un milliard, quand, d'un côté, il est constaté par les documens les plus authentiques, tels que les lois de finances et les comptes rendus par l'administration, que cette énormité était principalement due à 190 millions de rentes créées au profit ou par le fait de la révolution et de l'empire; et quand, d'un autre côté, il est également constaté que, même sous le poids de pareilles charges, la restauration est parvenue à fonder le crédit, à diminuer la dette, à dégrever les contribuables de 92 millions, et à répandre sur le pays une prospérité sans exemple! Est-ce là, monsieur Bonassin, je vous le demande maintenant avec confiance, ce qu'on peut

appeler un gouvernement ruineux, et une république eût-elle mieux fait les affaires de la France?

— Pourquoi pas? rien ne l'eût empêchée d'administrer aussi bien que la restauration, et elle eût eu de moins les charges énormes d'une cour prodigue.

— Vous en voulez bien à cette pauvre cour, dont les richesses cependant étaient en même temps celles de tant de malheureux qu'elle soulageait, et qui se trouvent aujourd'hui en si grand nombre, dans toutes les classes de la société, sans secours, sans pain, sans asile, exposés à toutes les horreurs de la misère, et forcés de maudire le jour qui ravit la fortune à leurs bienfaiteurs. Que ne pourrais-je pas dire pour justifier ce que vous appelez ses prodigalités, qui tournaient toutes au profit de l'indigence, et par conséquent au bien de l'état! Mais je veux répondre plus directement à votre proposition, et je vous dirai: Non, une république, loin d'administrer aussi bien que la restaura-

tion, n'eût pas mieux réussi que celle dont nous avons déjà essayé pour notre malheur; parce que, fondée sur les mêmes principes, elle eût dû nécessairement avoir les mêmes résultats. Qu'est-ce, en effet, aujourd'hui comme alors, qu'une république? C'est un gouvernement dans lequel, quoiqu'il n'y ait jamais réellement qu'un dominant dont l'influence absorbe celle de tous les autres, il y a cependant toujours pluralité de gouvernans qui portent en masse la responsabilité, ou plutôt qui n'en portent aucune, car celle-ci s'annulle en se divisant : ces gouvernans ont toujours en vue de s'emparer de la domination unique, qui, n'étant la propriété exclusive de personne, est par conséquent une riche proie offerte à tous les ambitieux, et assurée au premier aventurier heureux qui saura s'en saisir; de plus, la fortune de ces gouvernans eux-mêmes est enviée par d'autres qui travaillent à les supplanter pour les remplacer. De là les conspirations, les cabales, les troubles, les

guerres civiles, et, par une suite nécessaire, la dilapidation des finances, l'oubli des intérêts publics au profit des intérêts particuliers, qui sont toujours menacés, la nécessité de recourir aux moyens les plus prompts et souvent les plus violens pour parer aux inconvéniens et aux dangers que chaque instant voit se reproduire sous mille formes différentes, la ruine du crédit, la chute du commerce, la cessation des travaux, la misère publique, et toutes les horreurs de la plus sanglante anarchie.

— Mais une république a, tout aussi bien qu'une monarchie, des lois pour s'opposer à ces désordres et des magistrats pour les faire exécuter.

— Sans doute, mais jusqu'à ce que les lois soient passées dans les mœurs des citoyens, elles ne sont que du papier, au lieu que les armes des rebelles qui conspirent contre elles sont du fer. Nous en avions aussi des lois et des magistrats sous le règne de la terreur, ce n'est pas cela qui nous a fait faute; nous avions

même des représentans philosophes, des comités de salut public, de sûreté générale, de liberté individuelle, de liberté de la presse : qu'ont-ils fait pour le salut du peuple, pour la sûreté générale et particulière? Ils ont fait des assignats et des banqueroutes, des réquisitions et des confiscations, des visites domiciliaires et des arrestations, des condamnations en masse et des exécutions par soixantaine dans le jour même. Quand ont cessé toutes ces horreurs? Quand Buonaparte a réussi à accaparer un pouvoir assez décisif pour faire trembler tous les autres et pour supprimer successivement toutes ces jongleries et toutes ces institutions républicaines qui n'avaient su, pendant une durée de plusieurs années, produire que les crimes les plus épouvantables et les malheurs les plus inouïs. Il justifia ainsi, à la lettre, la comparaison que Voltaire avait faite d'une république à une société où des convives, d'un appétit égal, mangent à la même table, jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace et vi-

goureux qui prenne tout pour lui et leur laisse les miettes [1].

— Je ne dis pas précisément le contraire, en thèse générale, cependant il peut y avoir des exceptions à la règle; et la preuve, c'est qu'il y a eu, et qu'il y a encore des républiques très-florissantes.

— Je conviens de la vérité de cette dernière proposition, mais on n'en peut tirer aucune induction en faveur de la première; car si vous voulez considérer toutes les républiques qui existent, vous verrez que, ou les pays qui ont adopté cette forme de gouvernement sont très-peu étendus, ou leurs habitans n'avaient jamais été habitués aux formes monarchiques : la France, au contraire, est non seulement très-étendue, mais, de plus, elle a toujours été gouvernée monarchiquement; elle est donc, sous ces deux rapports, en dissemblance totale avec toutes les républiques connues, et ce serait évidemment vouloir s'aveugler soi-

[1] *Pensées sur l'administration publique.*

même que vouloir lui imposer le gouvernement d'autres pays qui n'ont avec elle aucune analogie. Que penseriez-vous d'un médecin qui vous dirait : il y a des hommes qui se trouvent très-bien de se lever tous les jours à quatre heures du matin, de faire un violent exercice pendant toute la journée, de ne se nourrir que de gros pain bis et de coucher sur la dure; faites comme eux, et vous jouirez de leur excellente santé? Ne lui répondriez-vous pas : mais ces hommes ont un tempérament qui leur permet ce genre de vie; ils y sont habitués dès leur enfance; ils n'en ont jamais connu d'autres, et ce qui fait leur santé causerait bien certainement ma mort? Eh bien, monsieur Bonassin, ces novateurs qui viennent prêcher la république dans un pays aussi grand et aussi peuplé que la France, et après quatorze cents ans de mœurs et d'habitudes monarchiques, ne sont pas plus sages que le médecin qui vous donnerait un tel conseil; et si nous étions assez insensés pour les croire, nous cau-

serions la ruine de la patrie tout aussi infailliblement que vous hâteriez votre mort en suivant un régime totalement contraire au tempérament que vous ont fait de longues habitudes.

Ainsi, vous le voyez, votre espoir d'une exception favorable est d'abord entièrement illusoire ; et, de plus, quand bien même il ne le serait pas aussi complètement que je le prétends, serait-ce donc sur une chance aussi frivole et aussi incertaine, surtout quand nous en avons d'autres justifiées par une longue expérience, que vous oseriez risquer les destinées de trente-deux millions de Français? Ah! monsieur Bonassin, j'avais meilleure idée de votre patriotisme que vous vantez si souvent.

— Que voulez-vous? il faut bien en finir.

— Oui, mais que ce ne soit pas du moins comme ceux qui vont se jeter à l'eau, pour en finir aussi, disent-ils, avec leur triste existence.

CHAPITRE XII.

La conversation que nous avons rapportée au chapitre précédent avait singulièrement refroidi M. Bonassin pour les intérêts de la république; fort peu enthousiaste par lui-même de cette forme de gouvernement, dont il n'avait jamais entendu parler que d'une manière défavorable, il ne lui coûtait d'y renoncer que sous un seul rapport, mais qui lui tenait grandement au cœur. Sa fortune était entièrement détruite, et la promesse de M. Tapfort avait touché la corde sensible : « Sous un tel gouvernement, se disait-il, il ne faut pas être bien malin pour remplir de grands emplois, et mille autres qui ne valaient pas mieux que moi en ont obtenu, sous la république, qui leur ont assuré en peu de temps une

immense fortune. Pourquoi serais-je plus malheureux qu'eux? Le tout est de montrer un peu de bonne volonté, ce seront les premiers venus qui seront nécessairement les premiers placés. »

Quelque flatteur que fût cet espoir, il était cependant balancé par des considérations et des craintes également puissantes qui empêchaient M. Bonassin de s'y livrer entièrement. Son enthousiasme pour la révolution de juillet, dont il avait été si mal récompensé, lui avait au moins valu l'utile leçon de se tenir désormais sur ses gardes, et de ne plus confondre ses passions avec les véritables règles de la politique. Sans être, comme il avait le bon esprit d'en convenir lui-même, un grand malin, il n'était cependant pas un imbécile, et chaque fois que, dans le silence de ses préventions, il s'interrogeait sur la valeur réelle des promesses de M. Tapfort et de ses journaux, il était forcé de s'avouer que tout cela ne reposait sur rien de solide, et n'était que des espérances fort éloignées et surtout fort

incertaines, telles que celles qui avaient été si abondamment prodiguées avant et depuis la révolution. Mais sa fortune entièrement perdue! il était bien dur de renoncer aux chances possibles de la relever, et peut-être même de la porter beaucoup plus haut qu'elle n'avait jamais été! C'était là la pierre d'achoppement contre laquelle venaient échouer toutes ses bonnes résolutions, et chaque fois que M. Tapfort touchait cette corde délicate, il était sûr de vaincre momentanément toutes ses résistances. « Il ne s'agit pas, lui dit-il un jour où il lui voyait plus de craintes et d'irrésolution que jamais, il ne s'agit pas de savoir si ce système durera long-temps, mais seulement de savoir s'il durera assez de temps pour donner à ceux qui l'auront établi les moyens de faire leurs affaires, et c'est ce dont on ne peut douter. Ne voyez-vous pas, sous celui-ci même, où nous avons encore cependant, on ne peut pas se le dissimuler, au moins une apparence de légalité, combien de fortunes rapides et

colossales se sont élevées en quelques mois? Je pourrais vous citer des gens, et en assez bon nombre, qui ont maintenant des 50, 60, 80 et 100 mille livres de rentes, qui n'en avaient pas le tiers, pas le quart, pas le cinquième, pas le dixième même avant la révolution; que sera-ce donc sous le système républicain, quand le prétexte du *salut du peuple* autorisera toutes les proscriptions, toutes les spoliations, toutes les confiscations, tous les impôts, et enfin toutes les mesures qui nous paraîtront le plus convenables à nos intérêts? Allez, allez, monsieur Bonassin, ayons seulement trois ou quatre mois de république, et je vous garantis, pour peu que vous sachiez profiter des circonstances, propriétaire, au bout de ce temps, de plus de beaux domaines que vous n'avez aujourd'hui de chambres dans votre appartement. »

Il faut convenir que, pour quelqu'un qui n'a pas une vertu solidement assise, de telles promesses étaient bien séduisantes, et l'on ne s'étonnera pas sans

doute de l'effet qu'elles produisirent sur M. Bonassin. Elles lui eussent certainement fait horreur lorsqu'il avait encore sa fortune entière, mais aujourd'hui qu'elle était totalement perdue, il se croyait en droit de ne regarder de tels moyens de la recouvrer que comme un prêté rendu : « Puisque la société, se disait-il, n'est plus maintenant qu'une vraie forêt de Bondy, où le plus fort dépouille le plus faible, où le plus malin dupe le plus sot, tâchons du moins de n'être ni le plus faible, ni le plus sot. Reprendre ce qui nous a été volé, ce n'est que justice. »

Telles étaient les mauvaises raisons par lesquelles M. Bonassin s'efforçait de s'encourager; mais il avait beau faire, une voix secrète réclamait toujours au fond de son cœur contre une pareille résolution. — Si l'on t'a trompé, lui criait-elle, est-ce une excuse suffisante pour tromper les autres? — Pourrais-tu vouloir d'une fortune acquise au prix du sang de tes concitoyens et de la ruine de ta

patrie ? — Cette fortune d'ailleurs est-elle aussi assurée qu'on te la représente? — Déjà séduit une première fois par des intrigans qui ont abusé de ta crédulité, ne dois-tu pas craindre que de nouveaux intrigans ne viennent en abuser une seconde fois? Quand tu obtiendrais cette fortune objet de tes désirs, es-tu assuré de pouvoir la conserver?...

A ces sages réflexions venaient encore se joindre celles que lui suggéraient les discours de sa femme et de sa tante, qui, d'après divers indices tirés de sa conversation, de sa préoccupation, et surtout des fréquentes visites de M. Tapfort, ayant facilement deviné les pensées qui l'agitaient, cherchaient à l'en détourner par tous les moyens indirects qui étaient en leur pouvoir ; car, heurter de front ses opinions, c'eût été, comme avec tous les esprits faibles, ne lui donner qu'un motif de plus pour les embrasser. Heureusement les occasions ne leur manquaient pas, dans un temps où tout le monde parlait de la politique et des af-

faires publiques, pour invoquer les exemples du passé, contre les illusions du présent, et elles étaient habiles à s'en servir. Tantôt c'était madame Darcelet qui citait cet article remarquable de la Constitution de 93 : « La Constitution garantit à tous les Français l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété, la dette publique, le libre exercice de tous les cultes..... Elle est remise sous la sauvegarde de toutes les vertus. » Et, recherchant ce qu'avaient produit ces belles promesses, elle trouvait pour leurs résultats les noyades de Nantes, les boucheries de Lebon à Arras, les horreurs commises à Lyon, à Toulon, à Bordeaux, en Alsace[1], etc., et elle terminait en di-

[1] Le récit le plus succinct des atrocités qui se commirent dans ces divers endroits, indépendamment de toutes celles dont furent témoins et victimes tant d'autres lieux de la France, serait ici beaucoup trop long; pour en donner une idée suffisante au lecteur qui pourrait n'être pas instruit des crimes de cette révolution qu'on ose encore louer de nos jours, je dirai qu'en Alsace

sant : « Fiez-vous donc encore à toutes vos Constitutions et à toutes vos Chartes! la meilleure de toutes, c'est un bon roi dont le pouvoir assuré le met sans intérêt à commettre le mal, et lui en donne un grand, au contraire, à faire le bien. Tant que vous n'aurez que des intrus qui craindront d'être renversés demain par les mêmes violences qui les ont élevés hier, ils ne s'occuperont que d'eux et des moyens de se conserver, coûte que coûte, le plus long-temps qu'ils pourront. »

Une autre fois c'était madame Bonassin qui demandait si une nouvelle république nous forcerait encore, comme la première, à inscrire sur un tableau placé devant nos portes, les noms, l'âge, la profession de chaque membre de nos familles ; si nos églises, nos couvens, nos

cinquante mille paysans furent obligés de se réfugier dans les bois et sur les montagnes, pour échapper aux fureurs des représentans du peuple, envoyés en mission dans ce malheureux pays.

colléges, nos palais, nos hôtels, nos châteaux deviendraient encore, comme à cette heureuse époque de liberté, autant de maisons d'arrêt et de réclusion; si nous aurions encore des assignats, un maximum, des réquisitions, des emprunts forcés, des échafauds en permanence, etc., etc.

Mais ce qui lui donna le plus à penser, ce fut une fois où Robert, qui ne perdait jamais une occasion de placer son mot, dit que ce qui le rassurait contre une nouvelle république, c'était que la première avait si bien récompensé ceux qui l'avaient faite, qu'il faudrait maintenant être trente-six mille fois fou pour travailler à en établir une seconde.

— Comment! repartit M. Bonassin, mais elle les a tous enrichis; et je ne vois pas que ce soit là une si forte raison pour faire craindre de travailler à une seconde.

— Oh oui, répondit Robert, ils ont pu faire bombance tant qu'ils ont vécu; mais entre gens qui convoitent tous une

même proie, qui se craignent et s'observent mutuellement, et pour qui le succès justifie tout, la vie n'est pas longue ; on triomphe aujourd'hui, on sera culbuté demain ; aussi a-t-on comparé, et avec beaucoup de raison, la république à Saturne dévorant ses propres enfans. Toute l'histoire de cette époque sanglante n'est que l'histoire des succès et de la chute des divers partis envoyant successivement à la guillotine tous ceux qui les avaient précédés.

— Comme tu es devenu savant depuis quelque temps ! lui observa son oncle tout surpris, et qui désirait, plus qu'il n'osait le faire paraître, des explications sur ce point délicat.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, continua son neveu ; depuis que je n'ai plus grand'chose à faire dans la boutique, je m'amuse à lire ; et ce que je viens de vous dire n'est que le résultat d'un petit relevé que j'ai fait hier, dans un seul livre, des personnages les plus marquans de la révolution, que la révo-

lution a fait périr ; je me rappelle, entre autres choses, d'avoir compté jusqu'à cinquante-cinq membres de la Convention et treize généraux de la révolution morts sur l'échafaud, sans parler de tous ceux qui se sont suicidés pour éviter d'être traînés au supplice, qui ont été assassinés, ou qui sont morts en exil.

— Je ne dis pas précisément le contraire, répliqua M. Bonassin ; mais tous ces gens-là étaient les matadors de l'époque ; au-dessous d'eux, il n'a pas laissé que d'y en avoir beaucoup qui n'ont pas couru les mêmes risques, et qui n'en ont pas moins fait d'excellentes affaires.

— Oui, tous les fripons qui ont remboursé en assignats, qui ont volé dans les fournitures, qui ont pillé les églises et les châteaux ; l'histoire ne peut pas descendre jusqu'à raconter individuellement le sort de tant d'obscurs scélérats ; mais si quelques-uns ont échappé aux nombreuses réactions politiques qui ont signalé cette époque, ils n'auront certai-

nement pas échappé au mépris de leurs concitoyens, aux remords de leur conscience et à la vengeance du ciel, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

C'était par de telles observations, répétées chaque fois que l'occasion le permettait, que la famille de M. Bonassin cherchait à le détourner du parti funeste qu'elle le voyait prêt à embrasser. Une circonstance inattendue vint bientôt encore ajouter aux espérances qu'elle avait conçues de le ramener à de plus sages opinions.

Un jour de dimanche, comme il se promenait avec M. Bonsens aux Champs-Élysées, ils rencontrèrent un malheureux que la pitié publique avait adossé contre un arbre pour le mettre à l'abri de toute atteinte des voitures; de misérables haillons couvraient à peine sa nudité; les mots entrecoupés que prononçait sa langue embarrassée, ses yeux presque fermés, ses gestes désordonnés, et, plus que tout cela encore, les sales hoquets qu'il faisait entendre, et les flots de dégoûtan-

tes ordures qui l'entouraient, annonçaient assez la nature du mal qui le travaillait. Aussi odieux par ses discours que repoussant par son extérieur, il n'ouvrait la bouche que pour prononcer les plus détestables imprécations et proférer les vœux les plus horribles : « A bas les calotins! criait-il, — vive la république! — à la lanterne tous les calotins! — je voudrais tenir le dernier de ces coquins-là pour lui manger le cœur. — Vive la mort! — vive l'enfer! — à bas le bon Dieu! — ça ira, ça ira; les aristocrates à la lanterne! » Un grand nombre de promeneurs s'étaient arrêtés à considérer ce hideux spectacle. Les uns en haussaient les épaules, les autres en riaient, quand tout-à-coup l'un des assistans éleva la voix, et dit d'un ton à se faire entendre de tout le monde : « Messieurs, je défie qu'on fasse une censure plus cruelle de la république et un plus bel éloge de la religion. Il n'est aucun honnête homme qui ne doive tenir à honneur d'aimer ce que ce misérable déteste, et de détester

ce qu'il aime. » Après ces courtes paroles, auxquelles il n'attendit pas de réponse, l'inconnu quitta le groupe et se perdit dans la foule des promeneurs, laissant chacun maître d'interpréter et de commenter ce qu'il avait dit selon son goût et ses opinions.

M. Bonsens voulant profiter de l'effet qu'avaient dû nécessairement produire sur son compagnon une telle vue et de tels discours, l'entraîna loin de ce spectacle, et lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit plus tranquille, il lui dit : Ce Monsieur avait bien raison, il est aussi honorable d'avoir de tels ennemis que déshonorant d'avoir de tels amis.

— Je ne dis pas précisément le contraire, répondit M. Bonassin visiblement embarrassé ; mais cependant ce n'est pas sur de tels misérables qu'il faut juger tous ceux qui professent les mêmes opinions. Combien n'avez-vous pas, même parmi les gens religieux, de vils hypocrites qui ne sont dans le fond que d'affreux scélérats ou d'ignobles libertins?

— Vous ne vous apercevez donc pas, monsieur Bonassin, que vous portez et que vous repoussez tout à la fois l'accusation? car, puisque, de votre propre aveu, ces scélérats et ces libertins ne sont que des hypocrites, ce n'est pas à la religion qu'il faut imputer leur conduite; ils n'en ont que le masque et nullement l'esprit. Loin qu'elle les reçoive parmi ses enfans, elle les censure, elle les menace, elle les condamne, parce qu'ils ne croient pas ce qu'elle enseigne, parce qu'ils ne pratiquent pas ce qu'elle ordonne. Mais les incrédules, sous quel prétexte rejeteront-ils cet homme qui croit ce qu'ils croient, c'est-à-dire rien, et qui se conduit d'après ce que sa seule raison lui enseigne, comme ils se conduisent eux-mêmes d'après les lumières de leur seule raison? Vous le voyez donc, votre comparaison est entièrement fausse; ces scélérats et ces libertins dont vous me parlez n'appartiennent pas à la religion; au lieu que ce monstre d'infamie, que nous venons de rencontrer, appartient aux

incrédules, qui ne peuvent, sous aucun rapport, le renier pour un des leurs.

— Il y a cependant une grande différence entre la conduite de ce misérable et celle de plusieurs personnes que je connais, et qui ne se soucient guère de la religion.

— Oui, il y a toute celle qu'y mettent la naissance, l'éducation, les habitudes, le respect humain, le tempérament et mille autres causes semblables; mais il n'y en a aucune nécessitée par les principes; c'est-à-dire aucune stable, aucune invariable, aucune que d'autres circonstances, d'autres besoins, une autre position ne puissent changer. Nul doute qu'un homme riche qui peut se griser au coin de son feu, avec d'excellens vins, n'ira pas boire de la piquette hors barrière, et ne viendra pas ensuite étaler sa honte aux yeux du public. Nul doute encore que le gros marchand qui a besoin de sa réputation et de son crédit n'ira pas s'amuser à commettre quelque mince filouterie qui le ruinerait en

le déshonorant. Il en est de même pour tous les autres vices que vous ne voyez dans toute leur laideur que chez le peuple, parce qu'il est le seul qui ne soit forcé à aucun ménagement, et qui puisse agir ouvertement selon ses principes.

— A vous entendre, il n'y aurait donc que les dévots qui pussent être honnêtes gens ?

— Ceci demande explication. Si vous entendez par honnête homme celui à la conduite duquel le monde n'a rien à redire ouvertement, et qui même souvent mérite des louanges par quelque bonne qualité, je conviendrai sans peine qu'il peut s'en trouver de tels dans les rangs des incrédules : ainsi, vous y trouverez des hommes recommandables par la douceur de leurs mœurs, par la politesse de leurs manières, par la bonté de leur cœur, par la chaleur de leur amitié, ou par mille autres endroits divers que je vous accorde volontiers ; mais tous auront quelque défaut plus ou moins ca-

ché, souvent même plusieurs dans lesquels ils se complairont, pour lesquels ils auront mille excuses à donner, et qu'ils ne chercheront nullement à combattre : vous ne trouverez que chez les chrétiens seuls des hommes qui se reprocheront tous leurs défauts, sans en excepter aucuns, et chercheront à s'en corriger. De plus, ils sont encore les seuls sur les vertus desquels on puisse compter, parce que leurs principes étant invariables et ne dépendant en aucune manière des circonstances, ils sont nécessairement toujours les mêmes dans toutes les positions de la vie.

— Oui, voilà comme vous êtes tous, quand vous parlez de vous, il n'y a pas de mérite que vous ne vous donniez ; quand vous parlez de ceux qui ne pensent pas comme vous, il n'y a pas de reproche que vous ne leur fassiez.

— Vous avez doublement tort dans ce que vous dites là, monsieur Bonassin ; d'abord, parce que ce n'est pas à nous que nous attribuons ces mérites, mais à

notre foi ; ensuite, parce que nous ne sommes pas aussi injustes envers les autres que vous nous en accusez : à l'instant même je viens de reconnaître qu'ils peuvent n'être pas étrangers à toute bonne qualité. Faudrait-il donc, pour vous plaire, que je convinsse que ceux-là sont de véritables chrétiens, qui s'enfuient avec les deniers publics, qui trompent leurs créanciers par des banqueroutes frauduleuses, qui ruinent l'État par des marchés iniques, qui vendent les emplois du gouvernement à leur profit, qui mettent tour à tour aux enchères leur silence ou leurs éloges, qui, pour un peu d'or, trahissent tous les droits et secondent toutes les injustices? en vérité, ce serait m'en demander trop, et je puis même d'autant moins le faire, que je serais certainement désavoué par ceux que je voudrais ainsi placer dans nos rangs. Si vous connaissez, en effet, quelques hommes coupables des méfaits que je viens de citer, interrogez leurs opinions religieuses, et vous verrez que tous se vantent

hautement de ne pas être des nôtres. Je vous laisse à juger maintenant si c'est un éloge qu'ils se donnent, ou s'ils n'appellent pas bien plutôt sur eux la méfiance et le mépris de tout homme qui raisonne, lorsqu'ils viennent, avec une si niaise audace, se glorifier d'être étrangers à une religion qui commande toutes les vertus, et, par une suite nécessaire, de professer une incrédulité qui permet tous les vices.

— Je ne dis pas précisément le contraire; mais c'est que, voyez-vous, le parti-prêtre a déjà fait tant de mal en France, que l'on n'ose plus s'y fier.

— Pourriez-vous me citer quelques exemples de ce mal que vous prétendez qu'il a fait?

— Oh! pour cela, rien de plus facile..... Attendez un peu que je me rappelle..... C'est singulier! ça ne me revient pas à l'esprit..... J'ai une si malheureuse mémoire! cependant j'ai lu dans les journaux des traits bien affreux de la part des prêtres.

— Et moi, j'y en ai lu, au contraire,

de fort beaux ; auxquels faut-il croire?

— Les uns n'empêchent pas les autres; dans le nombre il est bien possible qu'il y ait quelques prêtres meilleurs que leurs confrères.

— Pourquoi ne retourneriez-vous pas la phrase en disant que, dans un très-grand nombre de prêtres, il est possible qu'il s'en trouve quelques-uns qui ne soient pas aussi bons que les autres? il me semble que cette manière de parler serait d'autant plus raisonnable que tous ces prétendus traits affreux que vous leur reprochez ont presque tous été démentis, et que ceux que je leur oppose ne l'ont, aù contraire, jamais été.

— Bah! bah! il n'y a pas de feu sans fumée; et quand un journal rapporte un fait, il faut bien croire qu'il y en a quelque chose de vrai.

— Oui, comme lorsque, par exemple, il cite la lettre d'un curé de campagne qui, entre autres méchancetés, recommande à son successeur de bien molester ses paroissiens, parce qu'ils sont tous des li-

béraux. Le journal cite non seulement le nom du curé, mais encore le nom de la commune, et, pour donner plus de crédit encore à sa fable, il ajoute le certificat du maire de l'endroit qui atteste avoir lu la lettre. Voilà une accusation bien avérée, n'est-ce pas? il ne manque rien à ses preuves.

— Non sans doute, et je voudrais bien savoir ce que vous avez à y redire.

— Presque rien, seulement qu'après vérification faite on n'a pu trouver en France aucune commune de ce nom, et que, par conséquent, la lettre, le curé et le maire sont autant d'inventions du journaliste.

— C'est qu'il aura été trompé par de faux rapports; mais si le clergé était aussi innocent que vous le dites, pourquoi aurait-il tant d'ennemis?

— La raison n'en est pas difficile à trouver; elle est tout entière dans l'opposition de ses doctrines aux vices que l'impiété a malheureusement rendus trop communs de nos jours : que le clergé cesse de

prêcher la fidélité à la foi jurée, l'obéissance au souverain, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le respect pour les biens, la réputation, la vie de notre prochain ; qu'il cesse de réprimer l'ambition, de condamner l'injustice, de flétrir l'égoïsme, de proscrire le mensonge; en un mot, de commander la pratique de toutes les vertus et la fuite de tous les vices; et la persécution à laquelle il est en butte cessera aussitôt. Mais alors que deviendra la société? il n'est pas besoin d'être prophète pour le prédire.

— Je ne dis pas précisément le contraire; mais il faut avouer aussi cependant qu'il a un grand défaut, c'est de vouloir rester stationnaire malgré tous les progrès de notre raison. Les idées libérales n'ont pas de plus grand ennemi que lui.

— C'est effectivement un reproche qu'on lui fait; mais avant de décider qu'il le mérite, il est juste de rechercher ce qu'on doit entendre par idées libérales. Si vous donnez ce nom à celles qui pré-

conisent la licence, le parjure, la révolte, la vengeance, le libertinage, ah! sans doute, le clergé n'est pas et ne sera jamais libéral : mais si vous ne l'accordez qu'à ces idées généreuses qui élèvent l'âme, qui l'ennoblissent, qui la portent à de grandes pensées, qui communiquent à nos esprits de vives lumières, qui donnent à nos actions d'honorables motifs, je ne craindrai pas alors de vous dire que les prêtres seuls ont des idées vraiment libérales, et que les incrédules n'en ont que de basses, de honteuses et de dégradantes. Ne sont-ce pas les premiers, en effet, qui nous disent que nous sommes les enfans d'un Dieu, les rois de la terre et les héritiers du ciel? Ne sont-ce pas les seconds, au contraire, qui voudraient nous persuader que nous sommes les enfans du hasard, les semblables de la brute, et, comme elle, destinés après notre mort au néant et à la corruption? De quel côté sont les idées les plus grandes, les plus satisfaisantes, les plus honorables pour notre nature?

Ne sont-ce pas encore les premiers qui, en nous apprenant que nous sommes ici-bas sur une terre de passage, et que nos actions recevront une récompense ou une punition éternelle, nous fournissent les motifs les plus puissans pour nous porter aux actes les plus héroïques de dévonement, de patriotisme et de charité envers nos semblables? Les seconds, au contraire, en nous montrant le tombeau pour unique et dernier asile, peuvent-ils nous laisser d'autre intérêt que celui de la vie présente, d'autre guide que notre égoïsme, d'autre dieu que nous mêmes; et, desséchant ainsi dans nos âmes le germe de toutes les vertus, ne vont-ils pas même jusqu'à rendre totalement absurde dans leur système tout sacrifice de notre bien-être particulier au bien-être général?

Vous le voyez, monsieur Bonassin, toutes les idées prétendues libérales qui ont leur source dans l'incrédulité et le libertinage ne peuvent faire que la honte et le malheur des hommes, et, loin de

reprocher aux prêtres d'être leurs ennemis, il serait bien plus juste de les en louer. Maintenant il est d'autres de ces idées qui ne touchent pas à la religion ; eh bien, celles-là, ils vous les abandonnent ; ils n'en sont, par devoir, ni amis ni ennemis ; modifiez la forme de vos gouvernemens tant qu'il vous plaira ; établissez vos impôts comme vous l'entendrez ; donnez plus de prépondérance à telle classe de la société qu'il vous conviendra ; favorisez telle partie des connaissances humaines dont vous attendez le plus d'avantages ; révisez vos lois, changez vos usages ; tant que vous ne porterez pas atteinte à la loi de Dieu qu'ils sont chargés de vous annoncer, et dont ils ne peuvent trahir la cause sans trahir la vôtre en même temps, ils ne s'opposeront en rien à vos résolutions. Si quelques-uns d'entre eux, usant en cela d'un droit qui leur est commun avec tous les autres citoyens, les désapprouvent dans leur intérieur ; comme prêtres, non seulement ils s'y soumettront, mais ils por-

teront encore les autres à s'y soumettre. Que pouvez-vous leur demander de plus ?

— Oh ! je savais bien que vous arrangeriez tout cela d'une manière favorable pour eux.

—Mais, enfin, réfutez-moi ; ou, à défaut de raisonnemens, citez-moi quelque fait contraire à ce que je viens de vous dire.

— Mais c'est une chose connue, que le clergé veut tenir le peuple dans l'ignorance pour le dominer plus facilement.

— Il est vraiment déplorable, monsieur Bonassin, de voir jusqu'à quel point la prévention peut aveugler les meilleurs esprits. Quelques impies, pour faire perdre au clergé son crédit dans l'esprit public, ont répandu contre lui cette sotte accusation ; et vite, sans examiner si les faits les plus notoires et les plus publics ne la démentent pas, on s'empresse de la croire et de la propager, parce que c'est une méchanceté ! Mais

si je présentais à ces esprits crédules un seul de nos excellens frères des écoles chrétiennes, et si je leur demandais comment on peut accuser de désirer l'ignorance du peuple ceux qui vouent leur vie tout entière à son instruction, croyez-vous qu'ils trouveraient une explication bien facile à cette grossière contradiction? et cependant, combien d'autres exemples contraires à leur opinion ne pourrais-je pas leur citer encore ? Toutes ces corporations enseignantes que la religion a fondées, tous ces colléges publics qu'elle a élevés, tous ces couvens d'hommes et de femmes dans lesquels le peuple des campagnes et des villes trouvait autrefois l'instruction pour ses enfans, ne sont-ils pas des preuves parlantes contre une aussi ridicule et aussi injuste accusation? Que ceux qui osent la porter se rappellent les vains efforts de tous les gouvernemens révolutionnaires qui se sont succédé depuis 89 jusqu'au consulat de Buonaparte, pour établir un système d'instruction publique sans le secours de la religion ; qu'ils

se rappellent ces paroles prononcées au conseil des Cinq-Cents le 14 juin 97, c'est-à-dire après huit années d'essais infructueux, par le député Gilbert Desmolières : « L'instruction publique est nulle, et sa dépense est effrayante : il y a des endroits où le nombre des professeurs excède celui des élèves..... La partie morale de l'éducation est absolument négligée ; » et ces autres prononcées devant le même conseil, le 5 juin de l'année suivante : « L'ignorance se joue des efforts qu'on fait pour la combattre..... L'instruction publique est sans vie et sans organisation ; » et cet appel fait le 29 du même mois à toutes les *têtes pensantes* pour venir au secours de l'instruction publique ; et cet éloge arraché par la force de la vérité, le 18 juin 99, à un député qui loue les *ignorantins*, dont quatre, dit-il, suffisaient jadis aux besoins d'une ville de vingt-quatre mille âmes ; qu'ils se rappellent enfin que l'instruction publique n'a commencé à reparaître en France qu'après que le ministre

Portalis, présentant au Tribunat, le 4 avril 1802, le concordat de 1801, eut dit au nom des départemens : « .....Il est temps que les théories se taisent devant les faits..... point d'éducation sans religion..... l'instruction est nulle depuis dix ans..... toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société..... que cette religion qui a civilisé l'Europe..... et ses vertus soient toujours associées aux lumières qui nous éclairent ; » et s'ils osent encore, après ces preuves irrécusables de leur impuissance, comparées aux succès toujours soutenues et toujours croissans de la religion pendant nombre de siècles, accuser celle-ci de vouloir l'ignorance du peuple, il n'y aura pas d'expression assez forte pour peindre la stupidité de leur prévention ou la barbarie de leur haine.

—On ne peut pas raisonner avec vous ; vous vous montez de suite comme une soupe au lait.

—Je cite des faits, monsieur Bonassin, et vous, vous ne portez que des ac-

cusations dont vous ne prouvez aucune.

— Eh bien, s'il ne faut que cela pour être d'accord, je dirai avec vous que les prêtres sont les meilleures gens du monde. Après tout, ils ne m'ont jamais fait de mal, et je n'ai aucune raison pour leur en vouloir.

— Loin de là, vous en avez beaucoup, au contraire, pour les aimer et les respecter : dépouillez-vous un moment de toute prévention, et, n'interrogeant que les faits, apprenez à reconnaître combien sont importans et nombreux les services dus à ce clergé que poursuivent aujourd'hui de leurs calomnies l'impiété et la méchanceté. Je ne vous le montrerai pas refaisant seul la société qui périssait accablée sous le poids de ses vices, conservant seul le goût des lettres et des arts, à la renaissance desquels il présidera plus tard; rendant à la nature humaine sa dignité dégradée par la basse servilité des uns et par l'insolent orgueil des autres; adoucissant la férocité des mœurs; rompant ou allégeant les chaînes de l'es-

clavage ; protégeant les souverains contre la révolte de leurs sujets, et ceux-ci contre l'oppression de leurs souverains ; encourageant toutes les institutions charitables et libérales ; enfin, propageant, hâtant, exécutant, avec un zèle qui ne se démentit jamais, tout ce qui peut contribuer au bonheur du genre humain ; peut-être me répéteriez-vous ce qu'ont osé dire certains hommes, que tous ces services sont passés maintenant, et que le monde n'a plus besoin de lui, parce qu'il n'a plus rien à en attendre. Je me bornerai donc à vous parler des obligations présentes que vous lui avez ; et quel vaste champ celles-ci seules ne m'offrent-elles pas encore à parcourir? Quel autre que lui inspire aux enfans le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parens? quel autre que lui encore les façonne à ces vertus chrétiennes qui les rendront un jour de bons époux, de bons pères, de bons amis, de bons citoyens, et assureront ainsi le repos et le bonheur de leur vie? qui, mieux que lui, met l'u-

nion dans les familles et rétablit la paix dans les ménages? quelle peine l'a jamais trouvé insensible? quelle douleur ne s'est-il pas toujours efforcé d'adoucir? La nuit, comme le jour, n'est-il pas sans cesse au service de quiconque a besoin de son ministère? Que de fautes et que de crimes évités par ses sages remontrances! que de bonnes actions et que de vertus excitées par ses puissans encouragemens! Vous dirai-je les ineffables consolations qu'il prodigue au mourant, les remords dont il délivre le coupable en l'appelant au repentir, la résignation qu'il inspire aux affligés, les vêtemens dont il couvre la nudité du pauvre, le pain dont il rassasie sa faim? Hélas! j'en conviens, ces dernières considérations eussent été plus frappantes, il y a peu de temps encore; aujourd'hui on a voulu lui ravir jusqu'à ce mérite, par l'isolement auquel on le condamne, par les fonctions si chères à son cœur dont on l'éloigne. Honte à ceux à qui ses vertus faisaient ombrage, et qui ont voulu le priver ainsi de l'affec-

tion et de la confiance publique ! leurs jalouses mains ont ravi au pauvre ses véritables économes, ses fidèles soutiens, ses constans défenseurs : avant peu, le peuple n'aura que trop de sujets d'apprécier la différence qui existe entre la bienfaisance du monde et la charité du chrétien.

— Oh ! c'est déjà fait ce que vous dites là ; depuis qu'ils ont changé les bureaux de charité en bureaux de bienfaisance, les pauvres qui recevaient des bouillons trois fois par semaine n'en reçoivent plus qu'une fois tous les dix jours; et sans le secours de quelques bonnes âmes, le père d'un chanoine dans un endroit, et le curé de la paroisse dans un autre, qui ont trouvé moyen, par des appels à la charité publique, de faire continuer, comme par le passé, les trois distributions par semaine, je ne sais en vérité pas ce que seraient devenus les malheureux ainsi réduits à la misère par la bienfaisance substituée à la charité.

— Méditez donc ce fait, monsieur Bo-

nassin ; méditez aussi les autres considérations dont je n'ai pu vous donner qu'un aperçu bien abrégé ; et j'espère que vous ne refuserez pas ensuite d'avouer tout ce que vous devez d'amour et de reconnaissance à ce clergé, qui, soyez-en sûr, aurait moins d'ennemis, s'il voulait être plus complaisant pour les vices qui règnent aujourd'hui dans la société.

Tout en causant ainsi nos deux amis s'étaient avancés beaucoup plus loin qu'ils n'en avaient eu d'abord l'intention ; ils étaient près de la porte Maillot, lorsqu'ils reconnurent enfin leur distraction, et, se rappelant qu'ils étaient attendus par madame Bonassin, à cinq heures précises, pour dîner, ils se hâtèrent de retourner sur leurs pas et de rentrer en ville.

CHAPITRE XIII.

Le dîner fut plus gai qu'on n'aurait dû l'attendre dans des temps aussi fâcheux. Robert, que depuis long-temps la famille s'était habituée à regarder comme le futur époux d'Eugénie, avait reçu de son père, dans la matinée, l'agréable nouvelle qu'un procès, dans lequel il n'allait pas moins pour lui que de 30,000 francs, venait enfin d'être gagné ; et il fut pendant tout le repas d'une humeur charmante qui se communiqua bientôt à tous les convives. Un instant cependant M. Bonassin avait hésité à s'y livrer ; il lui était passé par la tête que son neveu, dont il estimait les bonnes qualités autant qu'il redoutait les plaisanteries, voyant sa ruine presque entière, pourrait bien ne plus vouloir de sa fille;

mais les attentions plus marquées qu'il le vit, au contraire, avoir pour elle, eurent bientôt chassé de son esprit cet injuste soupçon, et il se livra sans réserve à la joie qui animait toute la famille.

Mais elle fut promptement passée cette heureuse soirée qu'on pouvait regarder comme arrachée par surprise aux malheurs des temps, et dès le lendemain il fallut se trouver en face de la triste réalité; c'est-à-dire dans une boutique déserte, vis-à-vis d'une caisse vide, pressé par des créanciers exigeans, et pressant des débiteurs fort peu pressés de s'acquitter. Ayant eu besoin ce jour-là d'aller à la Bourse, il ne fut pas médiocrement étonné de trouver sur la place son ancien garçon de boutique, Bertrand, habillé d'une livrée superbe, et gardant un cabriolet fort élégant dont le cheval était richement enharnaché. L'intérêt qu'il portait à ce jeune homme, et peut-être aussi un peu de curiosité, le portèrent à s'approcher de lui pour le féliciter sur la bonne place qu'il avait trou-

vée. — Pour le moment, elle n'est pas trop mauvaise, lui répondit Bertrand ; mais ce n'est qu'un feu de paille, et je ne serais pas étonné que dès demain le maître et le domestique fussent sans pain.

— Ce n'est donc pas dans une bonne maison que tu sers ?

— Oh, pardine! vous connaissez bien mon maître ; c'est M. Tuffières.

— Qui? M. Tuffières! mais il n'y a pas plus de six semaines que nous nous sommes brouillés, parce que je n'ai pas voulu lui prêter dix écus!

— C'est possible ; mais il n'en roule pas moins cabriolet aujourd'hui, et n'en fait pas moins vie qui dure.

— Comment donc a-t-il si bien réussi, lorsque tant d'autres se sont ruinés ?

— Êtes-vous donc né d'hier, pour ne pas savoir que c'est précisément quand les honnêtes gens se ruinent que les fripons font fortune ?

— Eh bien! tu ne traites pas mal ton maître.

— Ma foi ! j'en sais assez sur son compte pour ne pas m'en gêner ; et puis d'ailleurs, pour ce que j'ai de temps à rester chez lui.....

— Quoi ! est-ce que tu voudrais déjà en sortir ?

— Non ; mais ça viendra bien sans que je le veuille. Des fortunes comme ça, voyez-vous, ça s'en va toujours comme ça est venu ; bien volé ne profite jamais.

— C'est donc décidément un malhonnête homme que M. Tuffières ?

— Lui ! ah, je ne voudrais pas lui ressembler pour tous les sacs d'écus qu'il a aujourd'hui. Vous aviez là de fameux amis, allez, monsieur Bonassin ! celui-là et M. Tapfort, on pourrait bien les attacher tous deux au même boulet, et les envoyer ramer sur la même galère.

— Tu me surprends furieusement, Bertrand ; ce sont des hommes d'honneur, et remplis d'excellens principes ; ils ne parlent que philanthropie, qu'humanité, que patriotisme ; c'est même au point qu'ils m'ont cent fois dit qu'on

n'était pas un bon citoyen si l'on n'était pas disposé à tout sacrifier au bien public.

—Vous êtes encore un brave homme de juger comme ça les gens par leurs paroles! C'est comme si vous achetiez d'un inconnu une balle de café sans la voir, et seulement sur ce qu'il vous en dirait.

—Mais que fait-il donc de si mal, ce monsieur Tuffières?

—Vous êtes mon ancien maître, chez qui je compte bien rentrer un jour ou l'autre; ainsi je puis vous le dire, d'autant plus qu'il y a quelque chose dont vous pourrez faire aussi votre profit.

—Voyons, conte-moi tout cela.

—D'abord, il faut que vous sachiez qu'il mange à deux râteliers; il travaille pour le gouvernement et contre le gouvernement, et il se fait payer des deux côtés.

—Ah, le scélérat!

—Il dit qu'ils sont tous comme ça au jour d'aujourd'hui, et que c'est au plus

malin à l'emporter sur les autres ; si bien donc que, pour ne pas rester en arrière, il trompe tous ceux à qui il a affaire. Le gouvernement le paie pour lui amener dans la souricière des carlistes et des républicains, et il gagne ct' argent-là en arrangeant de temps en temps une petite émeute qui vaut à la police la prise de quelques écervelés. Mais d'un autre côté il travaille sérieusement avec M. Tapfort à monter un parti pour la république ; et c'est là surtout qu'il fait ses choux gras : comme il leur faut de grandes dépenses pour solder, en attendant, tous ceux qu'ils destinent à faire tuer quand sera venu le moment de se battre tout de bon pour savoir qui l'emportera, chaque personne un peu aisée qu'ils enrôlent parmi eux est tenue à une cotisation plus ou moins forte, selon ses moyens, et je vous laisse à penser si mon maître, qui n'est pas manchot quand il s'agit de prendre, oublie de prélever là-dessus le paiement de ses peines.

— Oui, je le conçois ; mais comment

peuvent-ils espérer faire assez de dupes pour réussir?

— Par un moyen bien usé, mais qui n'en est pas moins toujours bon : en promettant plus de beurre que de pain.

Ces mots rappelèrent à M. Bonassin les promesses de M. Tapfort; il rougit de sa crédulité, mais, se remettant promptement de son trouble, il continua à questionner son ancien garçon. — Mais ils ne peuvent pas promettre des places à tout le monde, lui observa-t-il; il faut que ce soient des gens capables de les remplir.

— Bah! ils promettraient au premier venu une place de ministre, s'il ne fallait que ça pour l'embaucher; qu'est-ce que ça leur fait? ils ont d'avance tous les gros lots répartis entre les principaux chefs, et du diable si quelque autre qu'eux y touche après l'affaire! Les dupes qui les auront aidés auront les miettes pour leur profit, et si quelqu'un n'est pas content du partage, on saura bien le faire taire pour toujours. Ils en auront déjà bien

assez, ma foi, de s'entendre entre eux, malgré toutes leurs conventions ; et s'ils réussissent, je veux les voir se battre comme des chiens, les uns pour avoir plus que ce qui leur était promis, les autres pour garder leur part.

— Voilà des hommes bien dangereux ! Mais, dis-moi, mon garçon, est-ce qu'ils sont aussi sûrs de réussir qu'ils le disent ?

— Quant à ça, je n'en sais rien bien positivement ; je les vois tantôt qui se réjouissent, tantôt qui se désolent ; mais en fin de compte, je suis porté à croire qu'ils en disent plus qu'il n'y en a. Pas plus tard qu'hier soir, j'ai entendu une conversation qui m'a un peu rassuré, et même je devais vous aller voir ce soir pour vous en parler, car il a commencé par y être question de vous.

— Comment ! ils ont parlé de moi ; mais je n'ai rien à démêler avec eux.

— C'est possible que vous le croyiez ; mais il paraît qu'ils ont quelque chose à démêler avec vous. M. Tapfort ne vous

a-t-il pas parlé pour vous mettre de leur parti?

—Oui, il m'en a bien dit quelques mots.

—Allons, soyez franc; il vous en a dit plus que quelques mots, et vous lui avez même donné l'espérance que vous pourriez bien accepter ses propositions.

—Oh! ça n'a pas été jusque là.

—Eh bien, si vous ne voulez pas en convenir, n'importe : voilà donc ce qu'ils disaient de vous. Mon maître demandait à M. Tapfort s'il avait fini avec vous; celui-ci lui a répondu que vous paraissiez reculer depuis quelque temps, et qu'en définitive il n'y avait pas lieu de vous regretter, parce que vous n'étiez qu'un peureux, qu'un propre à rien.— Je le sais aussi bien que vous, lui a répondu mon maître; mais il peut payer, et c'est tout ce que nous voulons de lui.— Là-dessus, M. Tapfort lui a observé que vous étiez ruiné, et qu'il y avait maintenant plus de temps à perdre auprès de vous que de profit à retirer.— C'est égal,

a continué mon enragé de maître, il n'est si peu qui n'aide; il faut tenter un dernier effort, et s'il résiste, nous nous vengerons, j'irai le dénoncer comme républicain; de cette manière, s'il ne me sert pas d'un côté, il me servira d'un autre; et tandis que le gouvernement, à qui je ferai ainsi ma cour, s'amusera à tourmenter ce pauvre diable, il aura les yeux moins ouverts sur ce que je ferai contre lui.

— Voilà un bien atroce scélérat! Est-ce qu'ils sont tous comme ça dans ce parti-là?

— Vous sentez bien qu'on ne peut pas juger un parti tout entier par un homme, ni par deux, ni même par dix; tout ce que je puis vous dire à ce sujet, c'est que parmi ceux qui viennent à la maison, ça fait pitié de voir comme il y en a bon nombre qui ont réellement de bonnes intentions et qui croient vraiment agir dans l'intérêt public : on leur dit que tout s'arrangera sans qu'il y ait de trop grands malheurs à déplorer, et qu'ensuite tout

ira le mieux du monde ; et ils croient cela, les pauvres enfans ! tout aussi ferme que vous croyiez, il y a un an, que vous n'alliez plus avoir qu'à ouvrir la bouche, pour qu'il vous y tombe des cailles toutes rôties. C'est bien malheureux, allez, monsieur Bonassin, d'avoir, comme la plupart de ces jeunes gens-là, de l'esprit gâté par une tête trop chaude et par un petit grain d'ambition ! On se laisse prendre par quelques belles paroles, et l'on se trouve, en fin de compte, avoir fait tout le contraire de ce qu'on voulait faire. Je ne suis qu'une bête auprès de tous ces messieurs-là ; mais du diable si l'on prend jamais Bertrand à une pareille amorce ! Avant que je dise, tope ! il faut que je voie clair à ce qu'on me propose, et quand je suis à peu près bien, je ne quitte pas pour être mieux sans m'être assuré de ce que je gagnerai au change.

— C'est très-prudent, mon garçon, très-prudent ; mais dis-moi donc comment tu peux être ainsi initié dans tous

les secrets de ton maître ; il a donc en toi une bien grande confiance?

— Pas plus qu'il ne faut ; mais par ci, par là, on attrape toujours quelques mots ; et puis, à bon chat bon rat, comme dit le proverbe; si vous vouliez me promettre de ne pas m'en vouloir, je vous dirais bien quelque chose de plus.

— Parle sans crainte, je sais que tu es un bon garçon, incapable de faire du mal.

— Eh ! ce n'est pourtant pas trop bien ce que j'ai à vous dire, mais c'est la première fois que ça m'arrive ; et comme je ne resterai pas chez cet homme-là, ça ne m'arrivera plus après. Vous saurez donc qu'il y a, dans la chambre où il reste le plus ordinairement, une alcôve fermée ayant une porte de dégagement qui donne sur le corridor ; quand je soupçonne que la conversation doit être chaude, je me coule tout doucement dans ct' alcôve, et j'entends tout ce qu'ils disent, comme si j'étais dans la chambre.

—Mais c'est très-mal ce que tu fais là, Bertrand !

—Je ne dis pas non, mais j'y entends des choses si intéressantes, que la tentation est trop forte pour moi. Par exemple, hier soir, ils n'ont pas seulement parlé de vous, comme je vous le disais, mais ils ont encore causé de leur entreprise, et je ne puis plus douter maintenant qu'ils n'ont pas une grande confiance en son succès : vous conviendrez que c'est fameux à savoir.

—Qu'est-ce qu'ils disaient donc, mon garçon? conte-moi cela au plus juste.

—Quoi! disait mon maître en tapant son poing fermé sur la table, ce j.... f.... de ....., je ne me rappelle plus du nom qu'il citait, et tous ses camarades, auront réussi à renverser un bon gouvernement qui faisait depuis quinze ans le bonheur et la fortune de la France; ils se gobergeront tout à leur aise dans les bonnes places d'où ils ont chassé des gens qui valaient mieux qu'eux! et nous, qui les avons aidés à tirer les marrons du feu, nous, leurs anciens camarades, et qui devions partager avec eux le succès de

l'affaire, nous n'en aurions rien! nous resterions leurs dupes! Non, non, il n'en sera pas ainsi ; nous avons appris, à leur école, comment se font les révolutions, nous en profiterons contre eux aujourd'hui, nous les renverserons, ou j'y perdrai mon nom.—Prends garde d'y perdre aussi ta tête, lui observa l'autre; je t'assure que l'enthousiasme commence à se refroidir; le parti carliste gagne tous les jours; le peuple commence à s'apercevoir qu'il a troqué son borgne pour un aveugle; nous ferions peut-être mieux de suivre son exemple.—Nous sommes trop connus pour cela, maintenant, que lui répond mon maître; il n'y a plus qu'une république qui puisse nous offrir des chances suffisantes de fortune; si l'enthousiasme se refroidit, il faut le réchauffer en chantant victoire plus haut que jamais, et en ayant l'air sûr de nous; il n'y a rien de tel pour donner du cœur aux poltrons, et pour déterminer les indécis. La république ou la mort, c'est mon dernier mot.

Il paraît que M. Tapfort n'est pas tout-à-fait aussi enragé que lui, car il a encore essayé de le dégoûter de la république et de le faire entrer dans le parti carliste : « Ce sont de bonnes gens dans ce parti-là, lui a-t-il dit ; ils croient à la conscience, et on les endort facilement avec quelques belles paroles : il est peut-être encore temps de faire notre paix ; avec eux du moins nous serons plus sûrs qu'avec ceux qui nous emploient, et qui nous planteront peut-être là quand ils n'auront plus besoin de nous, comme l'ont fait ceux qui nous ont employés dans la dernière révolution. » Mais mon maître n'a voulu entendre à rien : « Non, non, qu'il a répondu, cette fois nous sommes aux premiers rangs, ou peu s'en faut, et jamais nous ne pourrions avoir aussi beau jeu dans le parti carliste. Ne sommes-nous pas en mesure pour tomber des premiers sur tout ce qu'il y aura de bon à prendre, si la chose réussit, et en même temps cependant suffisamment placés derrière le rideau pour laisser se

dépêtrer, comme ils l'entendront, tous ces bons jeunes gens qui sont les seuls connus dans cette affaire-là, et qui recevront les coups pendant que nous pourvoirons à notre sûreté, si la chose ne réussit pas? À nous le profit, à eux le danger, quelle plus belle position peux-tu désirer?

—Mais, mon Dieu! s'écria M. Bonassin tout stupéfait, quel terrible homme que ton maître! heureusement qu'il n'y en a pas beaucoup comme lui dans son parti; sans cela, ils nous en feraient voir des cruelles.

—Oh! quant à ça, vous pouvez être bien sûr qu'ils ne sont pas tous de la même force; mais dans de pareilles occasions, voyez-vous, une seule mauvaise tête est plus dangereuse que cinquante bonnes ne sont rassurantes : avec un peu d'astuce et quelques belles paroles dorées, comme *honneur*, *gloire*, *patrie*, *liberté*, il ne lui est pas difficile d'échauffer quelques jeunes cervelles; celles-ci poussent à leur tour les autres, qui craignent d'être

traitées de lâches si elles proposent de reculer : comme personne n'ose dire non, chacun de ceux qui voudraient s'arrêter croit qu'il est seul de son avis, il suit l'exemple de ceux qui, sans qu'il s'en doute, suivent aussi le sien ; une fois l'affaire commencée, on s'excite l'un l'autre, on s'anime, on se passionne, on ne connaît plus de bornes ; et, en fin de compte, on se trouve avoir fait des choses dont on est tout honteux quand la raison vous revient ; mais il n'est plus temps, le mal est fait, les chefs ont ce qu'ils voulaient ; ils profitent des dépouilles des vaincus, jusqu'à ce que d'autres viennent les leur ravir, et les pauvres dupes dont on s'est servi n'en sont qu'un peu plus mal encore que par le passé..... Mais j'aperçois là-bas mon maître qui revient ; tenez, voyez-vous comme il se pavane maintenant? ne dirait-on pas un duc et pair?

—Je ne veux pas qu'il me voie, et je m'en vais d'un autre côté. Adieu, mon garçon.

M. Bonassin eut bientôt terminé les

affaires qui l'appelaient à la Bourse, et il se disposait à retourner chez lui, lorsqu'il fut arrêté par M. Tapfort, qui, l'entraînant dans un coin écarté, le pressa vivement de prendre une résolution définitive relativement aux propositions qu'il lui avait faites. Plus mort que vif en se rappelant les menaces de vengeance de M. Tuffières, et cependant bien décidé maintenant à ne pas entrer dans un parti aussi dangereux, notre pauvre épicier n'osait dire ni oui ni non; il épuisa en vain tous les subterfuges qu'il put imaginer pour ne donner que des réponses évasives, son antagoniste le serra de si près qu'il vit bientôt arriver le moment où il allait être forcé dans ses derniers retranchemens; mais, heureusement pour lui, plusieurs personnes s'approchèrent d'eux et les forcèrent à cesser leur conversation : se faufilant aussitôt au milieu de la foule, il échappa facilement aux poursuites de M. Tapfort, et se jetant, de peur d'une nouvelle rencontre, dans le premier cabriolet de place qu'il ren-

contra, il donna ordre au cocher de le reconduire grand train chez lui.

CHAPITRE XIV.

Les trois jours qui suivirent celui qui avait été marqué par les conversations que nous avons rapportées au chapitre précédent furent pour M. Bonassin les plus heureux qu'il eût passés depuis bien long-temps. Robert avait enfin fait la demande de la main d'Eugénie, et celle-ci avait assez laissé voir à ses parens qu'elle la lui donnerait volontiers, si tel était leur bon plaisir; on n'en était plus qu'à la discussion des affaires d'intérêt, et Robert, à qui son père promettait de donner vingt mille francs argent comptant, se montrait aussi facile qu'on pouvait le désirer. Il demandait seulement qu'on lui cédât la boutique avec la

moitié des marchandises qui la garnissaient, et offrait de payer l'autre moitié sur prix de facture. M. Bonassin, avant d'accepter cette proposition, toute favorable qu'elle lui était, avait voulu faire un inventaire exact des débris de sa fortune, afin de se justifier si ce qui lui resterait pourrait lui fournir des moyens suffisans d'existence, et ce n'avait pas été sans un vif chagrin qu'il avait reconnu le contraire. Mais au moment où cette cruelle circonstance allait peut-être faire rompre l'affaire qu'il désirait le plus au monde, madame Darcelet reçut l'avis qu'un de ses parens, dont elle n'avait plus entendu parler depuis long-temps, venait de mourir à Marseille, laissant une fortune estimée quatre-vingt mille francs, dont il l'avait instituée unique héritière, en reconnaissance, disait-il dans son testament, d'un service important que son père lui avait autrefois rendu. Cette bonne tante, voulant à son tour reconnaître celui qu'elle devait à son neveu et à sa nièce, leur

passa cette somme en toute propriété, moyennant une simple pension viagère de douze cents francs qu'elle se réserva, et la seule difficulté qui existât étant ainsi levée, non seulement le mariage d'Eugénie et de Robert fut définitivement arrêté, mais M. Bonassin donna même à sa fille toutes les marchandises de sa boutique, au lieu de la moitié que Robert avait d'abord demandée.

Il semblait donc qu'il n'y eût plus qu'à se réjouir, mais l'homme propose et Dieu dispose. Au moment où le pauvre M. Bonassin se croyait au comble de ses vœux et sorti enfin de tout embarras, arriva chez lui le commissaire de police de son quartier, suivi de quatre sergens de ville, qui lui déclara qu'il était accusé de conspiration contre l'État, et lui exhiba l'ordre qu'il avait reçu de faire la visite de ses papiers, et une exacte perquisition dans toute sa maison : malgré l'avis qu'il avait reçu de Bertrand, et qu'il se rappela aussitôt, la foudre qui fût tombée à ses pieds ne l'eût pas plus

saisi ; il balbutia, il bégaya, il se coupa dans ses réponses ; le désir qu'il avait de prouver son innocence, et la crainte en même temps de se compromettre, le faisaient tantôt parler trop, et tantôt trop peu : ses paroles torturées par le commissaire étaient toutes expliquées contre lui, et son silence passait pour impossibilité de se justifier ; de sorte que, soit qu'il parlât, soit qu'il se tût, il fournissait également des armes contre lui.

Mais tout ceci n'était encore, si je puis parler ainsi, que des escarmouches ; on en vint bientôt aux perquisitions et à la visite des papiers ; et ce fut alors que M. Bonassin eut tout lieu de maudire tous les Tuffières et tous les Tapfort du monde, qui lui valaient cette inquiétante affaire. Les choses les plus innocentes lui étaient imputées à crime ; un vieux fusil de chasse de son père qu'il avait conservé précieusement, et un vieux poignard rouillé dont il se faisait une espèce de relique, parce qu'il avait toujours entendu dire qu'il avait appar-

tenu jadis à un des membres de sa famille, qui s'était illustré dans la marine, furent pris pour des projets évidens de révolte à main armée. Quelques numéros de différens journaux du mouvement et quelques caricatures furent aussi convertis en preuves d'intentions hostiles ; mais ce qui parut mettre le dernier sceau à la conviction du commissaire, ce fut une lettre dans laquelle, après plusieurs passages relatifs uniquement aux affaires commerciales, il lut le suivant : « La misère ici est à son comble ; on crie hautement contre l'énormité des impôts, qui ne sont pas moins élevés en ce moment que dans le temps des plus grandes guerres de Napoléon. On accuse les ministres de dilapider les fonds publics, et de ne songer, eux et leurs amis, qu'à se gorger de richesses. Un parti qui voudrait aujourd'hui lever l'étendard de la révolte ne manquerait pas de mécontens qui viendraient se joindre à lui, et ce serait encore une calamité de plus à ajouter à toutes celles que nous souffrons déjà. »

En vain M. Bonassin voulut-il se justifier en disant que, s'il y avait du mal dans cette lettre, il n'était pas responsable des opinions de son correspondant; en vain fit-il valoir que la dernière phrase expliquait bien clairement que son auteur était loin de désirer la révolte; le commissaire tint bon, et, soutenant que ces derniers mots n'étaient mis là que pour faire passer le reste, il persista à voir dans la lettre une correspondance révolutionnaire, et il fallut que M. Bonassin se laissât conduire à la préfecture de police, d'où il fut envoyé à Sainte-Pélagie, pour attendre le moment où les juges auraient le temps d'instruire son affaire.

Ainsi séparé de sa famille et de ses amis, qui ne pouvaient le venir voir qu'à des heures réglées; privé de toutes ces petites douceurs qui étaient devenues pour lui de véritables besoins, violemment arraché à toutes ses habitudes et confiné entre les quatre murs rapprochés d'une chambre triste et sans air, l'infor-

tuné Bonassin eut tout le loisir de s'affliger sur les suites déplorables d'une révolution pour laquelle il avait d'abord montré un si vif enthousiasme. « Il se serait passé bien du temps sous le gouvernement de Charles X, se disait-il souvent, avant que pareil malheur m'arrivât ; et cependant je ne l'aimais pas, tandis que j'ai été assez bête pour aimer celui-ci ! — Et cependant, on disait alors que nous étions sous la servitude, et l'on dit aujourd'hui que nous sommes sous le règne de la liberté ! Belle liberté, ma foi ! que celle qui emprisonne ainsi des citoyens par centaine, et qui va même jusqu'à arracher de leur domicile des bourgeois aussi paisibles que moi ! » Ces réflexions et mille autres qui lui passaient continuellement par la tête, navraient de douleur le cœur du pauvre prisonnier, et quand, pour surcroît de désolation, il venait à penser en quel moment il avait été ainsi amené dans cette fatale demeure sous le poids d'une accusation capitale, des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et il se trouvait

sans force pour résister au chagrin qui l'accablait.

Les fréquentes, mais toujours trop courtes visites qu'il recevait, et les espérances que chacun se plaisait à lui donner de son prochain élargissement, étaient insuffisantes pour soutenir son courage; et lorsqu'il se retrouvait seul après le départ d'un parent ou d'un ami, sa solitude ne lui en paraissait que plus affreuse, et il se livrait avec plus d'amertume encore aux pénibles sentimens qui l'agitaient : « J'avais perdu toute ma fortune, s'écriait-il dans ces momens trop tardifs d'un repentir forcé, il ne me restait plus que ma liberté, et m'en voilà encore privé! et tout juste au moment où j'allais pouvoir oublier toutes mes pertes! Coquine de révolution! oh! si c'était à recommencer! si nous étions plus jeunes seulement de deux ans, comme j'enverrais paître tous ces enjôleurs avec leurs phrases mielleuses et toutes leurs belles promesses dont ils n'ont réalisé aucune! Ils se gaussent de nous aujourd'hui qu'ils sont au

pouvoir et qu'ils ont tout ce qu'ils voulaient, ils nous mènent à la baguette comme des chiens, et ce qu'il y a de plus vexant encore, c'est que c'est nous qui les avons aidés et qui leur avons donné les verges dont ils nous fouettent! Nous n'avons bien que ce que nous méritons! mais si j'ai le bonheur de sortir d'ici, qu'ils viennent encore me parler de toutes leurs nouvelles formes de gouvernement! au diable tous leurs essais! bien fin qui m'y rattrapera; je ne veux plus que du vieux, de l'archi-vieux, des choses connues et éprouvées, et avec lesquelles on sache au juste ce qu'on a et ce qu'on n'a pas. »

Il y avait déjà trois semaines que M. Bonassin languissait dans sa prison, attendant qu'on voulût bien prendre la peine de vérifier s'il était innocent ou coupable, lorsqu'il reçut, à sa grande surpris, la visite d'un inconnu dont la tonsure, après qu'il se fut découvert, lui annonça le caractère. N'ayant jamais eu aucun rapport avec aucun prêtre, et ne connais-

sant nullement celui qui se présentait, timide par caractère, et fort peu disposé à la confiance par sa position, sa première pensée fut qu'il lui était envoyé par sa famille pour le disposer à la mort: ses genoux tremblèrent sous lui, il pâlit, et, incapable de prononcer une seule parole, il attendit que le prêtre lui expliquât le motif d'une visite aussi inattendue. Celui-ci, qui, sans soupçonner toute la vérité, vit cependant l'effet désagréable que produisait sa venue, s'empressa de calmer les inquiétudes du prisonnier, en lui annonçant tout d'abord qu'il était porteur d'un message qui ne pourrait lui faire que le plus grand plaisir.

Ces paroles rassurèrent un peu M. Bonassin, qui retrouva alors assez de force pour inviter le prêtre à s'asseoir, et le prier de vouloir bien lui expliquer le sujet de sa visite.

— Un agent de change, lui dit alors celui-ci, vous a fait éprouver, il n'y a pas encore très-long-temps, une perte assez considérable.

— Hélas ! il n'est que trop vrai, répondit M. Bonassin.

—Eh bien, monsieur, continua le prêtre, la religion a réparé ce que les lois humaines n'avaient pu prévenir.

— La religion ! mais que diable a-t-elle à faire en cette occasion ?

— Vous allez l'apprendre, monsieur. Cet agent de change vient de mourir à Bruxelles, où il s'était réfugié : ayant fait appeler un prêtre à ses derniers momens, et lui ayant déclaré toutes les infidélités dont il était coupable, celui-ci lui fit aisément comprendre qu'il n'y avait pour lui d'espérance de pardon auprès du Dieu de toute justice, qu'autant qu'il consentirait à rendre à ses véritables propriétaires une fortune qui ne lui appartenait pas ; malheureusement il ne put faire cette restitution dans son entier, car il était réellement au-dessous de ses affaires lorsqu'il s'enfuit de Paris ; mais il partagea entre ses créanciers tout ce qui lui restait, et il vous est revenu pour votre part cinq mille francs, que l'ecclésias-

tique de Bruxelles m'a envoyés pour vous remettre, et que voici, continua-t-il en lui présentant cinq billets de banque.

Jamais étonnement ne fut comparable à celui qu'éprouva M. Bonassin en recevant cette somme ; toutes les railleries, toutes les indécentes plaisanteries qu'il s'était si souvent permises contre la religion ; toutes les odieuses calomnies contre ses ministres qu'il avait entendues et répétées avec une si déplorable légèreté, lui revinrent aussitôt à la mémoire, et, comparant la réalité aux chimères de son imagination prévenue, il ne put s'empêcher, dans un premier moment de repentir, de laisser échapper cette exclamation involontaire : « Je ne méritais pas une telle bonne fortune ! »

Après quelques phrases échangées de part et d'autre sur cette affaire, la conversation tomba sur la politique, et M. Bonassin, tout entier à ses regrets et à son désespoir, après avoir raconté à son nouvel ami toutes ses infortunes, se répandit en invectives amères contre le

gouvernement et contre la révolution qui lui avait donné naissance. — Vous n'êtes effectivement pas payé, lui répondit le prêtre, pour aimer le régime actuel, et malheureusement un bien grand nombre d'autres que vous sont dans le même cas; les plaintes contre lui deviennent de jour en jour plus vives et plus générales; mais dans tout cela il faut faire la part des circonstances, et toutes les violences, toutes les vexations qu'on lui reproche, sont bien plus l'ouvrage de celles-ci que celui du gouvernement qui, certes, voudrait bien pouvoir assurer le bonheur public, parce que c'est le premier et le plus pressant de tous ses intérêts.

—Comment! reprit M. Bonassin presque en fureur, est-ce que vous seriez son partisan, vous pour qui il a si peu d'égards, qu'il se plaît à abreuver de tant d'outrages, et qu'il laisse exposé sans aucune défense à toutes les insultes de la canaille?

—Nous pouvons déplorer ses torts en-

vers nous, en raison de leurs suites fâcheuses pour la religion et pour le bien public, qui en est inséparable, mais nous ne les comptons pas ; nous n'écoutons que la voix du grand maître, qui nous a dit d'obéir aux puissances de la terre dans tout ce qui n'est pas contraire à sa loi, et nous obéissons, et nous obéirons tant qu'elles ne nous commanderont rien de contraire à cette loi. Nous aimons de plus à croire en leurs bonnes intentions et à excuser leurs fautes, parce qu'il nous est également défendu de mal juger de qui que ce soit ; mais ces obligations ne nous interdisent pas de juger la marche des événemens, et de calculer ce qu'elle nous donne à craindre ou à espérer ; et sur ce point je crois que nous serons plus d'accord que sur le précédent ; car, dans mon opinion personnelle du moins, je ne crois pas que le gouvernement actuel, malgré tout le désir qu'il peut en avoir, réussisse de long-temps d'ici à faire le bonheur de la France. Né d'une révolte, il est sans aucune

force morale pour en prévenir, et même sans aucun droit pour en punir aucune autre; il n'a pour lui que la force physique, et celle-ci, qui ne saurait commander ni aux volontés, ni aux convictions, et dont on peut toujours espérer triompher, est incapable d'assurer l'ordre, dans un pays surtout en proie, comme le nôtre, à la licence des opinions et à l'ambition des partis. D'ailleurs, comme il est dans sa nature d'être violente, elle s'use par ses propres excès, et finit par devenir l'instrument même de la perte des oppresseurs.

—Eh bien! s'écria M. Bonassin avec autant d'enthousiasme qu'il chantait autrefois la Marseillaise, que ce résultat arrive donc bien vite; les plus courtes sont les meilleures, et je voudrais déjà nous voir où nous étions avant tout ce gâchis-là.

—Dieu seul, continua le digne ecclésiastique, sait quand et comment se terminera tout ceci; nous avons péché contre lui, et nous en portons la peine, rien

de plus juste ; mais quand il voudra nous pardonner, sa main toute-puissante saura bien nous rendre la paix, soit en affermissant le gouvernement actuel, et lui donnant ainsi les moyens de faire le bonheur de la France, s'il entre dans ses desseins de le conserver ; soit en rétablissant l'ancien, s'il ne l'a laissé succomber un moment que pour nous punir de notre ingratitude, et nous en faire mieux sentir tout le prix. Jusque là souffrons avec résignation ce que nous ne pourrions tenter de renverser qu'en ajoutant à nos fautes ; détestons toutes les erreurs, et pardonnons à tous ceux qu'elles séduisent ; telle est la conduite que la religion commande à ses fidèles disciples, telle est aussi celle que la véritable politique conseille à tous les bons citoyens.

Le prêtre se retira après cette courte conversation ; quinze jours après la justice décida enfin qu'elle avait eu tort d'emprisonner M. Bonassin, qui rentra chez lui, maria sa fille à Robert, et se retira à la campagne, où il est encore

maintenant, jurant ses grands dieux, chaque fois qu'on lui parle politique, qu'il ne veut plus se mêler de ce qui ne le regarde pas, et qu'on ne le rattrapera plus à croire aux promesses des partis.

FIN.

